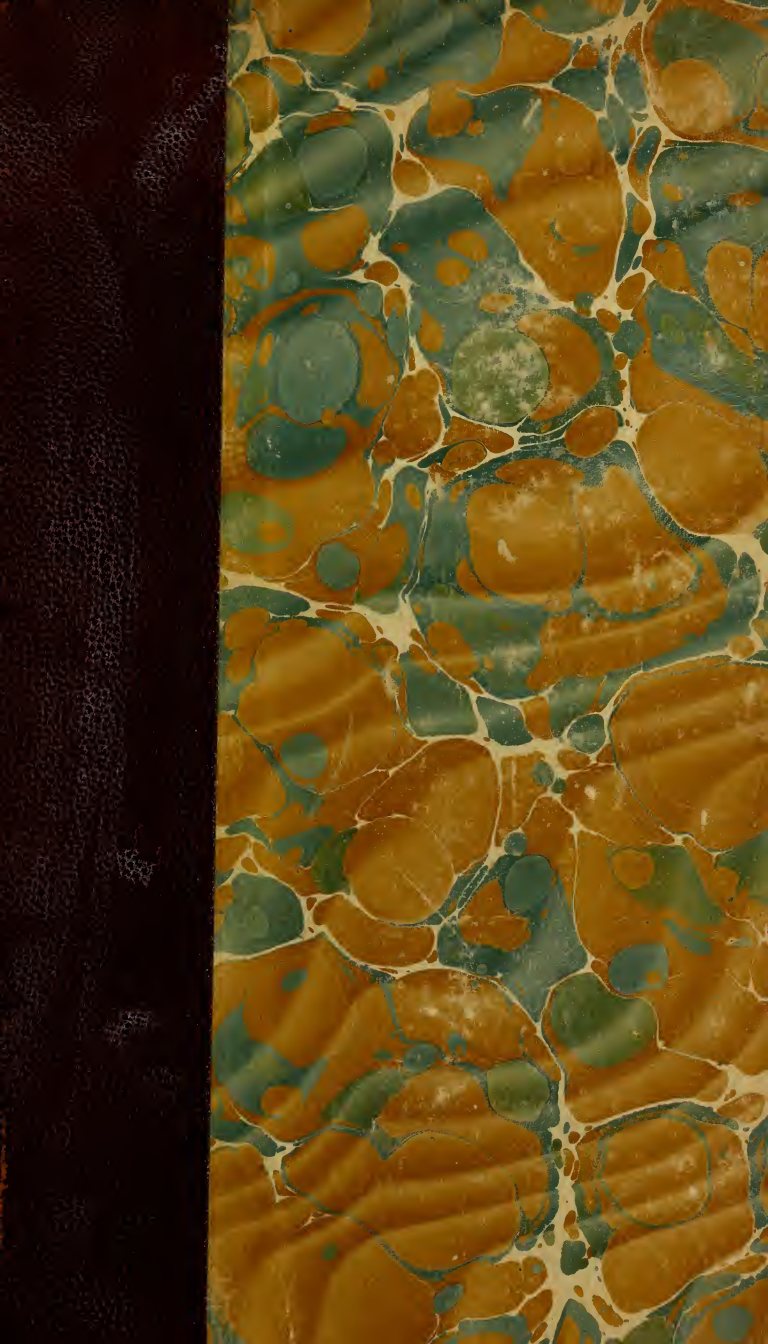

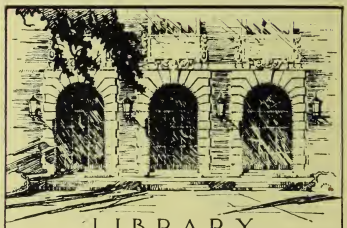

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
845G58
Os1907

Return this book on or before the **Latest Date** stamped below. A charge is made on all overdue books.

University of Illinois Library

SEP 13 1943

JUL 28 1989

M32

REQUIEM REL.

38/10

ROMANS

DE

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

SŒUR PHILOMÈNE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1907

SŒUR PHILOMÈNE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE, PARIS.

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS

Publiés dans la **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à 3 fr. 50 le volume.

GONCOURT (EDMOND DE)

La fille Élisa (40e mille) . . . . . 1 vol.
Les frères Zemganno (8e mille) . . . . . 1 vol.
La Faustin (21e mille). . . . . 1 vol.
Chérie (18e mille) . . . . . 1 vol.
La Maison d'un artiste au XIXe siècle . . . . . 2 vol.
Les actrices du XVIIIe siècle : Mme SAINT-HUBERTY . . . . 1 vol.
— Mlle CLAIRON . . . . . 1 vol.
— LA GUIMARD . . . . . 1 vol.
L'Art japonais du XVIIIe siècle : OUTAMARO (4e mille) . . . 1 vol.
— HOKOUSAÏ (3e mille). . . . 1 vol.

GONCOURT (JULES DE)

Lettres, précédées d'une préface de H. CÉARD (3e mille). . . . 1 vol.

GONCOURT (EDMOND ET JULES DE)

En 18** . . . . . 1 vol.
Germinie Lacerteux. . . . . 1 vol.
Madame Gervaisais . . . . . 1 vol.
Renée Mauperin . . . . . 1 vol.
Manette Salomon . . . . . 1 vol.
Charles Demailly . . . . . 1 vol.
Sœur Philomène . . . . . 1 vol.
Quelques créatures de ce temps . . . . . 1 vol.
Pages retrouvées, avec une préface de G. GEFFROY (3e mille). 1 vol.
Idées et sensations . . . . . 1 vol.
Préfaces et manifestes littéraires (3e mille) . . . . . 1 vol.
Théâtre (HENRIETTE MARÉCHAL. — LA PATRIE EN DANGER) . . 1 vol.
Portraits intimes du XVIIIe siècle. Etudes nouvelles d'après les lettres autographes et les documents inédits. . . . . 1 vol.
La Femme au XVIIIe siècle. . . . . 1 vol.
La duchesse de Châteauroux et ses sœurs . . . . . 1 vol.
Madame de Pompadour, nouvelle édition, revue et augmentée de lettres et de documents inédits . . . . . 1 vol.
La Du Barry. . . . . 1 vol.
Histoire de Marie-Antoinette. . . . . 1 vol.
Les actrices du XVIIIe siècle : SOPHIE ARNOULD . . . . . 1 vol.
Histoire de la Société française pendant la Révolution. 1 vol.
Histoire de la Société française pendant le Directoire . 1 vol.
L'Art du XVIIIe siècle :
1re série (Watteau. — Chardin. — Boucher. — Latour) . . . . 1 vol.
2e série (Greuze. — Les Saint-Aubin. — Gravelot. — Cochin). 1 vol.
3e série (Eisen. — Moreau. — Debucourt. — Fragonard. — Prudhon). 1 vol.
Gavarni. L'HOMME ET L'ŒUVRE . . . . . 1 vol.
Journal des Goncourt. Mémoires de la vie littéraire (9e mille). 9 vol.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 00000.

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS

ROMANS

DE

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

SŒUR PHILOMÈNE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1907

Tous droits réservés.

845G58
Os1907

SŒUR PHILOMÈNE

I.

La salle est haute et vaste. Elle est longue, et se prolonge dans une ombre où elle s'enfonce sans finir.

Il fait nuit. Deux poêles jettent par leur porte ouverte une lueur rouge. De distance en distance des veilleuses, dont la petite flamme décroît à l'œil, laissent tomber une traînée de feu sur le carreau luisant. Sous leurs lueurs douteuses et vacillantes, les rideaux blanchissent confusément à droite et à gauche contre les murs, des lits s'éclairent vaguement, des files de lits apparaissent à demi que la nuit

1193947

laisse deviner. A un bout de la salle, dans les profondeurs noires, quelque chose semble pâlir, qui a l'apparence d'une vierge de plâtre.

L'air est tiède, d'une tiédeur moite. Il est chargé d'une odeur fade, d'un gout écœurant de cérat échauffé et de graine de lin bouillie.

Tout se tait. Rien ne bruit, rien ne remue. La nuit dort, le silence plane. A peine si, de loin en loin, il sort de l'ombre immobile et muette un frippement de draps, un bâillement étouffé, une plainte éteinte, un soupir... Puis la salle retombe dans une paix sourde et mystérieuse.

Là-bas, où une lampe à bec est posée, à côté d'un petit livre de prières, sur une chaise dont elle éclaire la paille, une grosse fille qui a les deux pieds appuyés au bâton de la chaise se lève, les cheveux ébouriffés par le sommeil, du grand fauteuil recouvert avec un drap blanc, où elle se tenait somnolente. Elle passe, comme une silhouette, sur la lumière de la lampe, va

LIBRARY
UNIVERSITY OF

à un poêle, prend la pointe de fer posée sur la cendre chaude, remue et tracasse deux ou trois fois le charbon de terre, revient à son fauteuil, repose ses pieds sur le bâton de la chaise, et s'allonge de côté.

Le feu, avivé, rayonne plus rouge. Dans leur godet de verre allongé, pendu à deux branches de fer arrondies, les veilleuses s'éteignent et se raniment. Leur lumignon se lève et s'abaisse, comme un souffle, sur l'huile lumineuse et transparente. Le fumivore, qui se balance à leur flamme mobile projette sur les poutrelles du plafond une ombre énorme dont le cercle s'agite et remue sans cesse. Au-dessous, à droite et à gauche, la lumière coule mollement, du verre suspendu, sur le pied des lits, sur la bande de toile froncée qui les couronne, sur les rideaux dont elle jette l'ombre en écharpe au travers d'un corps pelotonné sous une couverture. Les formes, les lignes s'ébauchent en tremblant dans le demi-jour incertain qui les baigne, tandis qu'entre les lits, les

fenêtres hautes, mal voilées par les rideaux, laissent passer la clarté bleuâtre d'une belle nuit d'hiver, sereine et glacée.

De veilleuse en veilleuse, la perspective s'éloigne, les images s'effacent et se confondent. Aux endroits où la clarté de l'une cesse et où la clarté de celle qui suit ne luit pas encore, de grandes ombres noires se lèvent toutes droites et se joignent au plafond, mettant la nuit aux deux côtés de la salle. Au delà, l'œil perçoit encore une confuse blancheur; puis la nuit revient, une nuit opaque où tout disparaît.

Au plus épais de l'ombre, au fond, tout au fond de la salle, une petite lueur tressaille, un point de feu paraît. Une lumière, qui sort du lointain, marche et grandit, comme une lumière perdue dans une campagne noire vers laquelle on va la nuit. La lumière approche, elle est derrière la grande porte vitrée qui ferme la salle et la sépare d'une autre; elle en dessine l'arceau, elle en éclaire le vitrage; la porte

s'ouvre : on distingue une chandelle, — et deux femmes toutes blanches.

« Ah! la ronde de la Mère... » — murmure à demi-voix une malade à moitié endormie, qui ferme les yeux à la lumière et se retourne de l'autre côté.

Les deux femmes en blanc passent lentement et doucement. Elles vont d'un pas si léger que leur pied ne fait pas même sur le carreau le bruit d'un glissement. Elles avancent, avec la chandelle devant elles, ainsi que des ombres dans un rayon.

Celle qui se tient du côté des lits marche les mains croisées devant elle. Elle est jeune. Sa figure a une douceur calme, un de ces sourires de paix que le rêve met en silence sur un visage qui dort. Elle porte sur la tête le voile blanc des novices. Sa robe molletonneuse, et que jaunissent à leur contraste les blancheurs froides de la percale et de la toile des lits, est la robe blanche des Sœurs de Saint-Augustin.

Aux côtés de la sœur, la bonne de la com-

munauté, en camisole blanche, en jupon blanc, en bonnet de nuit, suit son pas. Elle porte la chandelle, qui lui éclaire en plein le visage et donne à son teint de papier mâché la blancheur mate et froide d'une tête de vieille abbesse dans un tableau noir.

A mesure que les deux femmes marchent, la lumière, qui entre dans les lits par les rideaux écartés, montre, un instant, la bouche ouverte, les narines creuses, la tête renversée sur l'oreiller d'une femme qui dort; elle passe sur la face maigre d'une malade dont le madras est enfoncé jusqu'aux yeux, et qui tient, avec son poing fermé contre sa joue, son drap relevé jusqu'à sa bouche; elle saute sur le cerceau qui bombe la couverture au pied d'un lit; elle indique, dans le moule des draps, la jolie ligne de la hanche d'une jeune femme qui sommeille, le bras gauche replié en couronne sous les cheveux, pâle comme une hostie dans l'ombre.

A celles qui dorment, la sœur donne un regard; à celles qui ne dorment pas, elle donne

un petit salut de la tête, un bonsoir des yeux, une parole, le sourire de son approche, la caresse de ses mains qui rebordent les lits et relèvent les oreillers.

Sur son passage, il sort d'un lit une voix qui n'articule pas, une plainte qui grogne, un râle en colère. La sœur va à la tête de ce lit. Elle soulève dans ses bras la vieille malade qu'elle berce avec des mots qu'elle répète, avec un accent musical et chanté, avec cette voix de gâterie que les nourrices et les mères prennent avec les enfants méchants pour les faire obéir. Elle la retourne, elle se penche sur son dos, sur ses reins déformés et talés par le lit, excoriés et meurtris, plaqués de taches rouges comme les reins d'un enfant sanglé et blessé par le maillot. Elle fait basculer les deux jambes décharnées de la vieille femme, raidies en l'air, l'une contre l'autre, os contre os; et elle tire prestement de dessous le corps, changé de place, l'alèse souillée... Sous la câlinerie de sa parole, sous la délicatesse légère de ses attouchements, la ma-

lade n'a qu'un bougonnement d'impatience, un grommellement d'animal.

« On va vous faire un cataplasme, lui dit la sœur.

— Je veux pas... je veux pas... » — essaye de crier la malade dont la voix creuse se brouille et s'étrangle.

La sœur, avec la même douceur aux lèvres et dans les gestes, la recouche sans secousse, lui relève son bonnet, et, de chaque côté de sa tête, remonte, en le tapotant, l'oreiller aplati.

Et elle poursuit sa ronde. Çà et là, des malades la regardent curieusement passer, se soulevant à demi sur leur séant en s'attachant d'un bras au bâton de bois, pendu au milieu de leur lit, qui fait danser, longtemps après qu'elles l'ont lâché, son ombre au ciel du lit.

Elle s'arrête à un lit qui est fermé. Les quatre rideaux de côté, les deux rideaux du pied sont tirés et se rejoignent sans laisser un jour. Leurs plis tombent jusqu'à terre, raides et droits;

leurs embrasses se renversent aux angles, dénouées, inertes, avec leurs deux petits cordons détendus qui pendent. Au-dessus du lit enfermé et voilé, il n'y a plus, sur la plaquette de métal nue et noire, la pancarte écrite qui est sur les autres lits. La sœur marche vers ce lit, elle entr'ouvre un des rideaux, et disparaît derrière quelques secondes. Puis, de la main dont elle vient de faire le signe de la croix, elle laisse retomber le rideau qui reprend ses plis immobiles.

Le pas de la sœur se ralentit en approchant d'une porte par laquelle s'échappent, de la salle des femmes accouchées, de petits cris qui ne s'apaisent qu'un moment, et recommencent plus vivaces avec plus d'entêtement et d'effort. La sœur écoute ce chant criard et gai des berceaux éveillés, qui lui arrive à l'oreille comme la piaillerie joyeuse d'une jeune couvée. Après ce silence qui se lamente, après tous ces bruits sourds de la maladie, de la souffrance, de l'agonie, de la mort, il lui semble, dans ces cris et

ces vagissements de nouveau-nés, entendre vivre, entendre crier la vie...

Soudain elle est appelée à un lit par un hurlement lancé à pleine poitrine, et que des pleurs suivent pareils aux pleurs des petits enfants. Une lumière fait comme un incendie dans les rideaux de ce lit. Un jeune homme est auprès, coiffé de la petite calotte des internes, et portant un tablier blanc attaché au premier bouton de son paletot. Il examine, avec un rat-de-cave élevé au-dessus de sa tête, la malade qui pleure et geint. La sœur arrive.

— Non, pas vous... — lui dit-il brutalement en lui prenant des mains la bande qu'elle apportait, et qu'il passe, avec son rat-de-cave, à la fille de salle debout de l'autre côté du lit. Et il fait aller vivement ses mains sur le corps de la malade, dont il refait le pansement.

La sœur ne répond rien à l'interne. Elle s'éloigne et disparaît au fond de la salle Sainte-Thérèse.

II.

Cette sœur s'appelait, de son nom de religion sœur Philomène.

Son nom, sur son acte de naissance, était Marie Gaucher.

Marie Gaucher était la fille d'une giletière, mariée à un ouvrier serrurier, et qui gagnait une quarantaine de sous par jour en travaillant pour les magasins de confection. Marie vint au monde, un mois de misère, en janvier, par un gai soleil d'hiver, entre deux jurons de la sage-femme du bureau de bienfaisance qui avait « une pensionnaire à la maison ».

Elle arriva à la vie, toute petite, pesant à peine le poids d'un enfant qui naît, sans forces pour vivre. Sa mère la nourrit du lait pauvre des femmes qui vivent assises et qui

veillent. La petite vécut malgré tout. Elle avait quatre ans quand sa mère mourut.

Son père était parti depuis un an avec un camarade d'atelier qui s'en allait en Afrique, et l'on ne savait ce qu'il était devenu.

La petite fut recueillie par une tante. Cette tante, la sœur aînée de sa mère, était en service dans la rue de la Chaussée-d'Antin, chez une dame veuve, Mme de Viry. Il y avait vingt ans qu'elle servait là. Elle avait fermé les yeux de M. de Viry; elle avait vu naître l'enfant de la maison, le petit Henry; elle était de ces vieux domestiques qui prennent racine au foyer de la famille. Aussi, lorsque le soir, en déshabillant sa maîtresse, elle commença à lui parler de sa nièce, Mme de Viry alla au-devant de sa demande: le jour de l'enterrement de sa mère, la petite était amenée et installée rue de la Chaussée-d'Antin. Elle entra sans étonnement dans cet appartement nouveau pour elle. Elle n'eut point de gêne ni de curiosité devant les meubles, les tapis, le secrétaire en acajou, la pendule à sujet

grec, les portraits à cadre doré. Au bout de peu de temps, il se fit en elle, dans cet intérieur aisé, comme un épanouissement. Ses petites grâces, d'abord un peu sauvages et honteuses, s'apprivoisèrent, son babillage, son rire se délièrent; ses gestes se formèrent et s'enhardirent, et dans l'enfant chétif et mal venu commença à tressaillir l'active légèreté d'un oiseau. Mme de Viry qui avait accepté le veuvage comme un devoir austère, et qui s'était retirée du monde pour mieux se vouer à son fils et être tout à lui, s'amusait de cette enfant qui, par ses jeux, son tapage, la flamme de ses petits yeux bleus, remplissait et réchauffait son existence solitaire, et parfois un peu triste. Et puis Mme de Viry avait perdu une petite fille de cet âge; et les mères sont ingénieuses à caresser l'ombre d'un enfant.

La petite fille se laissa surexciter par les gâteries et les indulgences. Tolérée au salon comme un joli petit animal, elle trouva tout naturel d'y avoir place et elle y prit ses habitudes. Admise aux jeux du petit Henry, elle se mit avec lui

sur un pied de camaraderie avec cet esprit d'égalité absolue qui est chez les enfants. Sa tante était flattée de toutes ces petites privautés qu'on lui laissait prendre et dans lesquelles la petite entrait avec tant de gentillesse : elle avait un secret orgueil à la voir, hors de la cuisine, faisant la petite dame dans l'appartement. Chacun de ses petits empiétements, de ses petites audaces, l'esprit qui s'éveillait en elle, sa petite vanité qui s'enflait dans l'approche et l'accueil d'un monde supérieur, ses coquetteries naissantes et déjà glorieuses des charités que Mme de Viry lui faisait de ses rubans passés et de vieilles robes, tout cela enchantait la bonne femme qui, avec l'humanité d'affection des femmes du peuple, se prenait à adorer presque respectueusement la petite comme un enfant d'un autre sang que le sien, et né pour une autre position que la sienne. Marie avait cet âge où l'on ne voit rien des barrières sociales au travers desquelles on vous laisse jouer; de grosses illusions lui vinrent; elle prit des airs

avec les amies de sa tante, avec les domestiques de la maison ; elle eut une retenue de petite personne avec les filles de la charbonnière qui voulaient jouer avec elle sur le trottoir. Le lendemain d'un jour où Mme de Viry l'avait fait dîner avec Henry, qui avait eu la croix à sa pension, elle refusa de manger avec sa tante à la cuisine. Comme on ne la laissa pas entrer à une matinée d'enfants que Mme de Viry donnait tous les ans au mardi gras, elle resta toute une journée dans l'antichambre, sur une chaise, à bouder, avec des larmes dans les yeux, qu'elle cachait et qu'elle eut la force de vaincre. Il y avait des blessures pour elle dans mille petites choses qu'elle ne comprenait point, mais qu'elle ressentait : le moindre oubli que l'on faisait d'elle, des mots qui échappaient sans intention à Mme de Viry les riens avec lesquels le monde indique sans y songer l'inégalité des rangs, tout ce qu'elle percevait instinctivement de sa position inférieure dans la maison, lui laissait déjà l'amertume d'une humiliation. Au bout de deux an-

nées, Mme de Viry vit le mal, les aigreurs, les souffrances de l'enfant. Pour son bonheur, pour son avenir, il fallait l'éloigner, la changer d'air et de milieu. La tante se rendit, avec un gros serrement de cœur, aux raisons de Mme de Viry, sans trop les comprendre ; et il fut résolu, entre la domestique et la maîtresse, que la petite entrerait le lundi suivant dans une maison d'éducation de pauvres orphelines tenues par les Sœurs de Saint*** dans le haut du faubourg Saint-Denis.

Le jour du départ, il y eut une terrible scène. La petite fille, étouffant de sanglots, se cramponnait aux meubles, à la robe de Mme de Viry. Elle résista et se débattit de toutes ses forces jusque dans les bras de sa tante, qui fut obligée de l'emporter. En passant la porte du couvent, toute la violence de son désespoir tomba ; sa douleur fut une douleur de grande personne, muette et de glace. Quand les sœurs lui ôtèrent son bonnet de broderie anglaise et sa robe de soie, faite de la robe des noces de sa mère, que

sa tante avait fait reteindre; quand elles lui mirent sur la tête le petit bonnet de linge ruché, et au dos la robe de mérinos verte tout unie, elle fut prise d'un petit tremblement; mais ses yeux rouges restèrent secs. Les larmes lui revinrent une fois couchée. Jusqu'à minuit, elle demeura sans dormir. Dans la nuit de ses yeux fermés et sans sommeil, sur ce voile noir étendant devant sa vue des lueurs fugaces et mobiles, pareilles aux étincelles de feu qui courent sur un papier brûlé, se dessina au bout de quelques minutes, tout vivant et presque à portée de sa main, le coin du salon où elle mettait sa poupée en pénitence. Comme du fond d'une toile sombre, les souvenirs s'approchaient d'elle sans qu'elle les appelât, et venaient contre son regard. Tantôt, c'était le panier à vin de Champagne où sa tante la couchait le soir, dans la cuisine, avant de la monter avec elle dans sa chambre, au cinquième, — et le drap de la couchette du dortoir où elle était lui semblait avoir les plis des serviettes sur lesquelles elle dormait dans

ce panier; tantôt, c'étaient ces matinées de jeu où, revenant avec sa tante de la provision du déjeuner, elle sautait comme un gros chien sur le lit de M. Henry, et lui passait ses petites mains toutes gelées à travers son col de chemise, jusqu'à ce que l'endormi, moitié colère et moitié riant, la rejetât, en ouvrant un œil, d'un coup de poing sur le tapis.

Le lendemain, comme il y avait déjà une petite fille au couvent qui portait le nom de Marie, et que cela eût fait confusion, on lui dit qu'au lieu de s'appeler Marie elle s'appellerait désormais Philomène. Ce fut comme un dernier dépouillement pour l'enfant. Elle avait eu moins de déchirement à se sentir enlever des épaules la robe avec laquelle elle était venue de chez sa tante. On lui ôtait, lui semblait-il, tout ce qui lui restait de là-bas, de la maison de Mme de Viry, de ses jours heureux... Elle détesta ce nom de Philomène qui était pour elle le baptême du couvent, de cette vie qui lui faisait peur; longtemps elle fit la sourde à son nouveau nom

Aux premiers jours, les sœurs la choyèrent et cherchèrent à l'amuser; mais aux embrassades et aux attentions elle opposa une résistance d'inertie, une patience morne, un désespoir sourd. Dans cette maison tranquille, pleine de paix, mais pleine aussi de silence, et qui lui paraissait morte, entre ces murs hauts et nus, au milieu de ces sœurs, qui lui semblaient sévères et redoutables jusque dans la douceur, la petite se repliait nerveusement sur elle-même. L'air qu'on respirait là tombait comme un air froid sur son cœur, et elle ramenait en elle toutes ses tendresses comme pour s'en réchauffer. Elle pensait aux baisers de sa tante qui n'étaient point les baisers des sœurs, au fond desquels elle discernait une certaine compassion banale qui ne la satisfaisait point. Elle trouvait pour la première fois de sa vie de la sécheresse dans une caresse.

Pourtant, peu à peu, le premier chagrin de l'enfant s'apaisait. L'habitude et l'ennui désarmaient ses regrets, bercés par l'écoulement tou

jours égal des heures, la discipline et la règle immuable des occupations, la ressemblance du lendemain à la veille, dans cette vie sans accident et qui se suivait du matin au soir, toujours de même, toujours ainsi : le lever, à cinq heures le nettoyage de la maison, dont toutes les petites filles prenaient leur part, celles-ci balayant, celles-là faisant les lits, les autres, traînant à trois ou quatre les descentes de lit dans la cour, et les secouant en s'en jetant la poussière au nez ; la soupe, à neuf heures ; la classe jusqu'à midi : la lecture, l'écriture, l'histoire sainte, les quatre règles d'arithmétique ; le dîner à midi avec la soupe et l'éternel bouilli, que les enfants appelaient du *collet ;* à une heure, la cloche qui les appelait de la récréation à des travaux d'aiguille sur lesquels vivait la maison ; l'ouvroir, où les plus petites ourlaient des torchons, où les plus habiles entre les petites essayaient des boutonnières ; à trois heures, le morceau de pain suivi de la courte récréation ; de là jusqu'à sept heures, l'aiguille reprise et les torchons ;

puis le souper d'herbages, la récréation d'après souper, et le coucher à neuf heures.

On ne la vit plus pleurer. Elle ne pensa plus à se sauver; on eût dit que le changement d'une maladie s'était fait en elle. Elle qui avait été si vive, d'un enjouement si expansif et si turbulent, n'eut plus rien du bruit et des éclats de son caractère. Aux récréations, les sœurs étaient obligées de la faire jouer presque de force. Elle devint singulièrement tranquille, même un peu lente; sa voix s'habitua à traîner et prit un accent *gnian-gnian*. Elle avait les attitudes, les poses, la tenue soumise, triste, comprimée de ces pauvres enfants du peuple qui ont l'air d'avoir l'hiver dans le dos. — On n'était point mécontente d'elle au couvent: elle travaillait sans zèle mais sans étourderie. Les sœurs ne trouvaient à lui reprocher qu'un peu de paresse.

Mais l'air du couvent, cette existence passive, n'avaient éteint qu'au dehors de l'enfant les ardeurs de sa nature. La pensée s'agitait plus vive dans son corps moins actif. Elle avait

la fièvre toute la semaine qui précédait le premier dimanche du mois, le jour de visite des parents, où sa tante venait la voir. Quand, ce jour-là, la petite était appelée au parloir, elle y arrivait si tremblante d'émotion, si pâle, que sa tante deux ou trois fois avait craint qu'elle ne s'évanouît. Et puis tout ce qu'elle avait pensé à lui dire, depuis le dernier dimanche, se pressait dans sa parole basse et entrecoupée. Elle commençait des phrases, des idées, et tout à coup, ne sachant comment tout dire, elle s'arrêtait court, en regardant sa tante. Et alors, s'attachant à la vieille femme qui riait et avait envie de pleurer, assise presque sur sa chaise, lui passant les deux bras autour du cou, elle la forçait, en la câlinant, à mettre sa tête tout près de la sienne ; et ainsi, levant à chacune de ses demandes ses yeux sur les yeux de sa tante, c'étaient des questions sur le portier de la maison, la crémière de la rue, et sur Mme de Viry, et sur M. Henry, et si on pensait toujours à elle chez

Mme de Viry, et si on parlait encore d'elle, et si M. Henry ne l'avait pas oubliée, et quand ce serait sa fête pour lui écrire. A une heure sonnante, il fallait se quitter. La porte du parloir se fermait, la petite était partie ; mais elle rouvrait à demi la porte, et passant la tête, elle tendait, dans un sourire d'adieu espiègle et triste, un dernier baiser à sa tante.

Lorsque par hasard la tante manquait à la visite de midi, et que la petite avait reçu, de midi à une heure, une secousse douloureuse, comme un coup au cœur, à chaque appel au parloir d'une de ses camarades, elle ne faisait que s'agiter aux vêpres. Sur le banc où elle était assise avec ses camarades dans la longue rangée de petits bonnets blancs au fond transparent, bruni par les cheveux des enfants, sur la file des têtes immobiles, sa petite tête remuait sans cesse ; et elle retournait à tous moments par derrière elle la moitié de son visage, la miotié de son front, un bandeau de ses cheveux, tout son regard. Enfin elle trouvait de

l'œil dans l'église, au milieu de tous les bonnets, le bonnet à coques bleues de sa tante. A la sortie, la bonne femme l'attendait, et, de la porte de l'église, elle la reconduisait jusqu'à la porte du couvent : l'enfant voulait qu'elle marchât avec elle dans les rangs et lui donnât le bras dans la rue.

L'Église aime à entourer l'enfance de jeunes et jolis visages. Elle sait combien ces petits êtres, chez lesquels les sens éveillent l'âme, sont sensibles à l'extérieur des personnes qui les approchent. Elle tâche de parler à leurs yeux, de leur plaire par le charme des femmes qui les soignent, les élèvent, les instruisent. Elle cherche parmi les sœurs celles qui ont les physionomies les plus avenantes, les plus enouées, pour les mettre auprès des enfants. Il semble qu'elle voudrait, par le sourire de ces visages de jeunes sœurs, rendre aux orphelines l'image du sourire d'une mère.

Dans les dix sœurs qui élevaient les orphelines, presque toutes étaient jeunes, presque

toutes etaient jolies. Celles-là même qui n'avaient point les traits réguliers avaient une expression de douceur dans le regard et de bonté dans la bouche qui les faisaient sympathiques et pleines de grâces. Une seule parmi elles était entièrement disgraciée.

Cette sœur était presque bossue, tant une de ses épaules était plus haute que l'autre. Elle parlait avec un accent gascon qui faisait dans sa bouche le plus risible effet. Elle avait par là-dessus une figure de masque. On ne pouvait la voir ni l'entendre sans penser involontairement à Polichinelle : les enfants l'appelaient sœur Carabosse. Elle avait des gestes d'homme, elle croisait les jambes par habitude, elle se frappait les cuisses en parlant; quelquefois elle se mettait les mains derrière le dos. Ses façons étaient brusques et rudes, et elle n'était pas loin de faire peur au premier abord avec ses sourcils noirs épais d'un doigt. En dépit des apparences, la sœur Marguerite était la meilleure des créatures. La pauvre pension que lui

faisait sa famille, une famille de petite noblesse du Périgord, passait toute entière à régaler les enfants de gâteaux dans les promenades. Voyant au milieu des camarades de son âge cette petite fille ombrageuse et isolée, sans zèle même pour jouer, la bonne sœur comprit qu'il y avait déjà une blessure, déjà quelque chose à consoler au fond de cette enfant, que les autres sœurs, rebutées dans leurs premières avances, abandonnaient à son isolement. Elle s'attacha instinctivement à Philomène, s'occupa d'elle aux récréations, lui acheta une corde pour sauter, fit diminuer sa tâche de couture à l'ouvroir, trop forte pour elle. Philomène devint sa protégée, sa pensionnaire adoptive. Un jour qu'on sortait de goûter, tout à coup et sans motif, Philomène se jeta dans ses bras et se mit à fondre en larmes, ne trouvant que cela pour la remercier. La sœur ne savait que lui dire, car elle aussi commençait à pleurer, sans trop savoir pourquoi, quand l'enfant partit d'un éclat de rire soudain, qui éclaira

ses yeux mouillés : elle venait de voir, en relevant la tête, la bonne figure que sœur Carabosse faisait avec des larmes sur les joues.

Dès lors Philomène ressembla à toutes les petites filles qui étaient avec elle. Un petit air sérieux, mais ouvert et sans bouderie, lui resta seulement sur la figure. Elle reprit goût à tout ce qui était de son âge. Elle recouvra les ardeurs, les appétits, les petites passions, la santé joyeuse de cette première jeunesse qui est une seconde enfance. L'ardeur à jouer lui revint. L'émulation l'excita. Elle mit un intérêt à son travail. Elle pensait souvent à ce grand cœur d'argent de la Vierge, placé contre le mur de l'oratoire, où l'on attachait avec une épingle les noms de celles de ses camarades qui avaient fait la meilleure semaine; et elle enviait toutes les petites distinctions récompensant la sagesse des petites filles à l'ouvroir, le ruban vert et la médaille d'argent de l'enfant Jésus, le ruban rouge de Saint-Louis de Gonzague, le ruban blanc des Saints Anges.

Maintenant chaque semaine avait pour elle sa distraction, la promenade du jeudi, ce grand plaisir qui aux premiers temps lui avait semblé si maussade.

C'était presque toujours le long du canal Saint-Martin que les sœurs menaient la petite bande. Les enfants allaient deux à deux, laissant derrière elles, avec le murmure de leurs voix, comme un bourdonnement de ruche, regardant en passant un gamin qui pêchait, un chien courant sur un bateau, une brouette qu'on roulait sur une plante pliante, — heureuses de voir cela, de respirer, d'entendre Paris faire son bruit.

A l'Assomption, à la fête de la mère supérieure, et encore deux ou trois fois par an, elles allaient à la campagne. On les conduisait d'ordinaire à Saint-Cloud. Elles remontaient tout le parc, puis passant le pont de Sèvres, elles marchaient au bord de l'eau, sous les arbres, jusqu'à un cabaret de Suresnes. Là elles s'attablaient, en se poussant, aux tables de bois

tachées de vin bleu, sous les tonnelles, et elles faisaient leur goûter en picorant un grand fromage à la crème que payait la sœur Marguerite.

Ces journées de joie, de liberté, de grand air, de jeux dans l'herbe haute, de cueillettes de fleurs aux pieds des saules, laissaient plus qu'à toute autre leur souvenir à Philomène. Elle s'en réveillait les jours suivants toute pénétrée, toute imprégnée, et quand l'image des nuages, du chemin, de la rivière, s'était effacée en elle elle gardait encore du paysage qu'elle ne voyait plus, le soleil, le parfum, l'écho : l'odeur des arbres, le bruissement de l'eau, lui revenaient doucement, et comme de loin.

Une journée surtout lui demeura présente. Une fois, en revenant de la campagne, elles entrèrent, auprès de Paris, dans un jardin de maraîcher. C'était en mai. Le ciel lumineux avait une clarté infinie, mais égale et sans éclat : on aurait dit un ciel blanc sur lequel un voile de tulle bleu aurait tremblé. L'air était pareil à l'haleine d'un matin. D'instants en

instants, une brise s'élevait qui faisait courir un frisson dans les arbres et passait contre l'oreille des petites filles avec le bruit et le frémissement d'une caresse. Dans le jour serein, sous ce ciel et ce souffle, les poiriers, les pêchers, les cerisiers, les abricotiers épanouissaient leurs fleurs toutes blanches : c'était comme des nids d'argent posés sur toutes les branches. Sous les pommiers, sur la terre brune, il semblait qu'on eût effeuillé un bouquet; et le soleil, se mettant à courir dans le cœur des arbres, sautait ainsi qu'un oiseau dans cette neige de fleurs... Ce qu'une vision laisse après elle de clarté intérieure, de doucement et de délicieusement rayonnant, cette nature parée comme pour une fête de vierge, ce verger si tendrement éblouissant, entrevu dans une splendeur printanière et candide, le laissa dans l'âme de Philomène.

A mesure que se développait chez l'enfant cette persistance singulière des sensations et cette faculté inconsciente de garder le reflet des

choses, elle devenait plus impressionnable, et montrait une sensibilité plus susceptible. Elle s'attristait, elle se fâchait presque des attentions caressantes que les sœurs donnaient aux autres petites filles. Une parole qui ne lui était pas dite, une question qui ne lui était pas faite, lui serraient le cœur comme un oubli et une indifférence. Elle avait un si grand besoin de soins, d'intérêt, d'attachement, que la bienveillance qui se répandait sur les autres lui semblait prise sur sa part ; et il arrivait que ces craintes, dont elle avait honte, ces souffrances qu'elle cachait, se tournaient en exigences jalouses. Un jour, tout le couvent alla passer l'après-midi au château de Mme de Mareuil, auprès de Lagny. Mme de Mareuil était la bienfaitrice du couvent, et tous les ans elle donnait un grand goûter aux petites orphelines. La journée passée, quand les voitures ramenèrent ce petit monde d'enfants qui avaient bu deux doigts de champagne, toutes, sans s'écouter, se rappelaient, tout haut, comme un songe, tant de

belles choses : les fossés, où de l'eau courait encore; la grande grille avec des dorures; l'avenue, où le lierre en guirlande allait d'un arbre à l'autre; et les meubles de soie, et la grande galerie où les portraits de famille les regardaient tandis qu'elles mangeaient, et le parc dont on ne voyait pas le bout, et les statues tout en marbre, et ces fleurs dans la serre, dont elles ne savaient pas le nom, et qui paraissaient de cire. Au milieu du bruit, des admirations, des exclamations, Philomène seule restait froide et ne disait rien.

« Eh bien! bouche cousue, lui dit la sœur Marguerite, — voilà tout ce que vous dites? Ce n'est peut-être pas assez beau pour vous?... Qu'est-ce que c'est, de faire la vilaine? Allons! allons! je sais bien : vous auriez voulu être dans les grandes... et que la dame vous parlât... Je sais comme vous êtes... Vous êtes... »

Et la sœur, arrêtant brusquement sa phrase, eut un soupir de compassion en regardant la petite. Le soir, comme Philomène ne dormait

pas encore, elle sentit son drap ramené sur ses mains chaudes et sur ses épaules découvertes, par la main de sœur Marguerite.

Tous les soins, toutes les attentions de la bonne sœur ne détournaient point le cœur de l'enfant de la rue de la Chaussée-d'Antin. Ses pensées continuaient à suivre ses souvenirs, à aller vers sa tante, vers Mme de Viry, vers M. Henry. Les premiers dimanches du mois étaient, comme par le passé, les grands jours de sa vie. Si elle descendait au parloir moins tremblante, elle y arrivait avec les mêmes tendresses pour sa tante, Quand elle serait grande, elle retournerait chez Mme de Viry, — c'était toujours cette promesse qu'elle demandait à la fin à la vieille femme, avec un *n'est-ce pas?* plein d'anxiété, et qui lui sortait de l'âme.

Outre ces dimanches, il y avait encore trois semaines dans l'année qui apportaient à Philomène le trouble d'une grande émotion : c'étaient les huit jours qui précédaient le jour de l'an les huit jours qui précédaient la fête de Mme de

Viry, les huit jours qui précédaient la fête de sa tante. Elle vivait double tout ce temps-là, pensant au compliment qu'elle aurait voulu faire si beau. D'avance, elle avait acheté d'une camarade à laquelle on apportait de la papeterie, quelque joli papier à lettre, entouré d'une guirlande de roses gaufrées. Comme elle essayait, tout embarrassée et tout intimidée, d'aligner des phrases bien faites et pareilles à celles qu'elle avait lues dans les livres! Quel soin à bien écrire, à bien fermer ses *a*, à ne pas faire de pâté! Et sa lettre finie, signée, cachetée avec un pain à cacheter transparent, que de combinaisons pour que sa lettre arrivât juste la veille au soir de la fête!

Philomène avait dix ans, lorsqu'entra au couvent une petite fille âgée de deux ans de plus qu'elle. Les deux enfants, en se voyant pour la première fois, allèrent l'une vers l'autre avec l'élan et l'instinct familiers d'enfants qui se retrouvent. Cette grande amitié de premier mouvement était scellée, à la récréation du lende-

main, par un cadeau que la nouvelle venue, Céline, faisait à Philomène. Longtemps ce cadeau sembla à Philomène la plus jolie chose du monde. C'était d'abord une enveloppe de papier gaufré et dentelé, imitant le tulle et dessinant un vase sur lequel était écrit en or, au milieu d'ornements d'or : *Souvenir;* de l'enveloppe se tirait un bouquet de lilas, peint et découpé, qui s'ouvrait en éventail sur sept faces, où des petits médaillons, gravés en taille-douce, montraient le petit Jésus sur la paille de la crèche, entouré d'enfants agenouillés. Philomène avait serré et caché la belle image dans son paroissien; sans cesse, les premiers jours, elle y revenait, la touchait, la dépliait, revoyant les images, relisant la litanie qui courait autour des médaillons : *O Jésus! divin Sauveur, pour mes étrennes, prenez mon cœur.*

L'intimité se fit entre les deux petites. Elles ne se quittèrent plus aux heures qui les rapprochaient; elles partagèrent ce qu'on leur apportait du dehors, leur sucre, leur beurre,

Elles mirent en commun leurs pensées, leurs joies, leurs tristesses. Aux récréations, on les voyait toujours ensemble, parfois le bras de l'une passé autour du cou, ou glissé, dans la distraction de la causerie, sur la taille de l'autre ; et elles allaient, d'un bout de la cour à l'autre, accouplées par quelques gestes d'une grâce enfantine, penchées confidentiellement l'une vers l'autre : Philomène, avec ses grands yeux et ses grands cils, son long regard, sa bouche charnue et entr'ouverte, ses joues rouges et un peu hâlées, où se dessinaient en boucles d'ombre les mèches folles de ses cheveux, échappées de son bonnet ; Céline, avec son front saillant et bombé, ses cheveux retroussés naturellement, ses petits yeux gris, clairs et profonds, ses narines découpées, ses lèvres minces, son menton fendu, sa petite mine longue. Souvent, au bout de quelques tours, elles s'asseyaient sur le banc de pierre auprès de la pompe. L'hiver même elles y restaient des quarts d'heure ; et, appuyant le

bout de leurs chaussons de lisière trop larges sur la terre battue, empaquetées dans la robe d'indienne aux plis grêles sous laquelle l'œil devinait, tassé, un gros gilet de tricot, elles se laissaient gagner par le froid, prenant à cet engourdissement une sorte de plaisir paresseux, sans remuer, sans parler, les yeux en l'air, Philomène regardant un oiseau, Céline regardant un nuage.

Jusqu'à son entrée au couvent, Céline avait été la garde et la petite servante d'une grand'-mère infirme. Son enfance avait été bercée et comme charmée par la *Vie des Saint*. La vieille femme lui en lisait tous les soirs quelques pages, rouvrant avec ses doigts goutteux le vieux bouquin à la marque de la veille. Puis l'âge vint où, à son tour, Céline prit le gros livre sur ses genoux et fit la lecture à la grand'mère. Elle avait appris à lire dans ce livre : son imagination y avait épelé ses lettres, et sa vie commençait à ce premier alphabet comme à une première initiation.

Toutes ces saintes merveilles, aventures, dévouements, héroïsmes, agonies glorieuses, morts divines, cieux entr'ouverts, pluies de palmes, lui avaient donné l'éblouissement d'une féerie de miracles. Les légendes de la *Légende dorée* remplissaient sa tête et semblaient gonfler son front, semblable au front d'une petite vierge de Memling, et presque déformé par les bosses de la merveillosité. Un monde d'enchantements se leva pour elle de ses pages, aussi délicieux que celui où les contes des nourrices font jouer ensemble le premier rêve et la première pensée des enfants. Elle trouva dans ces histoires de saints, de martyrs, toutes pleines d'apparitions, de monstres, de métamorphoses, les ravissements, les obsessions, les émois, les douces épouvantes de fantasmagorie et de réalité idéale que les contes de fées apportent aux âmes de son âge. Comme rien ne vint troubler, aux côtés de la vieille femme, l'illusion de l'enfant ; comme elle ne rencontra autour d'elle ni un doute, ni un sourire qui

l'inquiétât dans la naïve ardeur de ses impressions, dans la première confiance de sa foi, pour elle, le chemin parsemé des miettes de pain du petit Poucet, c'était le chemin dans le désert, planté de roseaux de demi-lieue en demi-lieue par saint Macaire ; l'oiseau qui parle, dans les contes indiens, c'était la sauterelle qui avertissait saint Grégoire de se lever ; l'eau qui chante était le morceau de glace demandant à saint Théobald des messes pour l'âme qu'il renfermait. Il ne se dressait point devant elle de palais aux portes de diamants bâtis d'un coup de baguette, où dort depuis cent ans une Belle au bois dormant; mais elle songeait à ces échelles d'or appuyées à la terre, à ces chemins couverts de tapis magnifiques et brillants de lampes, qui mènent une âme de saint de sa cellule à la gloire céleste. Ses peurs même, lorsqu'elle était au lit sans lumière, n'étaient point les peurs ordinaires des enfants; elle ne croyait point voir l'ogre ou Croquemitaine, ou des voleurs : ce que l'obscurité lui

dessinait comme avec un charbon ardent, ce que l'insomnie approchait d'elle, c'était le diable, tel qu'elle l'avait vu dans légende, lorsqu'il tente un saint.

Le jour, les pays des saints et des saintes se déroulaient devant elle en perspectives rayonnantes et confuses. Elle se répétait des mots qui faisaient à son oreille le bruit d'un coquillage venu d'une mer d'Orient ; et le nom d'un roi Gondoforus lui apportait l'écho sonore d'un lointain royaume. Puis c'étaient des voûtes où tout à coup des voix d'anges faisaient taire des voix d'hommes... « Tu ne dis rien aujourd'hui ? lui disait parfois la grand'mère, tandis que l'aiguille de la petite ourlait une serviette ou rapiéçait un bas machinalement : la petite ne lui répondait qu'en lui souriant des yeux ; elle rêvait solitude, désert, un ermitage dans un coin de la plaine Monceaux, passé la barrière, dans un endroit qu'elle savait.

A côté et au-dessus de la vie réelle, ces pensées, ces rêveries étaient devenues la vie bien-

heureuse de Céline. Bientôt ce ne fut pas assez pour elle qu'une communion passive et en idée avec cette histoire miraculeuse. Ce long martyrologe, ne montrant que sacrifices et oblations à Dieu, la sollicita aux immolations. Elle essaya de se martyriser, sans en rien dire, comme elle put. Elle châtia de son mieux ses innocents petits sens. Elle se priva des plats qu'elle aimait. Elle s'imposa un certain nombre d'*ave* dans le parcours d'une rue. Elle fit des vœux de silence d'une demi-journée. Quand elle se couchait avec une grosse envie de dormir d'enfant, elle se forçait à rester éveillée plusieurs heures jusqu'à une heure qu'elle s'était fixée. Parfois, lorsque la grand'mère lui offrait une promenade, un plaisir, elle se punissait de l'envie qu'elle en avait eue, en se disant souffrante et en se mettant au lit. L'église, la confession, la première communion avaient développé les ardeurs de ce tempérament mystique. Céline avait raffiné ces petites immolations; et à force d'en aiguiser et d'en redoubler les taquineries, elle

les avait poussées, par le détail et l'ingéniosité. presque jusqu'à la cruauté. Elle mettait un certain orgueil à mettre ainsi à l'épreuve son pauvre corps d'enfant, malingre, mais nerveux, et fort déjà pour souffrir. Il y avait toujours eu pour elle de grandes tentations dans ces histoires de jeunes filles chrétiennes amenées devant le proconsul, et dont les membres déchirés par les peignes de fer versaient à chaque blessure du lait au lieu de sang.

Philomène, plus délicate, plus sensible, moins rêveuse et plus tendre, était sans cesse doucement raillée et sermonnée par Céline. Céline, avec le zèle de prosélytisme qui enflammait et épurait déjà ses amitiés et ses camaraderies, avait pris à cœur de soutenir, de pousser, d'avancer cette âme qu'elle voyait paresseuse et faible. Et usant de persuasions et de conseils, de l'ascendant de sa parole sérieuse, de la leçon de ses exemples, elle enlevait peu à peu sa compagne aux mollesses de son âge et de sa nature. Elle l'entraînait dans la voie des petits sacrifices,

non sans combats et sans patience. Il lui fallait gagner le terrain pied à pied, toujours revenir le lendemain sur ce qu'elle avait emporté la veille, faire un incessant effort de raisonnements, d'ironies sans amertume, de prières et de supplications émues, contre les débats de Philomène, ses défenses timides, les résistances et les excuses de sa tiédeur. Philomène souvent se plaignait, disant qu'elle n'avait point assez de forces, qu'il ne fallait point lui en demander tant. Mais Céline n'était jamais à bout de réponses. Elle avait toujours, pour lui fermer la bouche, quelque modèle à lui citer, une vertu de saint ou de sainte à laquelle il fallait aspirer. Et elle répondait aux plaintes de son âme, comme elle avait répondu aux plaintes de son corps, le jour où Philomène avait du dégoût pour le bouilli qui était la viande de tous leurs dîners :

« Ah! ma chère, pense un peu à sainte Angèle... Trois noix, trois châtaignes, trois figues, trois poireaux, voilà tout ce qu'elle mangeait...

et du pain seulement le dimanche... Et puis plains-toi encore ! »

Les âmes pareilles à celles de Philomène sont faciles et toutes prêtes à de semblables influences. Philomène s'ouvrit à ce souffle dont Céline cherchait à l'animer et à l'enflammer. Aux récréations, quand les petites étourdies du couvent venaient lui chanter aux oreilles :

J'aime le vin !
J'aime l'oignon.
J'aime Suzon !

Elle leur chanta avec Céline :

Moi, j'aime le couvent !
J'aime le couvent !
J'aime le couvent !

La foi de son amie devint la sienne ; mais son caractère lui donna des formes propres et des expressions personnelles. Ce qui était chez Céline un feu sourd, concentré, fut chez elle une flamme qui se répandit : son exaltation fut une expansion.

Les sœurs furent enchantées de ce changement qui les étonna. Elles virent une grande grâce dans cette révolution d'une enfant qu'elles avaient connue jusque-là d'une dévotion peu appliquée et distraite, et qu'elles citaient maintenant aux autres petites filles comme un modèle de piété fervente, de régularité, de ponctualité.

Tous les jours à son réveil, Philomène, faisant le signe de la croix, offrait à Dieu sa première pensée. En s'habillant, elle lui demandait la robe d'innocence qu'elle avait perdue par le péché. Avant son travail, elle mettait ce qu'elle allait faire aux pieds du Seigneur en expiation de ses fautes. Elle n'oubliait point de dire une petite prière, à chaque heure qui sonnait. A neuf heures, elle pensait, en priant, au Saint-Esprit qui était descendu sur les Apôtres au jour de la Pentecôte à cette heure-là ; à midi, elle invoquait l'ange Gabriel. Avant le dîner, un petit examen particulier de ses fautes lui durait le temps d'un *Miserere*. Avant la récréation, elle

demandait à Dieu de mettre une grande circonspection sur ses lèvres. A l'heure où Jésus rendit son esprit à son père, elle priait Jésus de l'attacher à sa croix de façon qu'elle n'en descendît jamais. Puis c'étaient encore de petites prières : prières pour se renouveler en la présence de Dieu, prières lorsqu'elle avait commis quelque petit péché. Le soir, en priant, avant de se mettre au lit, elle ne manquait point de baiser trois fois la terre. Si elle s'éveillait dans la nuit, elle s'unissait de pensée aux serviteurs et servantes qui louent le nom du Seigneur dans la nuit, aux adorations des esprits bienheureux, aux cantiques des saints dans le paradis; et elle cherchait à se rendormir dans une attitude de corps qui respectât l'œil de Dieu, et qu'elle aurait voulu avoir si la mort était venue la surprendre, la nuit, toute nue.

La première communion arrivait au milieu de cette ferveur que Céline avait donnée à son amie. Ce fut pour Philomène un grand événe-

ment dans sa vie de petite fille. Longuement préparée par le catéchisme du samedi, elle fut remuée et remplie à l'avance par l'émotion du grand jour. La semaine qui précéda le beau et redoutable dimanche, la retraite avec sa continuité d'exercices, d'instructions, d'exhortations, enflammèrent ses ardeurs et son zèle. Cet isolement de la vie et des pensées du dehors, le recueillement et l'entraînement de ces longues vigiles, ces images sans cesse évoquées du sang et de la chair de Jésus-Christ, le mystère et les délices d'une union avec un Dieu que les lèvres reçoivent, plongèrent Philomène dans une sorte d'extase. Les abstinences, le jeûne, la faiblesse de son corps, mal soutenu dans sa croissance par la maigre nourriture du couvent, l'aidaient à ce détachement de ses sens, à ces élévations de tout son être. Sous l'exaltation spirituelle et l'irritation nerveuse d'une prière incessante, d'une adoration tantôt emportée par l'élancement, tantôt attendrie par la contrition, elle sentait son âme, doucement enle-

vée, lui échapper. Tout son sang lui semblait être dans sa tête et dans son cœur. Elle était agitée de tressaillements secrets, de frissons intérieurs, de tous les contre-coups de son imagination d'enfant qui se mêlait à Dieu, et le touchait amoureusement. Elle sortait du confessionnal, le visage baigné de larmes, qu'elle était heureuse de laisser couler le long de ses joues jusqu'à ses lèvres qu'elles mouillaient. C'était une aspiration passionnée à tout ce que la première approche de la sainte table apporte à une petite fille de douze ans de troubles et de fièvres inconnus, de sensations nouvelles, de révélations intimes. Elle se croyait appelée d'en haut, elle s'éveillait à une conscience nouvelle d'elle-même, comme si elle eût rompu avec un âge de sa vie pour entrer soudainement dans un autre, comme si le voile de son âme d'enfant commençait à se déchirer dans une première assomption des sens moraux de la femme et du caractère de son sexe.

Enfin vint le jour divin de la communion.

Philomène avait demandé à sa tante de lui apporter le matin de l'eau de Cologne pour son mouchoir, et pour ses cheveux de la pommade à odeur. Quand elle fut entrée dans l'église, elle demeura, au milieu des communiantes, tout étourdie, sans voir, sans entendre. Elle était si émue, qu'elle n'avait ni la volonté ni la sensation des mouvements qu'elle faisait. Il y avait comme un grand bourdonnement en elle et autour d'elle; et elle se laissait envelopper par les odeurs qu'elle avait sur elle ainsi que par un souffle de paradis, sans savoir d'où cela venait. Des rayons jouaient dans l'église et jetaient sur l'autel les rubis des vitraux. Des fumées bleues montaient dans un poudroiement de jour. Les cierges allumés mettaient leurs feux d'étoile parmi toutes ces robes blanches. Il montait à la nef des voix dans les parfums, des prières sur des chants. Les encensoirs retombaient avec un bruit brisé dans des mains gantées de blanc... Mais toute l'église, pour Philomène, c'était l'autel; tout l'autel,

c'était le tabernacle. Elle y tenait les yeux attachés; elle y tendait et y fixait, avec un étonnant effort, sa vue intérieure. Et à force d'être tout regard et tout esprit, à force de vouloir voir à travers le nuage dont le regard les enveloppe les objets à la longue, elle voyait derrière le morceau de bois doré ce qu'on voit d'un soleil derrière une colline qui cache une aube.

Son banc se leva : elle se leva. Son tour vint, elle reçut Dieu. En le recevant, elle eut un ineffable sentiment de défaillance, le ravissement d'une sorte d'évanouissement.

L'église maintenant était pour Philomène un lieu saint et doux, intime et tendre, comme une chambre où l'on serait né et où l'on aurait aimé sa mère. Elle attendait le dimanche pour y aller, pour y vivre tout un jour, de la messe au catéchisme de persévérance, et de vêpres à complies.

C'est une pauvre église pourtant que Saint-Laurent où les sœurs menaient les enfants. Elle

a l'air, au haut du boulevard de Strasbourg qui la dégage aujourd'hui, d'une de ces vieilles églises de province abandonnées, oubliées sur quelque place solitaire où un cordier fait de la corde. Au dedans c'est froid et nu : l'on se sent dans la paroisse des misères des deux faubourgs; le faubourg Saint-Denis et le faubourg Saint-Martin. Le bruit, sous cette voûte rigide, le long de ces murs gris et sales, c'est un pas qui traîne, un glissement de galoches sur la dalle, une toux d'hiver qui sonne le creux. Les gens qui entrent c'est une regrattière avec un madras sur la tête, une servante qui porte dans une serviette le dîner d'un petit ménage, une charbonnière qui siffle avec les lèvres une prière muette, une mère avec un cabas et un tout petit enfant dans les bras sur lequel en entrant elle fait le signe de la croix, une petite ouvrière à la tête penchée qui prie en tenant sa bouche entre ses mains noircies au bout des doigts par les piqûres d'aiguille. Il passe des femmes en deuil avec de vieilles robes et de vieux chapeaux noirs

au voile devenu roux. Contre la grille des chapelles, souvent on voit quelque vieille femme, en béguin de linge, l'œil fixe, le blanc de l'œil dilaté, le regard en l'air, les lèvres marmottantes. Parfois, dans un coin, un vieillard voûté, à la redingote bleue toute blanchie d'usure aux épaules, s'agenouille par terre.

Mais Philomène n'apercevait rien de ces tristesses de Saint-Laurent. Elle ne voyait point que cette église fût misérable : car elle y était heureuse. Le bonheur qu'elle y trouvait lui paraissait un bonheur propre au lieu et dont toutes les choses qui étaient là l'entouraient. Elle s'y sentait dans un bien-être vague, dans une quiétude infinie, dans une paresse rêveuse, dans une langueur satisfaite. Le charme auquel elle s'abandonnait sur son banc, dans cette nef, ressemblait aux douceurs flottantes d'une atmosphère, à l'énervement d'un beau climat; et quand elle était dans cet air d'église, frais et subtil, elle était comme baignée par l'air d'une patrie idéale.

Elle aimait, quand elle entrait, ce sentiment de froid que lui donnaient au bout des doigts les crins cristallisés du goupillon. Elle aimait cette vapeur de cire allumée, cette odeur d'encens éteint, ce parfum mourant du feu des baumes et des cierges qui laissait à toute l'église une senteur de fleurs séchées dans un reste de fumée. Elle se plaisait à cette paix où bruit mystérieusement un pas amorti, un frôlement de robe, une page qu'on retourne, l'agenouillement des oraisons muettes, le susurrement des lèvres qui prient, le silence des élévations, pareil à un murmure d'âmes. Elle se laissait bercer aux harmonies de l'orgue, à ces mélodies qui la prenaient dans leurs bras comme une onde, à ces nuées de sons, à ces tempêtes de bruit qui fondaient et roulaient sur elle, à ces chœurs célestes qui lui chantaient dans les tempes et lui bourdonnaient dans la poitrine, à ces cantiques d'anges qui descendaient et mouraient lentement en elle. Elle écoutait, ravie et sans pensée, les chants des prêtres et des en-

fants, auxquels, du fond des chapelles, répondaient des voix lointaines, jeunes et vieilles. Et elle était délicieusement chatouillée, à vêpres, par une voix de chanteur, élancée, grêle et tendue, une voix de tête, déchirante et tendre, qui semblait monter à Dieu sur un écho de la Passion.

Les voix, la musique, l'air et le parfum de l'église la pénétraient plus doucement à mesure que la journée s'avançait. Sa pensée se balançait plus mollement dans le demi-jour pâlissant aux fenêtres qui effleurait d'un reflet de neige le toit des confessionaux et mêlait confusément ses blancheurs défaillantes aux lueurs roses des cierges et des lampes reflétées sous les voûtes. Elle demeurait presque somnolente, s'abandonnant, avec une volupté secrète, aux songes et aux apparences de l'heure douteuse, laissant son regard se perdre devant elle sur des fonds de chapelles déjà voilées, sur des coins d'ombre autour du chœur, où le blanc d'un bonnet, la couleur sans ton d'un visage, le noir

d'un châle ou d'une robe, le liséré blanc d'un jupon relevé, indiquaient, sans en rien dessiner, des fantômes de femmes rangées sur quelque banc... Et quand, à la fin du dernier office, le remuement des chaises la tirait de cet engourdissement, elle en sortait comme une personne brusquement éveillée sort d'un rêve.

L'église allait lui devenir encore plus chère.

Il y a derrière le chœur, au chevet de Saint-Laurent, une chapelle vers laquelle on voit aller tout le pauvre monde qui entre là.

Au-devant, dans l'enfoncement sombre d'un angle de mur, sur quatre rangs de longues fourchettes posées sur un pied de bois, brûlent de petits cierges minces qui, avec la flamme inégale et remuante du suif, font trembler la nuit autour d'eux. A leur lueur, on distingue une ombre échouée contre le pied de bois, un corps affaissé, abandonné, plié sur lui-même, comme le corps d'un Christ dans une descente de croix ; un être enseveli dans un manteau à capuchon d'où sort une main pour recevoir les deux sous

de chaque cierge. A côté s'ouvre la chapelle. Sur un autel blanc et or d'où retombe une nappe de dentelle au transparent de soie bleue passé et verdissant, du milieu des fleurs artificielles étagées sous leurs globes aux pieds de palissandre, une Vierge blanche portant sur la poitrine sept cœurs enflammés et dorés qui pendent d'un ruban de moire blanc, la Vierge des Sept douleurs se lève et sort d'un fond d'azur rayé des rayons d'or échappés d'un triangle. Jolie, souriante et douce comme une reine de vingt ans, elle soutient gracieusement sur la foule du monde un petit Jésus, au collier de chapelets et de médailles, qui semble ne penser qu'à jouer avec le petit saint Jean. Au haut de l'autel, sur un fronton découpé, on lit, écrit en grandes lettres bleues, sur une peinture de marbre vert : *Archiconfrérie de la bienheureuse et immaculée mère de Dieu, Notre-Dame-des-Malades. Autel privilégié.*

Mme de Viry était tombée malade de la maladie qui devait l'emporter après une longue

année de souffrance. Philomène obtint des sœurs la permission d'aller prier chaque dimanche à cette chapelle de « recommandation des malades. » Elle se tenait à l'entrée, contre la paroi revêtue de plaques de marbre blanc, auprès des inscriptions d'or qui mettaient aux murs ces cris de reconnaissance : *A Marie, 20 avril 18... — J'ai invoqué Marie et elle m'a exaucée. — O Marie ! O ma mère !...* Elle restait une grande heure agenouillée; et parmi ces femmes, mères, filles, femmes, sœurs de malades, priant la Vierge comme on prie l'espérance, on la reconnaissait entre toutes à son agenouillement profond, à sa tête baissée, à son dos rond, à ses épaules relevées par l'appui de ses coudes sur le plat de sa chaise, à sa jupe, dont les plis droits, tombant de sa taille à terre, se cassaient au ressaut de ses talons.

La santé de Philomène s'était altérée depuis quelque temps. Son teint animé comme le teint d'un enfant qui vient de jouer, les couleurs de ses belles petites joues s'effaçaient. Le

rouge de ses lèvres parut se faner et prit des tons de violette. Elle devint toute pâle. Ses mains n'étaient plus rougeaudes et s'amaigrissaient. Un malaise général, des souffrances qui se déplaçaient tous les jours lui donnaient continuellement un sentiment douloureux de toutes les parties de son corps, la conscience et la fatigue du jeu laborieux de ses organes, du travail de la vie dans son être. Elle était abattue en se levant, faible d'une faiblesse qu'elle ne pouvait surmonter. Quand elle montait des escaliers ou qu'elle courait, elle avait des battements de cœur : il lui fallait s'asseoir. Le moindre travail lui demandait l'effort d'une grande résolution, d'une victoire sur elle-même. Elle se laissait aller involontairement à une espèce de somnolence qui endormait, dans un balancement sans secousse, la volonté de ses pensées et de ses sens. Il lui passait dans la tête et dans l'âme des idées vagues de mort. Elle parlait à sa tante de la tombe de Mme de Viry. Elle se rappelait deux

de ses petites camarades qui étaient mortes à l'âge qu'elle avait, et dont le souvenir maintenant lui revenait. Elle ne pensait point à mourir, mais elle pensait à ce qui suit la mort, à ce qu'elle laisserait, à qui elle donnerait son paroissien, à qui reviendraient ses images, sa médaille de confirmation. Quand elle lisait la messe, ses doigts allaient d'eux-mêmes à la messe des morts : il y avait des mots latins qui l'attiraient dans cette messe avec quelque chose de profond et de sourd, et dont elle épelait le bruit. Elle n'appelait point ces imaginations; elle s'y laissait seulement glisser, elle y cédait comme à des voix de vertige. Car rien, dans ces idées, ne lui apparaissait avec l'horreur qu'elles ont pour les vieillards, enracinés dans la vie et qui ne peuvent s'en arracher. Philomène regardait la mort sans révolte, sans peur, presque insouciamment. Si elle ne l'appelait point, elle ne la repoussait point non plus. Elle y était, si l'on peut dire, tout accoutumée, et elle l'eût accueillie avec ce sentiment de déta-

chement et cette indifférence de la vie qui se remarquent quelquefois chez les jeunes filles au moment où elles deviennent femmes.

Sa piété s'avivait à ces pensées. Elle devenait plus passionnée, plus extatique. Elle se nourrissait de toutes les paroles avec lesquelles l'Église fait surgir devant les yeux la mort et son néant. Elle entrait, non sans un âpre plaisir, dans ces images, ces expressions, ces mots de deuil, jetés çà et là dans les livres de piété comme les croix de bois noir d'un cimetière.

Mais si sa piété était plus vive, son humeur n'était plus égale comme autrefois. Philomène, jusque-là si douce, avait maintenant des irritations sourdes, de soudaines impatiences. Elle s'emportait, même avec Céline, et elle fondait en larmes, lorsque Céline lui demandait ce qu'elle avait contre elle. Il lui aurait été impossible de ne pas pleurer certains jours. Les sœurs ne trouvaient plus en elle cette déférence qu'elles lui avaient connue, cette promptitude

enjouée à se prêter à tout. Il lui était venu des répugnances à laver la vaisselle, à faire la cuisine, le service dont elles étaient chargées chacune à tour de rôle ; et ces répugnances se témoignaient par des aigreurs, des bouderies. Elle était changée, toute désordonnée et comme ne se ressemblant plus. Il lui prenait des caprices d'estomac, des goûts bizarres que le refus irritait : elle tourmenta deux mois sa tante pour se faire apporter un pot de moutarde que la vieille femme oubliait.

Il lui survint un mal d'yeux, une sorte de compère-loriot qui dégénéra bientôt en ophthalmie. La sœur chargée de la pharmacie où l'on délivrait des médicaments aux indigents soigna Philomène ; mais les pommades ne faisaient rien, le mal croissait. On résolut d'envoyer Philomène à la consultation gratuite que tous les jeudis M. Nélaton donnait à l'École de médecine. Et comme c'eût été une journée perdue pour la sœur qui faisait les classes, ou pour la sœur qui était maîtresse d'ouvroir, la

tante fut priée de se charger de la petite pour ce jour-là. La tante vint une heure avant celle où Philomène l'attendait : elle voulait faire déjeuner sa nièce à la maison, montrer à M. Henry comme elle était grandie.

A peine si, dans le chemin, la petite parla à sa tante, tant elle avait hâte d'être arrivée. Elle marchait devant, entraînant à son petit pas fiévreux le pas lassé de la vieille femme, qui se pressait et la rattrapait. Enfin ce fut la rue, puis la maison, puis l'escalier, puis la porte du nouvel appartement loué par M. Henry depuis la mort de sa mère. La porte ouverte, Philomène se précipita derrière sa tante. Elle voulait tout voir, tout regarder : ceci était nouveau ; cela était de son temps et l'avait connue ; et elle allait de choses à d'autres, touchant aux reliques de son enfance, ou bien s'émerveillant de tout ce qu'il y avait d'inconnu et de surprenant pour elle dans les élégances d'un jeune homme qui se meuble. Le cœur lui battait bien fort, quand

elle entra dans la chambre de M. Henry, en tenant avec une timidité enfantine la robe de sa tante par un bout.

M. Henry, en vareuse bleue soutachée de soie rouge, avec un pantalon à pied pareil, était debout devant un miroir posé sur l'espagnolette de sa fenêtre : il se faisait la barbe avec l'air affairé et orgueilleux d'un garçon de vingt ans qui en est à sa troisième barbe, et qui prend en se rasant une importance d'homme. — Ah ! c'est ta petite... dit-il, et il leva la tête pour se raser le dessous du menton. — J'ai la barbe d'un dur... et se retournant mi-rasé en tenant en l'air son rasoir d'écaille : — Oh ! mais je ne t'aurais pas reconnue... te voilà une grande fille... Eh bien, tu es contente, hein, d'être sortie ? de passer la journée avec ta tante... Ah ! oui, c'est vrai, tu as les yeux malades... ça ne sera rien... Il ne faut pas y toucher. — Et, s'adressant à la tante : — J'espère que tu vas la faire bien déjeuner... Ah ça ! donne-moi mes bottes vernies, il faut que je sorte...

Quand Philomène rentra le soir à quatre heures, on la laissa quelques minutes au parloir, pendant que sa tante expliquait à la sœur l'ordonnance de l'oculiste et le traitement à suivre. Le jour, gris depuis le matin, commençait à tomber; et ses lueurs froides, blanchissant aux rideaux de la fenêtre, jetaient des reflets éteints et sans dessin sur les murs peints à la colle couleur chocolat, sur les carreaux disjoints par les gros souliers des parents, sur les bois de chaise lisses, sur le fauteuil en paille de la sœur surveillante, sur la grande armoire en noyer où était serré le linge que les personnes du dehors donnaient à ourler ou à marquer aux petites filles de la maison. Rien n'était changé dans le parloir; tout y était à sa place accoutumée, et cependant rien n'y semblait plus familier à la petite. Elle voyait avec d'autres yeux les deux portraits lithographiés des mères supérieures dans leur cadre en bois peint en noir, la Vierge en stéarine de la cheminée, les vases de porcelaine sur lesquels

était écrit en or : *Marie;* et d'où se levaient des fleurs d'aubépine en papier jauni. Elle se demandait ce qui avait pu ôter à cette pièce et à tous ces objets ce qu'elle était habituée à y voir, et ce qu'elle y aimait. Et dans ce parloir qu'elle regardait machinalement et dont elle percevait pour la première fois la sécheresse et la nudité glaciales, elle se sentit tout à coup défaillir dans un sentiment d'abandon, dans une angoisse d'isolement, comme le premier jour où elle était entrée au couvent.

Céline, qui guettait sa rentrée, lui sauta au cou en la revoyant, avec mille questions sur le médecin, sur ce qu'il avait dit, sur ce qu'il avait ordonné. Philomène se dépêcha de lui répondre en quelques mots pour lui parler plus vite du joli appartement où elle était allée, de la cuisine de sa tante d'où l'on voyait des arbres, du cabinet où sa tante lui avait dit qu'elle travaillerait quand elle serait sortie du couvent. Et tout ce qu'elle avait vu de beau, de riche, d'inconnu, de fascinant, revenait et se

pressait dans sa parole, qui tremblait d'émotion et qui riait de souvenir. C'était une folle effusion qui reprenait à tout moment haleine par une caresse, un baiser, et qui, sans tarir, allait d'images en images, d'histoires en histoires, du bonnet ruché que sa tante lui avait essayé à la mousse de savon que M. Henry lui avait mise sur la joue en l'embrassant... A la fin, Philomène s'aperçut que Céline ne lui disait rien, et n'entrait point dans ce qui la faisait si heureuse.

— Philomène, fit alors Céline avec une gravité douce, quand nous serons couchées ce soir, nous nous retirerons en esprit une heure dans le tombeau de Jésus-Christ : nous lui demanderons l'amour du recueillement et de la retraite.

Il y eut alors, chez Philomène, un redoublement de piété, un accroissement de ferveur. Donnant à la prière tout le temps qu'elle pouvait, elle en prolongeait l'élévation et l'écho intérieur, en en gardant pendant son travail le

murmure au bord de ses lèvres et la pensée au fond de ses pensées. Pendant les récréations, elle faisait des lectures d'édification. Elle se confessait, elle communiait toutes les fois que l'approche des sacrements lui était permise. Elle avait, à la messe et aux vêpres de Saint-Laurent, des recueillements qui éloignaient d'elle la moindre distraction et l'enfonçaient toute en Dieu.

Cet élan dura presque deux ans. Puis il lui parut qu'il se glissait peu à peu en elle une force inconnue qu'elle avait peine à maîtriser et qui devait la vaincre. Sa paix, sa volonté même lui échappaient, dans des troubles et des craintes auxquels elle ne savait comment s'arracher. Lorsqu'elle voulait aller à Dieu, elle ne trouvait plus cette facile inclination, ce chemin droit, cette pente douce qui l'y portaient sans effort. La présence divine ne lui était plus qu'une idée : elle ne lui était plus une sensation. Philomène en était bien encore convaincue, elle n'en était plus pénétrée. Toutes les

nourritures spirituelles qui l'avaient soutenue jusque-là, se dépouillaient de même et perdaient pour elle leurs douceurs fortifiantes. Sa foi n'avait plus de ravissements et de suavités pour la retirer des amertumes, des mélancolies, des mécontentements, des impatiences, des agitations inquiètes où sa conscience se débattait. Elle entendait les tentations s'approcher d'elle; et ces tentations, qui autrefois lui eussent à peine imposé, pour les repousser, l'effort d'une réflexion, la préoccupaient maintenant comme une idée fixe : à force de les redouter, elle ne pouvait se soustraire à leur obsession. En même temps, au milieu de tous ces refroidissements et de tous ces affaiblissements, cette âme sans appui était tourmentée par l'image d'une perfection à laquelle elle ne pouvait atteindre, mais vers laquelle elle s'élançait, comme en des accès de fièvre, par toutes sortes de désirs, d'aspirations, de résolutions, par des vœux de règles et de pénitences. Puis, après s'être fatiguée à embrasser ce fantôme de sain-

teté, elle retombait dans l'inquiétude et la mobilité. Des rébellions s'élevaient en elle contre les mortifications; son obéissance n'était plus un empressement; son imagination était un tourment; et ce qui lui restait de volonté était une volonté d'où il lui semblait que la grâce s'était retirée.

Ainsi se débattait et dépérissait cette âme qui s'était connue toute absorbée en Dieu et toute abandonnée en lui. Chaque jour y faisait mourir quelque chose, et y éteignait quelque ardeur; chaque jour y aggravait cette maladie mortelle de la foi que l'Église appelle la *sécheresse,* comparant les âmes qui en sont atteintes à une terre aride et sans eau. Et plus elle faisait d'effort contre son mal, plus elle s'appliquait à guérir, plus elle s'empressait vers cet idéal de perfection qu'elle n'avait point cherché à l'heure de sa santé et de son repos, plus elle souffrait, plus elle trouvait de tumulte et d'anxiété au fond d'elle... Le doute seul pouvait finir cette lutte où la pauvre enfant se déchirait de ses

propres mains, et Philomène ne doutait pas encore. Mais elle priait et n'était point consolée.

Pourquoi les choses qui lui avaient parlé ne lui parlaient-elles plus? Souvent elle revenait tristement à son paroissien, un pauvre livre recouvert d'une basane encadrée dans un mince filet d'or, avec une tranche marbrée de bleu, et qui ressemblait à tous les livres sortis des presses d'Adrien Leclerc, imprimeur de notre saint-père le Pape et de Mgr l'archevêque de Paris. Pour mieux le préserver, elle l'avait recouvert d'une chemise de mérinos noir cousue et piquée par elle-même, et où elle avait attaché deux boutons de nacre foncée qui faisaient fermoir en s'agrafant à deux boutonnières. Entre cette chemise et les plats du volume, elle avait réuni et enfermé tous les papiers ayant rapport à sa tante, à Mme de Viry, et les quelques lettres qu'elle avait reçues. Dans le volume, dont la tranche passée et effacée par le frottement des doigts avait un ton de vieille

mousse, elle avait serré à chaque page, de façon que le volume en était gonflé, des images de piété, des prières au cœur agonisant de Jésus, quelques fleurs cueillies en promenade et qui étaient une date pour elle. Ce livre était le livre de sa première communion, de ses souvenirs, de ses espérances; elle l'avait longtemps aimé comme une relique et comme un ami. Elle l'ouvrait, elle le feuilletait maintenant : elle n'y voyait plus que ce qui est dans tous les livres : des lignes et des lettres. Et elle le fermait comme une chose morte.

Céline voyait ces luttes de Philomène. Elle cherchait à la soutenir, à l'apaiser. Elle eût voulu partager avec elle les forces de sa volonté, de ses résolutions, de son égalité de foi, de sa vocation, que le temps faisait plus assurée et plus solide. Mais Philomène, un peu honteuse d'elle-même, la rebutait. Elle finit par la prier de la laisser tranquille, et s'éloigna d'elle. Céline alors, lui faisant passer un billet chaque soir après le souper, lui demandait de l'em-

brasser quand elles passeraient l'une près de l'autre pour aller au dortoir; et pour accompagner ce baiser dans lequel elle eût voulu emporter à Dieu l'âme de Philomène, presque toujours en l'embrassant, Céline lui glissait dans la main un petit papier plié qu'elle avait soigneusement encadré à la règle, et sur lequel elle avait écrit de sa plus belle écriture :*Dons de piété qui nous rend le service de Dieu doux et aimable;* ou bien : *Fruit de charité qui nous unit à Dieu par l'amour.* Quand Philomène se montra plus froide à ce baiser du soir, et ne parut plus tendre sa joue que par habitude, Céline, au lieu de ses petits papiers, lui glissa de longues petites lettres griffonnées au crayon en cachette des sœurs. « Dieu a mis dans mon cœur une affection selon lui... Je tâcherai d'être auprès de vous ce que je crois que Dieu veut; car il nous commande non-seulement de l'aimer, mais de le faire aimer... J'espère que si vous priez bien Marie elle vous acceptera au nombre de ses enfants : et alors nous tâcherons, par

notre bon exemple, d'allumer dans les cœurs de nos compagnes le désir d'être de notre famille... Soyez plus pieuse, et je me ferai un devoir de prier pour vous le Dieu des forts... » — tels étaient les phrases et le ton de ces lettres que Céline signait toujours : *Celle qui se dit votre compagne dans les saints cœurs de Jésus et de Marie.* Cela dura jusqu'à ce que Philomène lassée, rejetât avec un mouvement d'impatience, et presque de colère, le papier crayonné que lui tendait Céline.

Philomène avait trouvé une distraction, un soulagement dans des pensées nouvelles auxquelles elle s'était abandonnée. Des idées de mariage lui étaient venues, non point présentes comme une tentation, précises comme un projet, mais confuses, vagues, voilées de la douceur qu'ont au regard les choses lointaines. Elle ne songeait à personne qu'elle eût voulu épouser, elle ne savait point ce qu'était le mariage; elle était portée seulement par un instinct sans trouble, par un désir sans impa-

tience, vers la pensée de ce que ce pouvait être. Il se levait dans son imagination la pure et blanche image qui reste d'une noce aux yeux des petites filles : la robe blanche et la couronne de fleurs d'oranger. Puis, parfois, elle rêvait au delà de plus grandes douceurs, une communauté d'âme, une existence à deux, un dévouement, de mystérieux bonheurs, qu'elle ne connaissait point, qu'elle n'aurait point su appeler par leur nom, mais qui devaient se lever à l'horizon de cette vie...

Elle avait toujours une innocence d'enfant, des mots d'ange ; nulle science, nulle prescience ne l'avait encore effleurée. Des naïvetés lui echappaient qui n'étaient plus de son âge, qui étaient à peine de son sexe. Il n'y avait pas longtemps qu'elle s'était trouvée dans un groupe de camarades dont la plus grande était moins grande qu'elle ; l'une se mit à dire :

— As-tu vu Berthe comme elle a rougi dimanche quand elle a vu son cousin au par-

loir ? Sûr, elle a quelque chose pour lui..

— T'es bête ! reprit une autre, ça ne vous fait pas rougir : on pâlit...

— Tiens, dit Philomène, je croyais qu'on ne pâlissait que quand on se faisait mal...

Deux grands vides se firent tout à coup dans l'existence de Philomène : la sœur Marguerite obtint d'aller passer quelques mois dans le Midi pour rétablir sa santé ; et Céline quitta la maison pour entrer en noviciat à la maison mère des sœurs de Saint-Augustin.

Alors le couvent étouffa Philomène. Cette vie lui devint insupportable comme une solitude. Elle eut des envies folles, furieuses, fixes, de partir, de s'en aller avec sa tante. Le temps, les murs, jusqu'au ciel qui était au-dessus de la cour, tout lui pesait. L'ennui lui rongeait le corps comme il lui rongeait l'âme ; elle perdait sa santé. L'inquiétude prit les sœurs, elles permirent à sa tante de la voir plus souvent. L'ordinaire du couvent, dont Philomène semblait dégoûtée et auquel elle touchait à peine, fut

remplacé par une nourriture plus délicate. Philomène n'en continuait pas moins à pâlir et à maigrir ; ses yeux avaient toujours plus de fièvre dans son petit visage plus creusé.

Enfin au bout de six mois, à une visite de sa tante, se jetant au cou de la vieille femme, et la couvrant de baisers et de larmes, elle la supplia de la faire sortir en lui disant qu'elle s'ennuyait à mourir, qu'elle ne pouvait plus rester, qu'il lui semblait qu'elle allait faire une maladie. La tante eut besoin de tout son courage pour lui répondre que cela était impossible, qu'elle était trop jeune, qu'elle lui promettait de la retirer quand elle aurait vingt ans, qu'alors M. Henri serait sans doute marié, qu'elle serait la femme de chambre de sa femme. Une dernière larme roula sur la joue de Philomène, mais sans un mot.

A la fin de la semaine, la tante reçut une lettre où Philomène lui disait qu'elle se repentait de la scène qu'elle lui avait faite, et qu'elle avait attendu plusieurs jours pour savoir si ses

bonnes dispositions étaient durables. Elle terminait en lui disant : « ... J'espère qu'avec la grâce de Dieu et les conseils de notre bonne mère supérieure, cela n'arrivera plus. Je ne sortirai de la maison qu'avec la volonté de Dieu et la tienne. Peut-être n'en sortirai-je que pour entrer... je n'achève pas, le temps achèvera pour moi. » La tante n'attachant pas de sens à cette dernière phrase fut rassurée par cette lettre. Mais la sollicitude des sœurs était en éveil depuis la mort non encore oubliée de deux ou trois jeunes filles qui s'étaient éteintes dans une langueur pareille à celle de Philomène. Elles remarquèrent que Philomène ne mangeait absolument rien au réfectoire : elles la surprirent même cachant dans les manches de sa robe le pain qu'on lui donnait. Le médecin de la maison, aussitôt appelé, déclara, après avoir visité Philomène, qu'il y avait chez elle un commencement de désorganisation de l'estomac. Les sœurs, très-effrayées, envoyèrent chercher la tante : au premier mot de ce qu'a-

vait dit le médecin, elle emmenait Philomène dans un fiacre.

M. Henry voyageait alors en Italie. La tante eut donc tout le temps de soigner sa nièce, de promener et de distraire sa convalescence ; et montrant à la pauvre enfant un avenir où elles seraient toujours ensemble, lui parlant du besoin que ses vieux jours auraient d'elle, elle ramena lentement et doucement à la vie et au désir de vivre, ce cœur accablé, cette âme déjà lasse.

Un matin, la sonnette sonna un grand coup. C'était M. Henry.

— Bonjour, ma vieille, tu vas bien ? fit le jeune homme. Ah ! voilà ta nièce... On se permet d'être pâle comme ça ? Dis donc, ta tante m'a dit que tu étais bigote... comme tous les diables... Et il se mit à rire en l'embrassant sur les deux joues. Philomène tremblait de tout son corps.

— Donne-moi des allumettes... Il faut bien te soigner, reprit M. Henry en poussant les

premières bouffées d'un cigare, et ne pas te fatiguer... Prépare-moi mes affaires, ma vieille, que j'aille revoir le boulevard... Y a-t-il une lettre de la rue des Martyrs? Au fait, je t'ai apporté quelque chose, Philomène... un chapelet, un vrai... de Rome... C'est dans ma malle quelque part... Ah! pendant que nous y sommes, je vais te charger d'une mission de confiance dans la maison : tu verras s'il ne manque pas de boutons à mes chemises.

Là-dessus, M. Henry sortit et ne rentra que le lendemain.

Le service de M. Henry devint, de ce jour, la grande occupation du temps et des pensées de Philomène. Elle s'ingéniait à entourer le jeune homme de mille petites attentions, à le surprendre par toute espèce de menues prévenances. Elle travaillait à deviner les habitudes qui lui agréaient, les aises auxquelles il était sensible. Jamais un point ne manquait aux gants de M. Henry; ses pipes étaient toujours débourrées; les moindres riens de sa toilette

était soignés comme si l'œil et l'aiguille d'une mère de province y avaient passé. Toutes les babioles de sa chambre, dont la vieille tante en vieillissant respectait le désordre, se trouvaient merveilleusement rangées, en ordre et sous sa main. M. Henry semblait enchanté d'être si bien servi ; mais il n'en remerciait guère Philomène autrement que par un bonjour distrait le matin, ou par quelque grosse parole de bon enfant. Au déjeuner, pendant que Philomène le servait, il était fort absorbé par la lecture de son journal dressé contre son verre, et c'est à peine s'il lui disait : Merci. Le déjeuner fini, après avoir fumé trois pipes sans dire un mot, il prenait son chapeau, et la maison ne le revoyait plus de la journée.

Ce ménage de garçon, qui ne donnait guère d'ouvrage à la tante et à la nièce, leur laissait la liberté de toutes leurs soirées. Quand l'hiver vint, ne sachant que faire pour rester éveillée, la tante prit l'habitude de descendre dans la loge du concierge, où les domestiques de la

maison se payaient le thé à tour de rôle. Il y avait là le portier, un petit homme portant un binocle avec lequel il jouait prétentieusement; engraissé par le veuvage, fort bien renseigné sur les valeurs industrielles, et sachant faire suer son petit argent par toutes sortes de placements et de prêts sournois. Puis, un garçon au teint de pain bis, aux lèvres rouges du vilain rouge d'une plaie, — le groom de l'agent de change du premier, qui, aux encouragements de son maître flatté de son genre, tâchait, avec sa voix enrouée, d'attraper le ton canaille des domestiques des vaudevilles du Palais-Royal. Puis la cuisinière de la dame du second, de cette dame étrangère qui donnait ostensiblement à jouer, et que l'on disait faire la police au compte de la diplomatie russe; une grosse cuisinière flamande, toujours un peu allumée d'eau-de-vie, craquant de graisse, crevant de rire, éclatant d'une joie crapuleuse. Assez souvent la Flamande amenait son mari, le plus ignoble type du cocher de coupé luxembourgeois, un

homme dont le nez et le front perlaient d'alcool à toute heure, et dont le menton, dévoré par une sorte de lèpre, se cachait mal sous un cache-nez crasseux. Deux ou trois bonnes de lorettes, au bonnet envolé, à la tête de lézard, à la parole cynique et crue, complétaient cette société de la loge, où l'on voyait encore la bonne d'un paralytique, sur le rouge nez de laquelle tressautait une noire verrue.

Cela, cette loge pleine, c'était un monde à lever le cœur. Ces hommes, ces femmes puaient comme on pue le vin de la veille, les corruptions, les envies, les paresses, toutes les hontes de la domesticité. Ce qu'ils avaient d'appétits et d'instincts semblait trempé dans le fumier de l'écurie, les eaux grasses de l'évier, les eaux sales de la chambre. Les vices qu'ils avaient amassés à la table des maîtres en les servant, s'étaient corrompus en eux, ainsi que se pourrit à l'office la desserte d'une orgie. Il ne leur sortait de la bouche que d'impures professions de foi, des délations abjectes, des vengeances de

lettres anonymes, des recettes impudentes de carottage, de gaspillage et de grapillage, d'effrontées théories de vol, la tenue des livres de la cuisine avec les quatre bourses de la cuisinière : la bourse des *bas de soie* ou des profits sur la graisse, la bourse du *sou pour livre*, la bourse de la *gratte* ou des profits de la halle, et la bourse de l'anse du panier. Là dedans tombaient les rires d'ogresse de la Flamande, les gouailleries de voyou du groom, l'argot des bonnes de femmes entretenues, les horribles mots de garde-malade de la bonne du paralytique. C'étaient des voix, des paroles, des gaietés qui faisaient froid : on eût cru entendre un bagne en goguette.

Un grand fonds de bêtise, sur lequel Paris n'avait point mordu, sauvait la tante de l'horreur et du dégoût de cette société. Elle riait comme les autres et avec les autres ; mais son dévouement, sa probité native, son mépris de l'argent, faisaient que rien de ce qu'elle entendait ne pénétrait en elle, te qu'elle vivait

dans cette immoralité, non-seulement sans tentation, mais presque sans conscience. Pour Philomène, tout étonnée et tout effarouchée d'abord, troublée de répugnances et de révoltes instinctives, son ignorance lui voilait à peu près le plus laid de ce monde. Il y avait beaucoup de choses qu'elle ne comprenait pas, des mots à double sens qui lui échappaient, des paroles achevées dans un geste obscène dont le dessin ne lui disait rien, des aveux éhontés auxquels elle n'attachait pas plus d'importance qu'à des histoires de voleurs. D'ailleurs, pendant quelque temps, on subit un certain respect de sa candeur, de son honnêteté, des innocences de sa jeunesse. Devant elle, le cynisme des propos eut comme une pudeur. Tout le monde d'ailleurs, dans la loge, câlinait, avec de grosses amabilités, la nièce de la gouvernante de M. Henry. Le groom, entendant toujours parler son maître du sens pratique de la vie, avait du premier jour jugé la situation. En voyant la petite, il avait songé que la tante était une

vieille domestique de confiance menant un ménage de garçon : épouser la nièce ; entrer par sa femme, et avec une grande philosophie sur son honneur de mari, dans l'intérieur de M. Henry ; s'y établir ; remplacer un jour la tante, qui était mortelle, et tout doucement avec le temps, devenir le vrai maître dans cette maison où il n'y avait rien à faire, et où le bourgeois passait pour être coulant, tel fut immédiatement son plan : et il se mit à faire la cour à Philomène en lui apportant des bouquets de violettes fanées, et en lui lançant des compliments qui ressemblaient, par leur façon brutale, à des coups de poing dans l'estomac. Aux premières attentions du groom, un invincible dégoût s'empara de Philomène et lui ouvrit les yeux : une perception soudaine lui montra d'un seul coup cet homme et ce monde ; elle se recula quand on voulut l'embrasser. Cependant, comme elle était trop timide pour se prononcer nettement, les gens de la loge attribuèrent à des *gyries* de petite fille sortant

du couvent, sa froideur marquée pour le groom.

Sa tante n'avait rien percé de ce qui s'était passé en elle, et elle continuait à la traîner à ces soirées. Un soir que le groom avait eu une loge à la Gaîté par la maîtresse de son maître qui y jouait, il invita la tante et la nièce. Il fallut à Philomène rester là quatre heures, genou contre genou à côté du groom enhardi par l'obscurité du fond de la loge, tandis que, à chaque moment, la Flamande, ivre de la joie que le spectacle donne aux femmes du peuple, l'interpellait tout haut : « T'amuses-tu bien, « hé! ma femelle ?... » Un moment, Philomène espéra se trouver mal.

Elle continuait à servir tous les jours M. Henry à son déjeuner : M. Henry mangeait toujours en lisant son journal. Philomène attendait une parole, une question, un mot : elle se fût contentée de la caresse machinale qu'il laissait tomber sur le vieux chat de sa tante sans le regarder. Elle aurait voulu se dévouer, se sacrifier pour ce jeune homme, dont la pensée avait

gardé, dans son imagination de jeune fille, la magie et le charme dominateur d'un rêve d'enfance. S'il avait été malade, elle aurait passé les nuits; si tout à coup il avait perdu ce qu'il avait, elle l'aurait servi pour rien. Elle pensait à toutes sortes de malheurs, de catastrophes, qui lui auraient permis de rendre à cette famille ce qu'elle lui avait donné, et de faire éclater son cœur... La demande d'une assiette ou d'un couteau d'argent pour peler une poire la tirait brusquement et douloureusement de ces pensées auxquelles elle s'arrêtait comme à de beaux songes, appelant presque ces malheurs, ces catastrophes. De certains jours, elle aurait désiré que M. Henry la grondât, qu'il lui fît un reproche sur son service, qu'il lui témoignâ quelque mécontentement : au moins, elle eût été là pour lui.

De la grossièreté des gens qui l'entouraient à l'indifférence de son jeune maître, la jeune fille allait avec toutes sortes de souffrances sourdes. Son malaise était continu; et tout ce qu'elle

respirait autour d'elle ne lui apportait que l'étouffement ou le vide. C'est que chez elle l'esprit seul était demeuré au couvent un esprit *peuple*, en accord avec sa classe, en harmonie avec son avenir, tandis que tout le reste de ses facultés avait été élevé à une sensibilité supérieure. L'éducation religieuse, avec toutes ses délicatesses, avait raffiné tous les goûts de son âme, et elle avait, par la spiritualité de son essence, emporté l'enfant si loin des instincts et des habitudes morales de ses égaux, que Philomène éprouvait dans ce monde qui était le sien, un froissement, une gêne, une vague sensation de chute, d'exil. La vie, qu'elle touchait là toute vive et toute crue, la blessait dans tous ses sens, sans qu'elle prît habitude de ces blessures. La matérialité des passions, des sentiments, des affections, la brutalité d'impressions, d'actions, de paroles, native chez le peuple ouvrier ou domestique, l'éloignaient des hommes qui lui inspiraient à la fois du mépris et de la peur. Les femmes ne l'attiraient guère plus, et

le rapprochement du sexe ne lui semblait pas exister entre elle et ces créatures qui par tous les dehors affectaient une nature différente de la sienne, et lui paraissaient être autrement femmes qu'elle-même. Souvent dans cette basse société, des appétits, des besoins se soulevaient impatiemment en elle. Elle se sentait attirée, comme appelée, vers certaines élégances, certaines douceurs de rapports, certaines apparences convenables qu'elle n'aurait pu définir et qui cependant lui faisaient défaut comme à une personne ayant vécu dans la vraie société, avec des gens bien élevés. Car ce qui la touchait, ce qui l'affectait péniblement, c'était moins l'ignorance des domestiques, moins leur infamie, moins leur mauvaise nature, que la forme dans laquelle se produisaient et jaillissaient hors d'eux-mêmes cette ignorance, cette infamie, cette mauvaise nature. Le cynisme, tout nouveau pour elle, lui faisait mal, un mal presque physique. Et cette jeune fille qui ne savait guère que lire et écrire, qui manquait d'esprit naturel,

dont la tête n'était meublée que de livres de piété et de quelques romans innocents, qui par l'intelligence était inférieure à la plupart de ces hommes et de ces femmes, arriva à se comparer dans cette compagnie à une âme dans le purgatoire, tant elle souffrait de ces souffrances qui étaient toutes d'instinct et de sentiment.

Des tendresses s'agitaient dans la jeune fille, sans trouver plus d'issue que ses délicatesses ne rencontraient d'accueil et de satisfaction. Le couvent et la vie religieuse n'avaient pas seulement subtilisé son âme, ils avaient encore couvé et mûri son cœur à leurs tièdes haleines ; et tout ce que les mortifications de la discipline avaient retranché d'ardeurs à ses sens naissants, s'était tourné, au dedans d'elle, en ferventes et amoureuses aspirations. Né tendre, ce cœur s'était rempli de douceurs et d'élancements, aux suaves langueurs et aux irritations voluptueuses des livres de piété, à leurs images sans cesse répétées de parfums et de fleurs, de rosées de mai, d'odeurs célestes, de lis odoriié-

rants, de roses doucement musquées. Il s'était attendri à l'air de la chapelle et de l'église, aux murmures de ces oraisons qui ont la suavité de mystiques baisers, sous la voix basse et pénétrante du confesseur, devant ce cœur sanglant de Jésus que les sœurs lui avaient dit de porter en idée sur sa poitrine comme un bouquet. C'était un cœur amoureusement douloureux qu'elle avait apporté à la confession ; c'était un cœur ardemment amoureux qu'elle avait apporté à la communion. Tout lui avait crié : Amour ! Amour ! Et sous le feu de ce mot brûlant qu'elle rencontrait partout, dans ses agenouillements devant l'Époux de son âme, le Roi de son amour, le Bien-aimé de son cœur, dans ses élévations vers le ménage du divin amour, plus délicieux que le miel, elle avait laissé son cœur se fondre en tendresses et se pâmer de cette fièvre d'amour où Corrége et Saint-François de Sales ont vu mourir la Vierge... C'était ce cœur que la jeune fille avait apporté du couvent : elle le sentait avec angoisse déborder en elle-même.

Philomène avait pris le parti de vivre avec ses souffrances. Elle n'en laissait rien échapper; elle les tenait en elle comme une personne blessée qui avec sa main contiendrait et refoulerait sa blessure. A qui se fût-elle confiée? Sa tante ne l'eût point comprise. D'ailleurs elle eût cru profaner son mal en l'avouant à quelqu'un.

Un soir qu'elle venait de monter se coucher, M. Henry, qui ne rentrait plus guère avant le matin, rentra. Il était un peu gris, et il avait l'expansion d'un homme qui vient de souper. Il parlait haut en ânonnant, en se répétant, comme si de mots en mots sa voix et sa tête s'engorgeaient.

— Ma vieille — se mit-il à dire à la tante en s'allongeant dans un fauteuil — tu aurais bien dû avoir des neveux... au lieu de nièces! Décément les jeunes filles... les jeunes filles, ce n'est pas toujours amusant dans une maison... quand on est garçon... Tiens! ce soir... ce soir je serais rentré... pas seul... aussi vrai... mais les

histoires que ça m'aurait fait... pour la petite... Tu m'aurais fait une tête... Moi, je suis... je suis pour qu'on les respecte... les jeunes filles... mais... c'est embêtant... c'est assez embêtant... Je te dis ça, tu comprends... ce n'est pas pour que tu la renvoies... cette enfant. Non... mais... tu m'avais dit dans le temps qu'elle aimait cet affreux groom du premier. Eh bien! voilà!... qu'ils se marient... parce que... une femme qui est mariée... une femme qui est mariée... ça peut tout entendre, ça peut tout voir, une femme mariée... au lieu que ta diable de nièce...

Le bruit d'une chute, d'un corps tombant à plat comme un paquet, se fit contre la porte. En entendant sonner, Philomène, qui était encore dans l'escalier de service, avait reconnu le coup de sonnette de M. Henry : elle était redescendue pour lui souhaiter le bonsoir; elle était rentrée dans l'appartement avec la clef qu'elle avait dans sa poche; elle s'était glissée sans bruit dans le corridor; elle avait écouté,

elle avait entendu, — et elle était tombée sur le parquet, évanouie.

La tante et M. Henry, dégrisé en une seconde, lui jetèrent de l'eau au visage, lui frappèrent dans les mains. Quand elle revint à elle, une attaque de nerfs la tordit sur le fauteuil où M. Henry l'avait assise devant la fenêtre ouverte. Elle sortit de cette crise avec un flot de pleurs, mais tout étonnée, ne sachant pourquoi elle était là, et d'où venait qu'elle pleurait. Il fallut pour qu'elle se souvînt que M. Henry lui répétât plusieurs fois qu'il avait dit cela sans y penser, qu'il voulait la garder, qu'elle ne s'en irait jamais, qu'elle ferait ce qu'elle voudrait, et mille autres paroles calmantes comme on en dit aux malades.

La vie recommença entre ces trois personnes comme si rien ne s'était passé. L'oubli paraissait entier chez Philomène, qui ne montrait pas même de gêne. Au bout de trois semaines passées ainsi, comme un matin M. Henry se levait de table, Philomène, lui adressant pour

la première fois la parole sans qu'il lui parlât, lui dit, d'un son de voix calme et assuré qu'il ne lui connaissait point :

— Monsieur Henry... j'ai à vous demander pardon... Je vous remercie bien d'avoir été bon comme cela pour moi... madame votre mère aussi... que je n'oublierai pas.

Et comme M. Henry la regardait tout étonné, elle lui tendit le front :

— Voulez-vous m'embrasser, monsieur Henry?... ce sera pour mes adieux...

Et sans lui laisser le temps de l'interrompre, tout de suite elle reprit avec l'effort et la hâte de quelqu'un qui prend son cœur à deux mains :

— Oui je m'en vais... je m'en irai lundi... pour entrer faire mon noviciat à la maison des sœurs de Saint-Augustin ; mais je prierai toujours bien pour vous, monsieur Henry... pour votre bonheur...

Philomène fit deux mois de postulat dans la maison mère de l'ordre de Saint-Augustin, vêtue

de la robe noire, coiffée du petit bonnet noir des postulantes. Au bout de ces deux mois d'épreuves et d'exercices, de pratiques religieuses, de travaux manuels dans l'intérieur de la maison, sa vocation sans dégoût, sans retour, toujours plus ferme, la fit juger digne du noviciat. Le *Veni Creator* fut solennellement chanté pour elle dans la communauté, et elle parut aux offices avec le voile de mousseline blanche sur la tête, avec le large ruban bleu à la ceinture de la robe, que les novices portent à la chapelle et qu'elles ôtent lorsqu'elles en sortent.

Un peu après le *Veni Creator*, la prise d'habit lui avait été accordée. Elle avait mis ce jour-là une robe de mariée, la robe blanche qui avait flotté si longtemps comme un nuage dans ses rêves de jeune fille. Une recherche de parure, une coquetterie affectée, l'innocente et dernière coquetterie du sacrifice, éclataient par toute sa toilette. Dans la chapelle pleine de monde, elle avait assisté à la grand'messe; la supérieure

était à sa droite, la maîtresse du noviciat à sa gauche, tenant un cierge allumé, symbole de la lumière divine qui éclairait son âme.

Après la messe : — Que demandez-vous? lui avait dit l'officiant.

— Je demande à être admise dans cette sainte maison pour y servir Dieu selon la règle prescrite par notre saint fondateur, saint Augustin.

— La connaissez-vous bien?

— Oui, — et Philomène avait récité la règle à voix haute.

— Promettez-vous de vous y conformer et de l'observer?

— Oui, je promets de l'observer moyennant la grâce de Dieu.

Une longue instruction de l'officiant avait suivi, sur les sacrifices qu'il faut s'imposer pour pratiquer la vie religieuse, sur les avantages de cette vie, sur les dangers de la vie du monde, sur les déceptions de ceux qui y cherchent le bonheur. Puis l'officiant, après avoir demandé encore une fois à Philomène si elle persistait,

lui avait coupé sur le front une mèche de cheveux; et elle avait quitté la chapelle. Quand elle y était revenue, elle avait les cheveux coupés. Les habits de l'ordre, bénis pièce à pièce, enveloppaient son corps. Le voile d'étamine avait remplacé le voile de mousseline. L'ovale de son visage était emprisonné par le linge blanc qui lui descendait sur le front et le lui couvrait à moitié. L'ample et longue robe de laine l'enfermait dans ses plis épais, solides et droits.

Son nom de religieuse lui avait été donné. On l'avait couchée sous le drap mortuaire; et pendant que le *De Profundis* était chanté sur elle, il s'était élevé de son cœur, cette prière sous le drap, qu'on dit dans les couvents toujours exaucée, une prière appelant les grâces et les miséricordes de Dieu sur tous ceux qui avaient nourri et soigné son enfance.

Trois mois après, la novice, qui avait encore sept mois de noviciat à faire avant de prononcer ses vœux, était envoyée à l'hôpital de ***. Elle

allait y remplacer une sœur emportée par une épidémie typhoïde : cette sœur, dont la mort montrait à Philomène le chemin de la charité, était son ancienne amie Céline, devenue la sœur Laurence.

III.

Les internes de l'hôpital étaient réunis dans la salle de garde.

La salle avait une voûte en arceau dont l'humidité avait déchaussé les pierres de taille. En face la porte peinte en gris, une fenêtre s'ouvrait sur une cour plus haute de deux pieds que le plancher. Sur le mur à droite de la porte était un grand placard qui servait de garde-robe et d'armoire à linge. A gauche au-dessus d'une fontaine de cuivre accrochée au mur et coiffée d'une serviette, un grand casier de bois

peint en noir montrait pêle-mêle dans ses compartiments, des liasses de papier, des cahiers d'observations, de vieux journaux. Puis venaient un poêle de faïence blanche et un lit de fer sans rideaux à moitié défait, le lit de l'interne de garde pendant la nuit. De l'autre côté sur le mur nu et blanc, il y avait un grand râtelier de pipes et la large ardoise où les internes écrivent, pour les garçons qui viennent les chercher, la salle où on peut les trouver. A un clou se balançait une feuille de papier où le directeur de l'hôpital était caricaturé par un crayon d'enfant. Un autre clou fixait contre le plâtre une autre feuille de papier où était écrite une longue liste de noms avec les âges en marge, liste de malades par ordre alphabétique qu'un médecin, s'occupant des maladies du cœur, avait placée là pour être prévenu en cas de décès et assister à l'autopsie.

Ils étaient sept dans cette salle, la tête coiffée de la petite calotte noire, assis autour d'une table sur laquelle une vieille femme venait de

poser un gigot qui fumait. Un seul d'entre eux, l'interne de garde ce jour-là, avait gardé son tablier ; les tabliers des autres pendaient aux patères. Et à leurs boutonnières de petites pelottes à épingles roses ou violettes, faisaient de loin l'effet de bouquets. On causait.

— Ce pauvre Lemesle, comment vous ne savez pas ce qu'il est devenu ? Il est le médecin de la rue Sainte-Marguerite-Saint-Antoine... Il donne ses consultations chez le marchand de vin ; à chaque consultation, on fait une marque à la craie sur le mur, chaque marque lui vaut un petit verre, le marchand de vin efface à mesure qu'il consomme...

— Pauvre garçon !

— Et si intelligent !

— Dis donc, Dubertrand, iras-tu à Bicêtre au bal de la mi-carême, voir le bal des fous et des folles ?

— A quelle heure est-ce ?

— Dans la journée.

— N'y vas donc pas... ce n'est pas drôle...

ça ressemble à un bal d'avoués... Pas de caractère...

— Mais il doit y avoir des *nymphomanes*... ça peut être amusant...

— Amusant?... Figure-toi qu'un jour nous avons été entourés dans un bal comme cela, le directeur, moi et Chappe, qui était alors externe... Nous ne pouvions pas nous en débarrasser...

— Tu ne les as pas vu jouer la comédie, toi, Noël ?

— Non.

— De temps en temps, quand il y a un épileptique qui s'amuse trop, les garçons le prennent et le flanquent dehors... C'est avec toi, je crois, que j'étais, Pichenat?

— Oui... oui.

— Qu'est-ce que tu as donc, Pichenat, ce matin?

— J'ai... que j'ai eu une scène ce matin à la visite... je suis furieux... Tu sais que mon chef de service est un peu *crevard,* on nous en a

donné un provisoire... tu n'as pas idée de cet animal-là ! Heureusement qu'il ne va pas être là plus de quinze jours... Si demain, il m'ennuie encore, je demande un congé. C'est qu'il est sciant ! Un jour, il arrive : « Messieurs, nous allons faire évacuer, » et le voilà qui dit à chaque lit : *Ipeca, ipeca, ipeca !* Le lendemain : « Messieurs, nous allons faire aujourd'hui de la médecine d'expectation. Ne faisons plus évacuer... » Le surlendemain : « Messieurs, c'est très-bien, la médecine d'expectation pour les gens aisés ; mais avons-nous le droit de faire de la médecine d'expectation ici ? Voilà un ouvrier ébéniste qui a besoin de gagner sa vie, de travailler le plus tôt possible... Refaisons évacuer, » et là-dessus : *Ipeca ! ipeca !* Et toujours comme cela... Ah ! le *pignouf !*

— Est-ce que tu as commencé tes conférences d'externes, Noël ?

— Oui.

— Combien en as-tu ?

— J'en ai vingt...

— Est-ce que tu n'as pas un nommé Girardeau dans ta conférence ?

— Si... il va bien, je crois qu'il fera quelque chose..

— Il est de mon pays, je te le recommande. C'est un pauvre garçon... Ils ont tout perdu en 48... avec ça son père est aveugle... il le soutient...

— Quand il marche ?

— Non, en donnant des leçons de piano et d'orthographe dans l'intervalle de sa médecine...

— Monsieur Pichenat, on vous demande à la salle Sainte-Marthe, dit la vieille femme qui servait les internes.

— Est-ce que vous n'avez pas des *Gazette médicale* chez vous ?

— Moi, je crois que j'en ai.

— Tu les rapporteras, hein ?

— Qu'est-ce que c'est que le n° 47 ? fit Pichenat en rentrant.

— Est-ce que je sais ! tu es bon, toi... Je me

rappelle bien les malades par lit, mais pas par numéro.

— Barnier, as-tu lu le travail de Runeau sur les bains chez les Romains ?

— Non, il ne me l'a pas envoyé... Est-ce gros ?

— C'est un volume haut comme mon pouce; je ne l'ai pas encore coupé.

— Ça peut être curieux... Mais il aurait dû prendre le sujet plus large, faire une étude de médecine philosophique et historique... Pourquoi n'a-t-il pas empoigné les mauvaises mœurs de l'antiquité en masse, les scandales du monde grec et du monde romain, voilà un cadre... et il se serait fait lire des gens du monde...

— Qu'est-ce que devient donc Thierry ?

— Je l'ai vu aujourd'hui à l'école pratique.. il a fait sa thèse en trente heures.

— Diable !

C'est un farceur, Thierry... Il m'a, un jour emprunté une tumeur superbe sous prétexte

de l'analyser au microscope. Comme il est plus fort micrographe que moi... et puis je n'avais pas le temps... je lui ai donné tout ce que j'avais... et quand j'ai été pour lui demander l'analyse, il m'a dit qu'il comptait s'en servir, qu'il n'avait pas fini... des bêtises !

— Vol de tumeur !... Le Code n'a pas prévu ça !

On frappe à la porte.

— Entrez !

Il entra un jeune homme aux longs cheveux, au cache-nez de laine rouge. C'était un candidat au cinquième examen de médecine qui venait demander les maladies des malades sur lesquels il devait être interrogé. On lui répondit :

— Allez là-haut... il doit y avoir un interne.

Quand il eut fermé la porte sur lui :

— En voilà un front de venir nous demander de mettre dedans les examinateurs, sans seulement nous apporter une lettre de recommandation de n'importe qui !

— Mais il est astucieux comme la cochenille, cet être-là !

— Madame Bizet !

La vieille femme accourut.

— Voilà une viande... Avez-vous jamais mangé de la chair humaine ?

— Oh! monsieur!

— Eh bien, madame Bizet, c'est comme si on en mangeait... Vous rendez-vous un compte bien précis, madame Bizet, du goût que peut avoir la chair humaine?

— Oh! l'horreur!... dame! je ne sais pas... ça doit ressembler au lapin... il me semble.

— Non, madame Bizet, c'est un goût entre le bœuf et le mouton. Je ne vous parle pas d'après les récits des voyageurs, madame Bizet... On a amené un jour ici une femme qui avait voulu s'asphyxier, elle était tombée sur un réchaud... Elle avait le bras rôti... à point! Si vous cusiez vos côtelettes aussi bien, madame Bizet...

— A propos de côtelettes, tu sais que l'admi-

nistration en a refusé une l'autre jour à mon chef de service pour une malade?

— C'est dégoûtant!

— Et qu'est-ce qu'il a dit, ton chef de service?

— Il n'a rien dit...

— Il est raide pourtant sur ces choses-là.

— Il a donné dix francs à la sœur pour acheter des côtelettes à la malade.

— Ah! le docteur!

Ce fut un cri de la salle à l'entrée d'un ancien interne tout fraîchement reçu docteur, qui portait sous le bras un paquet de ses thèses couvertes en papier bleu.

— Tu déjeunes?

— Oui.

— Madame Bizet!... une serviette...

— Oui, monsieur — et la vieille femme apporta au docteur la serviette des invités : une taie d'oreiller blanche.

— Nos compliments, mon cher!

Et le docteur s'assit, au milieu des poignées de main, en disant mélancoliquement :

— Ça ne me rend pas gai, allez!

— Tiens! pourquoi?

— Quitter Paris...

— Où vas-tu?

— Je vais exercer à Péronne... Ah! la province...

Et il se mit à manger d'un air lugubre.

— Ah! je conçois; te rappelles-tu notre première année à Bicêtre, hein, docteur? C'était le bon temps... Nous nous en sommes donné des bosses... Nous avions nos chambres au-dessus des vieux retraités de trente ans de service dans les hôpitaux, les *reposants,* comme on les appelle... Ils ne reposaient guère, je vous en réponds!... Nous passions la nuit à rouler des bûches dans les corridors... Lorry jouait du violon comme un sourd... Et puis, on n'était pas sévère pour les visites que nous recevions... Nous faisions du punch sur le toit, figure-toi... ça faisait passer des comètes dans les lunettes de l'Observatoire... Et le jour de la fête de Bicêtre, c'est là que nous avons été beaux! Les

garçons de Bicêtre ne voulaient pas nous laisser danser... Nous étions plus de vingt... Il y avait les officiers, qui se sont mis avec nous... Nous avons fait un train... Il paraît que ce n'est plus ça, maintenant; on est tenu, le concierge fait des rapports, on vous demande des mœurs de demoiselle... et de ne pas ronfler la nuit!

— Tu sais bien, Barnier, cet animal de malade qui avait promis de m'assommer quand il serait sorti?

— Oui, parce que tu l'avais mis à la diète...

— Je l'ai rencontré l'autre jour sur le pont des Arts.

— Eh bien?

— Ah! mon cher, je l'ai trop bien guéri : il m'a paru fort comme un Turc... j'ai pris l'autre côté du pont.

On entendit une petite sonnerie claire, et presque en même temps l'ombre d'un corbillard arrêté devant la fenêtre, prit la moitié du jour de la salle de garde.

— Oui, dit un interne au docteur, c'est tou-

jours à cette heure-ci comme de ton temps, et à la même place... station de la correspondance pour l'éternité!

— Passe-moi l'eau-de-vie.

— Quelle pipe veux-tu? la *tête de mort,* ou la *colique de plomb?*

— Non, l'autre.

On frappa à la porte.

— Entrez!

— M. Pichenat, dit une fille de salle, c'est pour une femme... le 14... à délivrer.

— Bon! ça arrive toujours quand on allume une pipe...

— Plains-toi! C'est quand tu seras dans le service où j'étais il y a deux ans... En voilà un hôpital où on est dérangé les jours de garde... et les nuits donc! J'ai calculé : c'est sept fois en moyenne qu'on vient vous réveiller... Il y a ce diable de pas de l'infirmier qu'on entend marcher dans la cour, monter l'escalier... Et le matin, à six heures : Pan! pan! à la porte... Entrez! C'est un décès à signer... Quand on

pense qu'il y a un idiot d'interne qui a donné à l'administration l'idée d'exiger la vérification des décès... Je te demande un peu... Des malades qui sont depuis deux mois à mourir dans une salle... Mais il y a longtemps qu'ils sont morts quand on s'en aperçoit; seulement, ils s'obstinent à respirer...

— Êtes-vous contents des opérations dans ce moment-ci? demanda le docteur.

— Heu! heu!

— Non, ça ne réussit pas depuis quelque temps.

— Il y a des veines comme ça...

— Et ce qu'il y a de triste, c'est que ça ne dépend pas du chirurgien. L'opération peut être parfaitement faite; mais c'est la chance... c'est comme une main au lansquenet... on passe ou on ne passe pas... Il y a des veines positivement...

— Oui, c'est de la chance... Tiens! l'année derrière, mon chef de service tombe malade... Il venait de faire vingt-cinq opérations de suite

sans accident, et des opérations très-graves... On envoie Harder le remplacer, tu sais qu'Harder est au moins aussi fort que lui ; il fait cinq opérations, les cinq opérés claquent ! Ma foi ! à la sixième il a mis sa trousse dans sa poche, et bonsoir ! il n'est pas revenu...

— Il a bien fait ! qu'est-ce que tu veux ?...

— On n'est pas encore si malheureux ici qu'à l'hôpital d'où je viens... Voilà deux ans qu'on y perd tous les opérés... C'est embêtant à la fin... Un moment, dans le pavillon des hommes, il y avait au troisième étage l'infection purulente, au second le tétanos, et au premier la pourriture d'hôpital...

— Ça allait bien !

— Ce qu'il y a de curieux c'est qu'on en perd beaucoup plus à Paris qu'en province... où souvent ils sont charcutés...

— Allons ! il y a de très-bons chirurgiens en province... Il ne faut pas les abrutir en masse...

Pichenat, qui était rentré, s'était assis dans

le fauteuil de garde et s'amusait à taquiner son voisin avec un des bâtons écorcés qui servaient aux internes à faire des assauts de canne. Tout à coup de sa chaise, le voisin sauta sur la nappe.

— Qu'est-ce que tu fais, Malivoire ? tu montes sur la table ?

— Non, je monte à la tribune, — dit gravement l'interne qui répondait au nom de Malivoire, — pour la discussion du budget... Messieurs, il y eut un temps, je devrais dire un âge d'or, où l'administration se faisait une joie de nous nourrir. Et telle était, d'après les légendes qui sont venues jusqu'à nous, la générosité de l'administration, en ce temps-là, qu'un interne pouvait tenir une table d'hôte avec ce que l'administration lui fournissait .. Obligés de nous nourrir nous-mêmes, nous avons choisi parmi nous un caissier qui nous semblait digne de notre estime...

— Je demande la parole ! cria Pichenat.

— C'est sur la conduite de ce comptable in-

vesti de toute notre confiance, et qui fait danser l'anse du panier...

— Très-bien !

— ... que je veux appeler votre attention !... Pichenat, je l'ai nommé, messieurs, prend perpétuellement des voitures : il me les fait partager, c'est vrai, mais il les paye... Je l'ai vu aujourd'hui en conférence avec son bottier : il lui soldait une note...

— Au contraire ! fit Pichenat.

— Il parle, messieurs, de louer une loge aux Italiens... Un seul mot pour finir, messieurs... A Bicêtre, nous vivions pour vingt-cinq francs par mois, Pichenat ose nous en demander quatre-vingts...

— Pourquoi m'avez-vous nommé économe?

— On t'a nommé économe... pour que tu fasses des économies !

— Malivoire ! tu marches dans mon gloria !

— Malivoire ! à bas !

— A-t-on de l'encre ici ?... et une plume quelconque ? demanda le docteur, et il se mit

à écrire sur le coin de la table les dédicaces des exemplaires de ses thèses. — Ah ! dites donc, qu'est-ce qui veut un cœur très-bien préparé ? Quelqu'un en a-t-il besoin ici ?

— Ça me va. Je le retiens.

— Vous avez une nouvelle novice à la salle Sainte-Thérèse ?

— Tu ne l'as pas encore vue ?

— Non, ça m'est égal. A mon hôpital de l'an dernier, il y avait des sœurs de Sainte-Marthe...

— Ah! oui, des sœurs jansénistes...

— Ne m'en parle pas de tes sœurs jansénistes. Elles sont toutes grêlées...

— Et les plus jeunes ont connu nos professeurs du temps qu'ils étaient internes.

— Comment s'appelle-t-elle déjà notre novice ? Elles ont des noms... je ne sais pas où elles vont les pêcher...

— Est-ce qu'elle ne s'appelle pas sœur Ambroisine ?

— Non, elle s'appelle sœur Philomène.

— Elle est très-gentille...

— Et puis elle a l'air bonne fille... Elle ne vous fait pas un nez comme il y en a...

— C'est dommage seulement qu'elle l'ait un peu trop gros, son nez...

— Oui, mais elle a des yeux bleus, et un regard d'une douceur...

Est-ce un *r* ou un *z* à la fin de Métivier ? demanda le docteur qui écrivait.

— Un *z*.

— Ce qu'elle a, c'est qu'elle a de la grâce... Elle n'a pas les mouvements bêtes.

— Moi, je ne sais pas ce qu'elle a et ce qu'elle n'a pas... mais elle m'a semblé charmante... Qu'est-ce que tu en dis, toi, Barnier?

— Ah ! c'est vrai, elle est à la salle Sainte-Thérèse, c'est Barnier qui l'a dans son service... Eh bien, Barnier?

— Mon cher, moi... qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?... je n'aime pas les jeunes sœurs, voilà mon principe... J'ai horreur du romanesque... ça m'ennuie de voir des petites filles qui se montent la tête et se

font religieuses sans savoir pourquoi, ni ce que c'est... par idée de roman... comme elles se monteraient la tête pour un cousin qui vient aux vacances... Les vieilles, celles dont le cœur ni la main ne tremblent plus... à la bonne heure, celles-là...

— Mais, mon cher, voyons, il faut bien qu'elles commencent...

— C'est vrai... mais j'ai beau me dire ça... c'est plus fort que moi... Tiens ! hier au soir, elle a voulu m'aider à faire un pansement... j'ai eu peur qu'elle ne tournât de l'œil comme l'autre fois... et je n'ai pu me retenir de la rembarrer...

IV.

La sœur Philomène était entrée à l'hôpital avec un grand trouble. Elle avait vécu longtemps à l'avance avec cette idée d'hôpital, es-

pérant par l'habitude se familiariser avec elle ; mais cette idée était devenue une obsession qui l'avait remplie de terreurs. De jour en jour, elle s'était sentie moins forte contre ces pensées, ces images poignantes qui assaillent le cœur du passant devant un grand mur d'hôpital troué de petites fenêtres. Son imagination, travaillant dans l'inconnu, se grossissait à elle-même l'horreur qui devait être là. Elle pressentait avec les yeux je ne sais quoi de pareil à ces planches d'anatomie coloriées qu'elle avait vues, étant enfant, quelque part, dans le quartier latin. Et dans le vague des choses, elle se créait, malgré elle, un idéal d'épouvante.

Un souffle lui passa sur les tempes et sur les pommettes en entrant pour la première fois dans la salle où elle devait faire son service de sœur. Elle aperçut sur les poêles les pointes de fer à attiser le feu : elle les prit pour des fers à cautériser. Elle croyait qu'elle allait voir des instruments d'acier tachés de taches épouvantables, des morceaux de vivants, tout ce qu'on

rêve, en frissonnant, de la chirurgie à l'œuvre!

Elle ne vit rien de cela ; mais des lits blancs, des rideaux blancs, du linge blanc. Il y avait partout la propreté, charmante à l'œil, d'une chambre de jeune fille. Sous le pied nu du frotteur, le carreau luisait. Les malades avaient sur les oreillers des poses tranquilles. Un joli jour d'automne presque rose se balançait dans la blancheur matinale des lits et dans les transparences des fonds. Des lumières jouaient sur le cuivre rouge des plats brillants et nets, ou dormaient sur l'étain clair des brocs et des fontaines. Les rires d'internes mettaient dans la salle un écho de jeunesse. La convalescence babillait à demi-voix dans les lits murmurants. Et dans toute la salle, il y avait tant de clarté, tant de paix et tant d'ordre, le voile était si habilement jeté sur les misères et l'ordure de tous ces corps, sur le martyre de tant de douleurs, la toilette de l'horreur était si bien faite, la souffrance était si calme, l'agonie faisait si peu de bruit, que la sœur fut tout

étonnée d'être rassurée et calmée par la réalité. Elle eut un sentiment de délivrance, de confiance, de joie ; elle se crut sauvée des terreurs de son imagination, et elle fut presque fière de se trouver plus forte qu'elle ne l'avait espéré.

Elle redoutait beaucoup de voir un mort. Elle en vit un qui venait de mourir. Il avait les deux mains étendues et posées à plat sur le lit. Un tricot brun mal boutonné s'ouvrait sur sa poitrine. Deux oreillers lui soulevaient le corps ; sa tête, un peu sur le côté, se renversait en arrière. On voyait le dessous de son cou, une barbe forte et noire, un nez pincé, des yeux creux. Autour de sa tête, ses cheveux plaquaient à l'oreille comme des cheveux en sueur. Sa bouche béante était restée toute grande ouverte, dans une aspiration suprême : la vie semblait l'avoir forcée pour en sortir. Il était là tout chaud, et déjà enveloppé et raidi dans le suaire invisible de la mort... La sœur regarda : elle resta, pour s'éprouver, longtemps à regarder : elle ne sentit pas plus d'é-

motion devant ce cadavre que devant une cire.

Elle se soutint pendant quelques jours dans cet état de fermeté naturelle et de courage sans effort. C'était une grande surprise et un grand contentement pour elle d'échapper si facilement à la lâcheté de ses sens, aux défaillances qu'elle avait redoutées. Elle commençait à se croire aguerrie déjà, lorsque regardant un soir une malade qui dormait toute pâle, le cœur lui manqua : elle fut obligée de se retenir à la colonnette du lit pour ne pas tomber. Jusque-là, par la volonté, par l'application de toutes ses forces à son rôle, à sa tâche de dévouement, elle s'était dérobée à l'impression et au contre-coup de ce qu'elle voyait. L'heure était venue où toutes les émotions, amassées en elle à son insu, éclataient sans motif. Elle cédait à un malaise indéfini, à l'ébranlement de toutes les secousses qu'elle n'avait pas perçues sur le moment. Ses nerfs, tenus par le spectacle de l'hôpital dans une irritation continue, avaient un jeu fébrile, une sensibilité

agacée et maladive; et certains bruits, comme la chute d'un gobelet d'étain, lui donnaient un tressaillement douloureux.

Puis elle voyait tous les jours un peu plus de ce que l'hôpital cache si admirablement aux premiers regards. Les têtes des jeunes étudiants penchés à la visite sur un lit n'étaient pas quelquefois si rapprochées que son œil, malgré elle, ne passât au travers, et ne touchât, sur un membre entrevu, une plaie nue et vive. La mort, elle la croisait à toute heure dans cette affreuse boîte brune, portée par deux infirmiers, qui voile le cadavre, et donne la terreur du mystère à l'horreur de la mort. Toutes sortes d'objets, dont le sens lui échappait aux premiers temps, prenaient pour elle une signification qui s'emparait de sa pensée au passage. Elle ne pouvait les rencontrer de l'œil, sans y trouver un souvenir qui lui faisait peur, une image qui lui faisait mal. Les choses évoquaient l'ombre des souffrances qu'elles avaient touchées. Elle revoyait sur le brancard de bois

renversé en l'air dans l'antichambre, à l'entrée de la salle, ces femmes que presque chaque jour le brancard emportait pâles à la salle des opérations, et rapportait plus pâles. Tout alors lui parlant et allant jusqu'au fond de ses entrailles, elle éprouvait un serrement sous les côtes, et elle se sentait les jambes à la fois molles et légères, avec un froid dans les os descendant de la rotule au bout de l'orteil.

Au haut du large escalier tournant qu'elle montait et descendait si souvent pour aller à la salle Sainte-Thérèse et pour en sortir, il y avait un grand palier, et sur ce palier un mur contre lequel il lui fallait passer. Quand sa robe le frôlait, elle était prise d'épouvante, comme un enfant la nuit, C'était pourtant un mur comme tous les autres, un mur qui n'avait même point, comme d'autres murs de l'hôpital, ces traces brunes, laissées par une main sanglante au passage : mais derrière, la sœur le savait, était l'amphithéâtre...

V.

L'hôpital, les salles, les lits devinrent bientôt pour elle pareils à ce mur : ce que ses yeux ne voyaient pas, sa pensée croyait le voir. Son imagination passait derrière les rideaux, entrait sous les draps. On eût dit une seconde vue abominable que les voiles irritaient sans pouvoir l'arrêter. Il arrivait que sous le tourment de ces perceptions incessantes, des larmes tout à coup lui montaient aux yeux, des larmes qu'elle refoulait et qui lui revenaient un moment après. Des scènes banales, les incidents les plus vulgaires de la vie d'hôpital, des bruits, des spectacles sans le moindre effet dramatique, la faisaient tomber à l'improviste dans la demi-défaillance qui précède l'évanouissement. Un rien suffisait pour lui faire monter ces larmes

aux yeux, ces faiblesses au cœur : dans sa sensibilité, à bout de courage et qui ne pouvait plus se contenir, c'était la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

L'émotion retombait sur son corps en une fatigue qui le brisait comme une nuit de jeu brise le corps d'un joueur. Ses sens avaient des instants de lassitude où ils se dérobaient sous elle; et un tel accablement s'emparait de sa volonté physique, qu'il y avait des moments où elle était prête à crier : *Assez! assez pour aujourd'hui!* Mais aussitôt elle se mettait à remuer, à marcher, à aller, à agir. Elle s'agitait en se donnant un prétexte; elle faisait quelque service qu'elle n'avait pas besoin de faire; et ses forces ainsi reconquises recommençaient à lui obéir et à la servir.

Le soir, quand elle n'était pas de garde la nuit à l'hôpital, elle rentrait à la communauté avec la tête vide, la pensée lourde, inerte, incapable d'application et de mouvement. Elle avait peine à suivre le sens de ses prières, à rassem-

bler les mots qui les formaient. Il ne lui venait au cerveau que des idées machinales, un reflet presque matériel de ses sensations physiques. Ce n'étaient point des souvenirs, c'étaient des images qui repassaient devant elle, et auxquelles elle s'abandonnait dans une contemplation paresseuse et absorbée; images d'une illusion étrange qui rapportaient sans pitié devant son regard la réalité toute vivante! Elle voulait ne plus rien revoir, elle priait... Mais il lui revenait l'odeur, l'insupportable odeur que boivent les vêtements, qu'aspirent les pores de la peau : elle ne voyait plus l'hôpital, elle y était!

Elle fut longtemps à lutter, à souffrir ainsi, cherchant à se vaincre, élevant à Dieu ses souffrances et lui demandant chaque jour la constance de l'habitude.

VI.

Il est à l'hôpital, le matin, vers les dix heures, une heure que le bruit, le mouvement des allées et des venues, l'animation des malades, la vie des salles font différente des autres heures, presque gaie. C'est comme une trêve dans la journée. La visite, le pansement viennent de finir. La vue et la parole du médecin ont approché l'espérance de chaque lit; la main habile et douce de l'interne a donné à la souffrance le soulagement de la bande nouvelle et de l'onguent frais. La consolation a touché les corps comme les âmes. La fille de garde, penchée en avant, traîne et emporte le linge maculé dans le grand drap auquel elle est attelée des deux mains par derrière. Entre chaque lit, la brosse met par terre des rayons clairs. Sur

les oreillers renflés et blancs, les têtes reposent; les visages s'apaisent et sourient, à demi ressuscités, avec un air de confiance, de calme, de coquetterie. Sur les chaises, à la tête des lits, les malades les plus valides s'habillent de côté, à demi tournées vers la fenêtre, heureuses et lasses comme à une première levée, lentes et s'arrêtant dans leur toilette, distraites et regardant vaguement devant elles. Et bientôt paraît à la porte de l'officine le grand panier plein de pains dorés et entiers où le couteau a marqué quatre parts; et aussi le petit chariot portant sur une serviette blanche le déjeuner de la salle.

C'était d'abord les bouillons que la sœur Philomène portait de malade en malade. Agile, elle allait d'un pas rapide d'un lit à un autre, tenant devant elle l'écuelle d'étain dont l'air lui chassait la fumée au visage. En une seconde, elle était à la tête du lit, à la droite de la femme couchée. A celles-ci, elle laissait le bouillon à boire; à d'autres plus faibles, et qui se soule-

vaient péniblement à sa vue, elle le faisait boire, tenant d'une main leur tête penchée et appuyée sur elle, tandis que de l'autre, allongée et tendue, elle leur levait et leur soutenait aux lèvres l'écuelle tiède qui tremblait dans leurs doigts défaillants. Après les bouillons donnés, elle distribuait le pain plus vivement encore, avec une hâte plus empressée, plus légère, plus volante, qui enlevait son voile derrière elle et faisait battre sa robe contre les rideaux. Elle était à ce lit, et tout aussitôt à cet autre, ne faisant que passer. Vêtue de la capote grise, une convalescente la suivait; cambrant sa taille dans les lignes carrées du lainage, elle portait les pains dans une grande nappe nouée à son cou par un gros nœud, et dont elle ramenait un bout devant elle par l'effort d'un seul bras dessiné à larges plis dans l'étoffe ample. A chaque lit, la convalescente entr'ouvrait la nappe à la main de la sœur qui prenait le morceau de pain pour chaque malade et le posait vite au pied du lit, sur la couverture Venait le

vin qu'une autre convalescente lui tendait dans un seau de bois; et la sœur à chaque lit plongeait dans le seau la mesure d'étain la plus petite. Une fois, ou deux fois, ou trois fois, elle remplissait et versait la mesure dans la timbale, jetant les yeux tout en versant sur la feuille de papier attachée à sa manche qui marquait pour chaque lit la portion de vin. Et le bruit du métal qu'elle posait sur les tables de nuit, suivant son pas, courait avec elle jusqu'au fond de la salle.

Après le vin, la sœur s'occupait à distribuer aux malades qui n'étaient pas encore au régime de la pleine convalescence, aux quatre portions, les aliments délicats sortant de l'ordinaire de l'hôpital : le poulet, les côtelettes, les confitures. La fille de salle, ou quelque femme qui pouvait se lever, l'aidait à ce service ; puis elle-même traînait et poussait le petit charriot roulant qui promenait devant les lits, en ne s'arrêtant que devant quelques-uns, la grande casserole de riz au lait, la terrine de pruneaux

cuits, les quelques parts de bouilli si petites sur le grand plateau d'étain.

Pendant tout ce temps des distributions, une activité bienheureuse animait toute la personne de la sœur Philomène. Une force ailée donnait à sa grâce une allégresse ravissante; et elle, belle de toute la bonté de son cœur, lorsqu'avec ses manches relevées pour sa besogne sur ses mains blanches, elle allait et venait ainsi, plaisantant doucement l'appétit des malades, riant avec leur faim, promettant à celle-ci de la recommander pour une portion, à celle-là, si elle était bien sage, de lui donner le lendemain une friandise, pensant à tout, et en causant, balayant, de ses doigts, les miettes de pain glissées entre les draps.

C'était, pour la sœur Philomène, la belle heure de sa journée. Elle s'y oubliait, elle se retrempait à la joie et aux enchantements de cette fatigue si douce. Elle y puisait l'oubli de tout ce qui était laid, répugnant, redoutable autour d'elle. Et cette matinée lui remplissait

si bien l'âme qu'elle en emportait souvent du courage pour tout le reste du jour.

VII.

Aux forces qu'elle tirait de cette heure et des distractions du matin, se joignaient d'autres forces plus vives et dont la source, étant en elle-même, se renouvelait sans tarir avec l'abondance providentielle des grâces d'état. Ces forces n'étaient autre chose qu'une bénédiction de son cœur, une illusion, l'illusion qui soutient, dans le premier noviciat des dégoûts de l'hôpital, les internes comme les sœurs. La sœur avait la foi de beaucoup faire contre la mort, de beaucoup faire pour la santé des malades. Elle avait cette confiance crédule et généreuse, ce bel enivrement de la charité que

Dieu donne à tous ceux qui commencent à approcher la maladie, pour qu'ils puissent marcher, sans faiblir, jusqu'à l'habitude. La sœur Philomène croyait que la souffrance ne pourrait résister à ses soins, à sa vigilance, à la prévenance de ses attentions, à l'effort de toutes ses pensées, à la volonté de tout son être. Elle espérait faire des miracles en donnant sa vie aux malades, en veillant jusque sur leur sommeil, en rapportant leur état au médecin, en appelant à eux au moindre accident la visite et l'expérience de l'interne, en vérifiant et en leur donnant les médicaments elle-même, en faisant de leur guérison, son idée fixe et l'occupation de chacune de ses minutes. Elle pensait aussi les arracher au mal en les entourant de ses tendresses : elle leur parlerait, elle leur sourirait, elle les reprendrait au désespoir, elle les soulèverait vers l'espérance; elle serait une sœur au chevet des lits, elle serait la prière d'une mère aux pieds des agonies solitaires, sans famille et sans foyer :

la mort ne viendrait pas chercher la vie entre ses bras !

C'était là un rêve dont le temps et la réalité lui montraient la vanité. La sœur reconnut que la vie et la mort ne sont pas dans des mains humaines. Elle vit que l'heure suprême est inexorable, et qu'il n'est prières ni soins capables de forcer ou d'attendrir la nature. Et si son devoir de dévouement ne se rapetissa pas à ses yeux, sa mission lui apparut plus humble et plus modeste, bornée à l'allégement et au soulagement des souffrances humaines. Mais quand elle eut cette déception, quand la vérité lui apparut au bout de longs mois de luttes et d'anxiété, l'affermissement était fait en elle ; elle n'avait plus besoin de l'appui ni du mensonge d'une illusion pour marcher droit et sans faiblesse dans son chemin. Les ardeurs, les élancements, l'irritabilité nerveuse de sa sensibilité, s'étaient usés dans l'effort de son premier zèle. La maladie, la mort, lui étaient devenues accoutumées, et n'avaient plus rien

qui fît défaillir son regard, faiblir sa main, reculer son cœur. Tout ce que lui restait de la femme, elle le sentit tout à coup vaincu et dompté au fond d'elle par la sœur; et, forte dans sa robe comme dans une armure, elle se jeta à genoux dans le cabinet vitré où elle se tenait le jour au bout de la salle, et elle remercia Dieu avec un élan de joie.

Dès lors, elle eut une fermeté sereine, mais que l'habitude n'endurcit point. Sa douceur égale et inaltérable ne devint point banale : elle demeura tendre. Les malades recherchaient ses soins parce qu'elle s'approchait d'eux avec un air de compassion et d'intérêt répandu sur tout son visage. Ils l'aimaient pour son regard qui leur parlait, pour sa voix qui les touchait si délicatement. Ils l'aimaient parce qu'un peu d'émotion semblait encore trembler dans son dévouement.

VIII.

— Ah ! vraiment, vous avez eu tant de peine que cela à vous habituer à l'hôpital ! vous, un interne... un homme !

— Oui, on croit comme ça que ça ne nous coûte rien... Tenez ! moi, ma mère, et je ne suis pas le seul... j'ai été près de quinze mois, quand j'ai commencé mon internat, à être triste... mais là, à fond... et on en a toujours un petit reste... Si je vous disais que j'ai été plus de six mois sans pouvoir manger de bon cœur !

— Ah ! ça me fait plaisir, ce que vous me dites là... On est si honteuse de soi dans les commencements...

— Et puis nous... c'est encore plus horrible que vous. La première fois qu'on entame la peau d'un mort à la Clinique... je vous assure

que cela fait un effet... ça vous retourne... Et les autopsies ! quand il faut fouiller dans tout cela !... et l'odeur qui vous entre dans les mains, et qu'on porte avec soi partout... Heureusement qu'il y a de la graine de moutarde pour se laver... Oui, c'est rude, allez ! les premiers temps... pour tout le monde. Ce matin précisément, nous avons eu une scène... Comme nous avons fait un peu de train l'autre jour à l'École, nous avons cru reconnaître un mouchard à la visite... un mouchard très-bien du reste, très-propre, un jeunet... une petite moustache noire... Nous l'avons poussé peu à peu contre un lit où il y avait un varioleux... et paf ! le monsieur a glissé tout de son long... alors nous avons dit : En voilà un !

Barnier, l'interne de la salle Sainte-Thérèse, causait ainsi avec la sœur Philomène. La sœur l'écoutait en le regardant dans l'ombre de la porte ouverte au montant de laquelle il se tenait appuyé d'une épaule. Debout au milieu de son cabinet, elle était devant lui comme

une lumière. Un flot de jour, entrant par les carreaux de la grande fenêtre, l'enveloppait tout entière et faisait éblouissante la blancheur de sa robe. De tous les côtés du cabinet, par les vitrages et les rideaux, le soleil lui revenait en lueurs et en reflets qui la baignaient. Et dans cette clarté qui l'entourait et l'inondait, son visage caressé par les transparences de sa coiffe et de son voile, brillait comme entouré d'un nimbe. Son teint avait cette blancheur de transfiguration que le cloître donne parfois au teint des religieuses, cet éclat virginal et divin qui fait penser à la gloire d'un corps ressuscité. Et sur sa figure une santé céleste resplendissait.

— Vous me donnez du courage, reprit-elle après un moment de silence. Et comme sortant de ses réflexions : Ah! vous regardez le livre que je lis... Justement je voulais vous demander... Il faudra que vous m'expliquiez beaucoup de choses...

— Ah! très-bien... c'est le *Manuel*... Mais

tant que vous voudrez, ma mère, je suis à votre disposition.

— C'est qu'on a besoin de savoir... Il faut bien apprendre un peu de médecine, si on veut servir à quelque chose auprès des malades. Oh! je ne veux plus être renvoyée comme l'autre jour... vous savez?... où vous m'avez pris cette bande des mains...

— J'ai donc été bien brutal?

— Pourquoi?

— Parce que vous m'en voulez encore.

— Mais non... puisque je vous en parle. Vous aviez peur pour moi, je sais bien... Mais maintenant, je suis brave... j'ai tant prié que la force m'est venue... Mettez-moi à l'épreuve, vous verrez...

IX.

Cette grande victoire, cette possession nouvelle où la sœur était d'elle-même, ne furent pas absolues tout d'abord. Elles ne lui restèrent pas sans lui être disputées. De temps en temps, elle était encore surprise à l'improviste par l'instinct de sentiments et la secousse d'impressions desquels elle se croyait délivrée; et de dernières émotions lui donnèrent un dernier déchirement.

Descendant à la lingerie un matin, elle vit l'interne entrer dans la salle de consultation. Se rappelant qu'elle avait à lui demander la dose de sulfate de quinine à donner à une malade, elle pensa, au lieu de le faire appeler, à aller le trouver dans la salle où il était. Elle traversa la

cour toute blanche de neige, en suivant la trace [illegible]ire des pas qui faisaient, le long du ruisseau [illegible]n peu dégelé, un petit sentier battu jusqu'au degré de la salle, et elle entra dans le cabinet de chirurgie.

Au jour de la fenêtre sans rideau, par-dessus la barrière de bois qui fait faire queue aux malades, un vieillard montrait en ce moment à l'interne une grosseur formant un gros nœud sur son poignet maigre. C'était un pauvre petit vieillard tout ratatiné par le froid dans un paletot lustré de misère dont il avait relevé le collet. De rares et longs cheveux blancs tombaient contre sa figure osseuse; ses yeux caves n'étaient plus qu'une lueur. Il se tenait voûté, debout et humble, avec un chapeau qui lui tremblait dans la main. Lui-même tremblait comme un vieil arbre mort battu par un vent d'hiver. Barnier regarda le poignet du malade :

— Vous toussez? lui dit-il sans lever les yeux.

— Oui, monsieur, beaucoup, — répondit le vieillard avec une voix pareille à un souffle, éteinte et dolente, — mais c'est mon poignet qui me fait mal...

— C'est... c'est que nous ne pouvons pas vous recevoir. Il faut aller au parvis Notre-Dame. — Le vieillard ne disait rien, il regardait l'interne. — Et demandez la médecine, pas la chirurgie, la médecine, — lui répéta l'interne voyant qu'il semblait ne pas entendre.

— Mais c'est là que j'ai mal, reprit le vieillard de sa voix faible et sourde en montrant son poignet.

— On vous guérira de ça, voyez-vous, en guérissant votre toux...

— Au parvis Notre-Dame, — cria presque à l'oreille du vieillard une grosse voix qui sortait d'épaisses moustaches, et qui se grossissait pour ne pas s'attendrir : c'était la voix du concierge de l'hôpital, planté derrière le vieillard, les mains derrière le dos.

La neige tombait à gros flocons : on la

voyait tomber par la fenêtre. Le vieillard s'éloigna sans un mot, avec son chapeau à la main toujours tremblant.

— Pauvre diable! quel temps!... c'est loin, — dit le concierge en regardant la neige. — Il n'en a peut-être pas pour cinq jours...

L'interne s'était retourné vers un jeune homme qui se tenait à côté de lui :

— Oui, il y a comme ça des moments durs... Mais si je l'avais reçu, mon chef de service l'aurait renvoyé demain... C'est très-difficile à placer ces pauvres diables-là... C'est ce que nous appelons en terme d'hôpital une *patraque*... Si nous recevions tous les phthisiques... Paris est une ville qui use tant!... nous n'aurions plus de place pour les autres, pour ceux qu'on peut guérir... Et voyant que la sœur attendait pour lui parler; — Vous désirez, ma mère?

— Je ne sais plus... — balbutia la sœur, et elle s'enfuit.

X.

— Madame Un!

— Madame Six!

— Madame Onze! Écoutez donc un peu que je vous dise...

Les malades, dans la salle Sainte-Thérèse, s'appelaient par leurs numéros de lit, se répondaient, parlaient et bavardaient. Presque toutes étaient dans leur lit. Sept à huit, à leur première levée, se tenaient sur la chaise de leur chevet. Quelques-unes faisaient à petits pas une promenade dans la salle. L'une, assise à l'un des bouts de la grande table, écrivait sous la dictée d'une autre femme avec cet effort des coudes et cette contention du corps ordinaires aux gens du peuple qui n'ont pas l'habitude d'écrire et

qui s'appliquent. L'interne finissait sa visite de quatre heures.

Et d'un lit à l'autre, l'on entendait :

— Aurez-vous du monde demain?

— Demain?... ah! oui, c'est jeudi... Je ne sais pas.

— Moi, je compte sur trois personnes... sur quatre, — dit en se reprenant une femme qui comptait sur ses doigts. — Vous n'avez pas vu mon mari l'autre fois, hein?

— Si, je l'ai vu... Vous croyez que je dormais avec une affaire comme ça sur le ventre?

— Et vous?

— Oh! moi... il faudrait que mon mari et mes enfants fissent soixante et dix lieues...

— Vous êtes de si loin?

— Pour ça oui... et pas de votre Paris, Dieu merci! S'il n'y avait que moi pour y demeurer... Pas seulement un arbre devant les églises! Ceux que leurs parents y sont, c'est bien... mais les autres, ils y viennent pour l'hôpital... Et c'est gai, leurs hôpitaux!... C'est-y vilain, ici!...

Je suis sûre que je m'en vas être triste encore quinze jours après, chez nous...

— C'est-il gentil, où vous êtes?

— Si c'est gentil?... Tenez, voilà la grande rue... censé. Eh bien! nous sommes-là, nous... On entre là, n'est-ce pas? C'est la belle pièce... Oh! je vais avoir un ouvrage... à nettoyer! Des hommes, vous comprenez... Et puis il y a deux chambres... alors derrière... et le jardin... A sa main gauche, dans le jardin, l'appentis... parce que le père et les enfants travaillent à leurs couteaux... Ils font la coutellerie, et de la fine, qu'ils vendent rue Richelieu... ils travaillent comme des satyres! Alors voilà le jardin... Nous avons un poirier d'épargne qui est chargé tous les ans... on en laisse perdre! Et puis, voyez-vous, au bout c'est la rivière du pays... de l'eau d'un clair! Ça fait qu'on n'a que quatre pas à faire pour laver son linge...

— Dites donc, madame Neuf, y étiez-vous déjà ici, quand il y avait cette femme du chiffonnier?

— Non.

— Figurez-vous... cette malheureuse avait commencé son agonie le dimanche matin... Voilà son mari qui vient la voir dans la journée... une horreur d'homme qui passait sa vie à boire... qui lui avait tout bu... Elle s'était sauvé un petit saint-frusquin qu'elle avait noué dans sa chemise... Ce gueux d'homme, sous prétexte de l'embrasser, veut mettre la main dessus... Elle crie au voleur... Ça a fait une révolution dans la salle...

L'interne était aux derniers lits. En passant devant l'un, il se mit à gratter doucement sur la couverture près du pied.

— Je ne suis plus chatouilleuse, monsieur Barnier, — dit presque gaiement la femme à laquelle on avait coupé la jambe; et après un moment de silence, elle reprit, répondant à une voisine :

— Ça c'est vrai, s'il y en a de mauvais dans les hommes, il y en a aussi de bien bons... En voilà un, M. Barnier, qui est doux... et qui fait

attention aux malades... C'est la demie, n'est-ce pas? Tiens! est-ce que notre sœur ne fait pas aujourd'hui sa promenade à l'orange?... Ça me rafraîchirait tant la bouche, un quartier...

— La sœur?... si, la voilà... elle sort de sa boîte.

La sœur Philomène venait de sortir de son cabinet. Elle marchait, en tenant écartée de sa robe, au bout de ses deux bras étendus, une orange dont elle enlevait la peau. La peau enlevée, elle détacha lentement les pellicules, puis entrant au chevet des lits, elle mit dans la bouche des femmes couchées, ouverte et appétente comme une bouche de petit enfant, un quartier, transparent de jour, entre ses doigts blancs.

Au nom de Barnier, les louanges de l'interne s'étaient croisées dans la salle. La reconnaissance s'échappait des lits, les bénédictions montaient des bouches.

— Oui, disait l'une, un bien brave garçon... et qui ne rechigne pas après son service...

— C'est lui qui sait vous faire un pansement!... avec de l'eau tiède avant, qu'il vous met... ça ne vous fait pas plus de mal que rien.

— Moi, il a été soigner mon homme à la maison... et c'est pas pour ce que ça rapporte...

Toutes ces voix qui se faisaient écho arrivaient doucement à la sœur Philomène. Son pas s'était ralenti; et elle se sentait venir pour les femmes qui parlaient ainsi des sympathies involontaires, comme une espèce de reconnaissance.

— Voilà des cornets... Si la pharmacie n'en est pas contente... — disait une femme levée sur son séant à une femme couchée qui avait au bout de son lit un gros chat assoupi là, tranquillement, comme aux pieds d'une vieille connaissance. — Demain... demain! — et elle répéta encore une fois demain en chantonnant. — Je vais tâcher d'avoir aujourd'hui mon bulletin par la fille de garde pour sortir dès le

matin... Revoir mon petit chez moi... c'est moi qui suis contente ! Quand ce sera à votre tour, ma fille, vous verrez ; on a beau avoir les jambes faibles, on se sent d'une force pour s'en aller ! Ça ne fait rien : on devrait bien sortir toutes le même jour : ça fait quelque chose de laisser les camarades...

— Oh ! moi, ça m'est égal de rester : je ne souffre plus. Et, voyez-vous, c'est tout de ne pas souffrir quand on a souffert comme moi... Et puis j'ai fait faire le marc de café à quelqu'un qui est venu me voir... Elle m'a vue sur mes deux jambes dans quelques mois... et c'est une femme qui m'a dit tout ce qui m'est arrivé... J'ai encore quelque chose, c'est de travailler : on ne s'ennuie pas.

— Ça m'a l'air joliment beau, dites donc, ce que vous faites là... une broderie, excusez... pour quelque princesse, hein ?

— Je vais vous dire... — dit la malade après avoir regardé si la sœur Philomène s'éloignait. — C'est pour un cadeau... Voyez-vous, c'est

une bande de jupon... Comme voilà déjà six mois que je suis ici... M. Barnier m'a si bien soignée... j'ai pensé à lui donner un petit souvenir... Ce garçon-là est trop gentil pour n'avoir pas une petite femme... Eh bien, ça lui fera un jupon, à sa dame... C'est gentil, quand on danse...

— A-t-on fini de bavarder?... On veut donc avoir la fièvre par ici? dit la sœur Philomène en revenant, presque sévère.

XI.

Tant de choses, tant de fonctions, tant de devoirs sont laissés à la discrétion, à la volonté et au zèle des sœurs par le règlement des administrations hospitalières, qu'une sœur dans une salle d'hôpital est tout ou n'est rien. Elle n'est rien, s'il lui manque l'initiative et l'ac-

tion, s'il lui manque l'entrain et la jeunesse du dévouement. Même recommandable par une piété solide et des vertus méritantes, elle n'est rien si elle n'a pas reçu cette vocation du caractère qui porte naturellement les mains et l'âme au soulagement des malades, cette fièvre de charité qui est le tourment divin de la pensée et du corps. Elle n'est rien, sans certaines délicatesses qui lui font trouver des adoucissements pour le cœur de ceux qui souffrent, sans une certaine autorité maternelle avec laquelle elle entre dans les besoins, dans les idées, dans la confiance de l'homme ou de la femme du peuple. Ou encore qu'elle ait été privée des dons providentiels qui prédestinent à son rôle : que la force physique et la santé lui fassent défaut, que son visage ne soit pas un de ces aimables et souriants visages que la maladie aime à voir à son chevet, — la sœur n'est rien qu'une fille de garde plus douce que les autres filles de garde. Mais que la sœur ait quelques-uns de ces charmes, qu'elle soit active et sym-

pathique, toujours empressée à la peine, qu'elle élargisse, à la mesure de son cœur, le cercle restreint de ses occupations, qu'elle essaye de faire sa tâche grande comme son dévouement, qu'elle soit enfin la sœur de charité, elle est tout, elle fait tout, elle peut presque tout dans la salle.

Recevoir les médicaments apportés par l'interne en pharmacie, les vérifier, les administrer, distribuer la nourriture et spécialement le vin, veiller à ce que le vin ne soit pas bu par les infirmiers et les filles de garde, délivrer le linge, partager avec la fille de garde les soins à donner aux malades, veiller enfin généralement à la police de la salle, la sœur n'a pas d'autres attributions positives. Mais ces attributions, si vagues et si extensibles sous leur teneur étroite et sèche, lui mettent aux mains, si elle veut user de leur latitude, le gouvernement de la salle. Ainsi, à côté de la distribution de la nourriture et du vin, il y a l'accord des *bons*, la permission du vin extra, du petit poisson, des confitures; douceurs données à la conva-

lescence et au caprice du premier appétit des malades, que la sœur est toujours sûre d'obtenir du médecin pour peu qu'elle sache demander. Ses obligations strictes ne vont point au delà de l'administration des remèdes, du partage des soins du malade; mais lui est-il défendu de faire autre chose que le service d'une fille de garde? Par un examen patient et attentif du malade, par l'expérience, par l'étude d'un peu de médecine élémentaire, ne peut elle pas aider le médecin de ses observations, faire appeler l'interne à temps, soigner le malade avec une certaine connaissance de sa maladie? Au delà de la police de la salle, de la police matérielle bornée à une surveillance de propreté, de balayage, de bon aspect, de bel e tenue, n'a-t-elle pas le droit d'une police morale? n'a-t-elle pas le devoir de noter les convalescents qui trafiquent de leur pain, d'écouter les plaintes des malades, de porter ces plaintes à l'administration; le devoir de dénoncer et de faire chasser parmi les infirmiers

et les filles de garde ceux qui exigent une rétribution pour les soins qu'ils doivent donner?

Puis au-dessus de toutes ces fonctions et de toutes ces influences de la sœur, la consolation des malades n'est-elle point tout en haut de ses devoirs et de ses pouvoirs? Elle a la charge de toutes ces âmes douloureuses, elle doit faire l'espérance sous les rideaux de ces lits de passage, sans cesse emplis où la mort a à peine le temps de refroidir! Et quel rôle plus grand et plus large que celui-là : rappeler la Providence aux malades, leur voiler leur foyer où pleure la misère, montrer à ceux-ci l'avenir, à ceux-là le ciel, mettre deux mains pieusement jointes auprès de ceux pour lesquels personne ne prie, sauver à ceux qui vont mourir la pensée de l'amphithéâtre, endormir en Dieu le dernier souffle de la vie!

Dans la salle où elle avait été mise sous la direction d'une mère estimable et dévouée, mais un peu refroidie par l'habitude, un peu engourdie par la vieillesse, la jeune novice,

gagnant au charme de son zèle le médecin et les élèves, s'éleva bientôt à toute cette grande autorité de la sœur à l'hôpital. Libre et maîtresse de son activité sous cette supérieure sans jalousie et qui se laissait soulager par elle, elle se déploya et grandit journellement en pouvoirs de bonté, en influences de miséricorde.

Elle était la médiatrice par laquelle s'adoucissait tout ce qu'il y avait de dur dans le régime de l'hôpital, la main compatissante et légère par laquelle la souffrance voulait être touchée, la voix berçante et sereine qui donnait à la convalescence le courage. Elle était la surveillance et le contrôle qui faisaient autour de tous les lits le service humain et consciencieux. Elle était presque une famille pour les malades, tant elle entrait dans leurs affections comme une confidente, dans leurs pensées comme une parente, dans leurs larmes comme une amie. Sans cesse on la voyait marcher d'un lit à un autre, avec quelque chose à la main, avec son cœur dans les yeux, passant des

celle-ci à celle-là, allant de l'officine à la salle, de la salle à son cabinet, additionnant, contrôlant, vérifiant, pliée en deux sur les registres de visite, sans s'arrêter ni prendre le temps de s'asseoir. Sa robe passait et repassait, toujours allant.

Aussi était-elle adorée et vénérée. Aux malades qui arrivaient, les malades déjà vieilles dans la salle parlaient de la chance qu'elles avaient, de la bonne sœur qu'elles allaient avoir. Même dans les autres salles, on faisait attention aux nuits où elle devait être de garde, le soir, d'un lit à un autre, on se promettait sa ronde ; et quand, dans le jour, elle descendait l'escalier, les convalescents qui, sur le palier de la salle des hommes, fumaient leur pipe en se promenant avec des béquilles, la saluaient d'un grand coup de bonnet de coton. Sa réputation était une sorte de popularité. Son nom revenait dans les dîners d'étudiants : les uns parlaient de sa grâce avec enthousiasme, les autres avec curiosité. Et il y avait au

fond de tous, médecins et internes, comme un certain orgueil de cette sœur admirable, de la novice de la salle Sainte-Thérèse.

XII.

Quand, à l'hôpital, le malade, homme ou femme, n'est pas une créature toute brute, une sorte d'animal aux instincts endurcis que la misère a fait sauvage ; quand il montre des caractères d'humanité et qu'il révèle une sensibilité morale sous la main qui le soigne ; quand son cœur est dégrossi par la plus mince éducation, ce malade voit s'empresser autour de lui les soins des médecins et des internes.

Les sœurs obéissent, elles aussi, à cette loi irrésistible de la sympathie. Elles sont involontairement attirées là où leurs tendresses doivent être le mieux récompensées, là aussi où

elles peuvent espérer, dans leur zèle pieux, le plus de facilité à répandre des pensées religieuses, à semer Dieu dans une âme.

Ces attachements à une malade reconnaissante et bien-aimée soutenaient le courage de la sœur Philomène. Ils étaient sa force et sa patience. Elle s'en faisait reproche parfois ; elle se disait, à ses heures d'examen sévère, que ses préférences étaient des injustices ; mais comme elle n'en ressentait point de remords, elle jugeait que Dieu ne lui en demandait pas le sacrifice. N'était-ce pas toute sa vie, ces affections de son dévouement, nouées au chevet d'une malade et trop souvent dénouées au même chevet par la mort, brusques séparations qui la rendaient si triste? N'était-ce pas toute sa consolation, l'adoption de ces femmes qu'elle voyait, après de longs jours et tant d'angoisses, s'éloigner un matin avec la gaieté de la guérison, tourner le bouton de la porte, disparaître, lui laissant une si grande joie, et le déchirement d'un départ?

La sœur Philomène avait parmi ses malades une femme encore jeune que d'abord on avait cru sauver, et dont l'état était désespéré. Dans la parole, dans la tenue de cette femme, inscrite comme ouvrière et qui ne parlait jamais du passé, il restait ce qu'il reste d'un commencement de vie heureuse, d'une éducation, d'une fortune. On devinait une ruine, une de ces misères qui forcent des mains blanches au travail. L'accent ému de ses remercîments, son désespoir tout à la fois profond et contenu, sa résignation, lui avaient attiré l'intérêt de tous, du chirurgien, des internes, des autres malades. Tous les jours, profitant de l'entrée accordée par les hôpitaux aux fils et aux filles de malades, un petit garçon, qu'on sut bientôt venir d'un garni de maçons de la rue de l'Hôtel-de-Ville, venait s'asseoir à la tête du lit de la pauvre femme qu'il appelait maman. Il avait des vêtements qui semblaient de vieux effets d'enfants de riche dans lesquels il aurait grandi. Il restait devant le lit, planté sur la

chaise trop haute, les pieds ballants, avec la figure malheureuse des enfants tourmentés par l'envie de pleurer, regardant sa mère qui, trop faible pour lui parler, le couvait avec des yeux ardents pendant une grande heure, puis le renvoyait.

La sœur Philomène prit cet enfant en affection. Elle avait chaque jour un fruit, une friandise à lui donner, quelque surprise à lui faire. Elle l'emmenait par la main dans son cabinet. Là, elle causait avec lui; elle lui montrait les images d'un livre de piété, ou bien elle l'amusait en lui donnant un crayon, et l'asseyant à son bureau, elle le faisait griffonner sur les *bons* en blanc. Parfois, elle le débarbouillait, lui faisait sa raie, et le ramenait ainsi propre et peigné au lit de la malade qui avait pour la sœur le regard qu'elle aurait eu pour la Sainte Vierge, si elle lui était apparue avec la main de son fils dans la sienne.

La femme allait s'épuisant. Un jour l'enfant était auprès d'elle sur la chaise. Il la regardait

presque effrayé, cherchant sa mère dans ce visage où il ne la retrouvait plus. La sœur essayait de le distraire en le caressant. Barnier, au pied du lit, posait sous le drap des sinapismes sur les jambes de la malade. Et la malade, tournée vers la sœur, disait, avec cette voix de l'agonie lente, basse, pénétrante :

— Non, ma mère, ce n'est pas... de mourir... qui me fait peur... je suis prête... si ce n'était que moi... mais lui, ma mère... — et d'un regard elle indiqua l'enfant, — quand je n'y serai plus... un enfant... et si jeune... qu'est-ce qu'il deviendra?

— Mais, dit la sœur Philomène, vous en reviendrez... nous vous sauverons, n'est-ce pas, monsieur Barnier?

— Certainement... nous vous sauverons... — dit l'interne, avec une voix à laquelle les mots semblaient coûter.

— Oh! — fit la malade avec un sourire désolé en fermant à demi les yeux.— C'est que,

voyez-vous, ma mère, vous ne pouvez pas savoir... un pauvre enfant qu'on laisse tout seul... Il n'avait que moi...

— Ma sœur, vous avez des sentiments chrétiens qui ne doivent pas vous laisser douter de la bonté de Dieu, de sa miséricorde... Dieu n'abandonnera pas votre enfant...

Et la sœur Philomène laissant aller sur ses lèvres une exhortation qui prit à la fin le ton d'une prière, sembla, au-dessus de ce lit d'une mourante, élever dans ses bras et offrir à Dieu la misère d'un orphelin.

Quand la sœur eut fini, la malade resta quelque temps sans rien dire; puis elle se prit à soupirer :

— Oui, ma mère, je sais bien... mais s'en aller... sans savoir... si j'étais sûre qu'il eût seulement à manger... oui, du pain... si on me disait seulement qu'il aura du pain!... — Et des larmes se mirent à couler de ses yeux que la mort commençait à voiler.

Barnier, après avoir posé les sinapismes,

était demeuré contre le lit, les pieds cloués à terre, tournant le dos aux pleurs de la mourante. Ses mains, derrière lui, jouaient nerveusement avec la colonnette de fer du lit, quand tout à coup, emporté par un de ces mouvements qui font sauter aux plus forts le cœur hors de la poitrine, il se retourna, et d'une voix brève et brusque :

— Eh bien, — dit-il à la mourante, — s'il ne vous faut que ça, vous pouvez être tranquille... J'ai une brave femme de mère qui habite la campagne... La maison lui paraît un peu plus grande depuis que je n'y suis plus... C'est simple comme bonjour, votre gamin lui tiendra compagnie... Et je vous réponds qu'elle ne rend pas les enfants trop malheureux.

— Oh! — dit la malade que la mort laissa revivre un instant, — le bon Dieu vous récompensera!

Et elle serra contre elle son enfant dans une étreinte ardente, comme si, avant de le céder à une autre femme, elle eût voulu lui faire

entrer jusqu'à l'âme le dernier embrassement de sa mère.

— Oui, répéta la sœur en levant les yeux sur l'interne, le bon Dieu vous récompensera...

XIII.

La sœur Philomène était habituée à l'hôpital. Elle ne tarda pas à s'y plaire. Cette vie enfermée dans une salle de malade eut pour elle, avec le temps, un charme singulier. Elle s'attacha à cette existence, à ce lieu où toutes ses heures s'écoulaient, où tout son cœur se répandait, à cette place familière de son dévouement, à ce cercle étroit dans lequel ses jours tournaient. Le monde, ses nouvelles, ses agitations, ce n'était plus qu'un murmure qui s'éteignait autour d'elle, et qu'elle n'entendait plus. Ces murs, ces lits, ces femmes couchées,

étaient l'horizon de son regard aussi bien que l'horizon de son âme : elle ne cherchait, elle ne rêvait rien au delà. Et elle trouvait à vivre dans cette salle d'hôpital, la tranquillité, le repos que fait redescendre en vous, peu à peu, un jardin de presbytère de campagne borné par un cimetière qui semble continuer le jardin.

La paix, une paix infinie était avec elle. Le sacrifice, le travail, une vie si remplie d'œuvres, avaient réglé et affermi ses sentiments religieux. Sa piété avait pris la continuité absolue d'un caractère : elle avait trouvé son couronnement et sa récompense dans cette égalité naturelle d'une ferveur continue, que la foi vive, élancée, fiévreuse, de son enfance et de sa jeunesse avait si longtemps et si vainement demandée à Dieu avec l'effort, l'excès, la violence et les impatiences d'une passion humaine. Elle n'avait plus besoin d'évoquer la présence de Dieu : elle la trouvait toujours à ses côtés comme une compagnie. Les craintes, les troubles, les amertumes de sa fragilité passée était

maintenant loin d'elle : son âme avait la santé de son corps, la sérénité de son visage, et elle jouissait pleinement de cette entière possession de la grâce que rien ne lui disputait, puisant sans cesse et sans fin à l'amour divin, comme à la source intarissable où sainte Catherine remplissait son verre, les dons et les charmes de la béatitude terrestre, l'enjouement chrétien, la gaieté bienheureuse, la joie rayonnante, toutes les caresses et tous les sourires qui mettent autour d'une femme un peu de ce qui entoure les anges.

Rien n'était vide, tout était satisfait en elle. Sa sensibilité, autrefois si prompte à l'exaltation et toute prête à se tourner en amour, ses instincts de tendresse, si cruellement blessés par l'indifférence et le mépris, avaient trouvé dans la charité leur apaisement, leur satisfaction, leur emploi, des devoirs et des voluptés remplis de délices. Quand, après avoir passé tout le jour à panser les membres et les plaies de Jésus-Christ dans les membres et les plaies

des pauvres, la sœur, son ouvrage fini, remontait lentement à sa cellule, elle repassait dans sa pensée les soulagements que sa main et sa parole avaient donnés, les souffrances qu'elle avait endormies, les espérances qu'elle avait versées, le bien qu'elle avait été porter de lit en lit, la vie qu'elle avait réchauffée, la mort qu'elle avait consolée; il lui semblait qu'elle emportait avec elle, à son chevet, le regard de remercîment, la parole de reconnaissance de toutes les douleurs qui la suivaient : et alors il s'élevait en elle une joie ineffable, une joie qui n'était pas de la terre, une joie qui ne ressemblait à aucun des bonheurs ou des plaisirs humains, une joie où elle sentait son cœur se répandre dans sa poitrine, et qui la ravissait comme le chant de triomphe de sa conscience.

XIV.

L'enfant recueilli par la mère de Barnier, le *gamin*, comme Barnier l'appelait, était devenu un lien entre la sœur et l'interne, un intérêt commun qui les rapprochait. Leurs pensées se rencontraient sur cette petite tête : « Ma mère m'a écrit... le gamin vous embrasse », — disait Barnier en passant près de la sœur, le matin à la visite. Bientôt la causerie vint au bout de ces courtes nouvelles. Aux paroles enfantines, aux plaisanteries échangées entre les internes et les sœurs, en se croisant dans une salle, succédèrent de petits entretiens tantôt gais, tantôt sérieux, sur l'hôpital, sur les malades. Quand le pansement de l'après-midi n'était pas trop long, et que Barnier avait un peu de temps à lui, il entrait dans le cabinet de

la sœur ; et là, assis sur la chaise auprès de son fauteuil de paille, il causait avec elle, souvent pendant un grand quart d'heure. La sœur, toute à ses malades, l'interrogeait sur des expressions de son *Manuel*, lui demandait comment devait se donner telle potion, tel remède, et presque toujours, se laissant aller au cours de la conversation, ils se mettaient à parler ensemble de ce qui restait à faire pour arriver, dans les hôpitaux, à la perfection de la charité, à une réalisation encore plus complète de son idéal. Ils échangeaient leurs idées d'innovations et d'améliorations ; et, prenant feu sur un si beau rêve, la sœur en remettait l'avenir aux mains de l'interne, quand il serait un grand chirurgien, quand il aurait un hôpital à diriger. C'était l'air qu'il fallait renouveler le plus souvent : il ne s'agissait que de trouver un système de ventilation qui, sans apporter de froid, emportât l'air chargé et apportât un air pur ; c'était la vaisselle d'étain, à laquelle la sœur reprochait de ne pas garder

la chaleur des tisanes, et qu'il y avait urgence à remplacer par une porcelaine opaque, au risque de quelques tasses et de quelques assiettes cassées ; c'étaient les morts, que l'on pouvait enlever d'une façon moins significative, moins apparente pour les voisins, moins affreuse que dans cette affreuse boîte : sur un lit de camp, par exemple, et comme des malades emportés pour une opération ; c'étaient les infirmiers et les filles de garde, dont le traitement de douze francs par mois devait être augmenté, si l'on voulait exiger d'eux une moralité, et ne pas les voir, cherchant le gain sur le vivant et le mourant, mettre des impôts sur les malades et voler les cadavres... C'étaient toutes sortes de petites et grandes réformes d'administration, d'usages, de règlements, sur lesquelles la sœur et l'interne, entraînés dans leur zèle d'utopie, bâtissaient leur hôpital modèle.

Comme ils avaient causé de tout cela, une après-midi, plus longtemps qu'à l'ordinaire :

— Monsieur Barnier, dit la sœur en se levant,

il faut que vous me fassiez une promesse...

— Dites, ma mère.

— Quand vous serez un grand chirurgien... Barnier sourit à cet exorde dont la sœur avait l'habitude, — moi... si je suis encore de ce monde... Il n'y aura rien de changé... j'aurai un voile noir, voilà tout... et je serai toujours dans un hôpital... Eh bien !... on ne sait pas... le hasard... si je me retrouve dans ce temps-là dans une salle de votre service... je veux que vous me promettiez de ne jamais me refuser des douceurs pour mes malades...

— Si ce n'est que ça, — dit Barnier ; et il étendit la main, — je vous jure de ruiner l'administration des hôpitaux, en ailes de poulet, en vin de Bagnol et en merlans frits...

XV.

Ces bavardages, auxquels elle prenait plaisir, ces causeries que mille occasions, mille prétextes renouvelaient, ne tardèrent pas à se prolonger et à prendre le ton d'une intimité confidentielle. Ils furent bientôt pour la sœur une grande distraction. C'était la récréation de ses journées, l'imprévu de sa vie, un peu d'air du dehors qu'elle respirait. Elle se sentait retrempée, par cet échange de pensées qui coupait sa tâche, dans une sorte d'expansion d'elle-même que l'hôpital lui avait fait perdre. Et elle se laissait aller à cette distraction toujours nouvelle de la parole de l'interne qui promenait sur tant d'objets son souvenir, sa curiosité, son ignorance, son imagination.

Elle apportait à ces entretiens un abandon

qui éloignait d'elle toute gêne, tout embarras, toute hypocrite modestie. Elle causait avec l'interne familièrement, presque fraternellement. Souvent elle lui faisait des questions qui l'embarrassaient par leur naïveté.

Les paroles lui échappaient comme elles échappent à l'innocence. Ne pensant à rien qui ne fût pur, elle s'épanchait dans la pleine ingénuité de sa conscience. La candeur coulait de sa bouche.

Et elle n'avait pas seulement la franchise hardie d'une parole de vierge ; la charité, en l'approchant indistinctement des hommes comme des femmes, la pratique journalière de ce dévouement qui lui façonnait le cœur à un courage au-dessus de son sexe, l'hôpital lui avait mis sur les lèvres cet accent de liberté virile, cette parole d'homme singulière, mais non sans grâce, chez les sœurs hospitalières.

XVI.

Des choses de l'hôpital, la conversation était allée peu à peu aux choses du dehors. La sœur demandait à Barnier des nouvelles de ce monde qui l'entourait et qu'elle ne connaissait plus, de ce Paris qui vivait à côté d'elle et dont elle entendait la nuit dans sa cellule le bruit mourir dans un lointain roulement de voitures. Elle s'informait de ce qu'il y avait de changé depuis son temps, de ce qui n'était plus ainsi qu'elle l'avait connu, des promenades où elle avait été menée, de ses vieilles connaissances d'enfance, les Tuileries, les Champs-Élysées ; de tout ce qu'elle retrouvait à tâtons au fond de ses souvenirs à demi effacés, se renseignant sur tout cela comme une aveugle se renseignerait

sur la ville où elle est née et qu'elle ne doit plus revoir.

Ce qui arrivait jusqu'à elle du dehors en écho affaibli, fournissait sans cesse motif à ses questions : elle interrogeait l'interne sur une nouvelle église qu'on bâtissait, sur une revue de troupes, sur une rue percée dans un quartier où elle avait passé, sur un dîner que l'interne avait fait chez son chef de service, sur un assassin dont elle avait entendu le nom dans la bouche des malades, sur la promenade du bœuf gras et sur les masques qui le promènent, sur les choses les plus diverses, les plus contraires. L'interne s'amusait fort de toutes ces grandes curiosités de la sœur, de ces interrogations de prisonnière et d'enfant ; et jouant avec sa crédulité, il lui faisait quelquefois, sur ce qu'elle lui demandait, de si gros contes qu'il s'arrêtait au beau milieu, en riant.

— Ah ! c'est bien malin, disait-elle alors un peu piquée, d'attraper quelqu'un qui ne sait rien de ce qui se passe...

Il lui dit un jour, dans la conversation, qu'il avait traversé la rue de la Chaussé-d'Antin. Elle lui demanda aussitôt s'il n'avait pas vu une maison de telle ou telle façon, vers le milieu de la rue à tel numéro, si tel nom n'était plus sur la boutique à gauche, s'il n'y avait plus un papetier à côté du faïencier.

— Ah çà, ma mère, — fit l'interne en souriant, — est-ce que vous croyez que j'ai dans la tête toutes les maisons des rues où je passe ?

— C'est que moi je la vois, — répondit naïvement la sœur.

— Après ça si vous y tenez, je repasserai par là mercredi, je vous promets d'y faire attention.

— Ah ! bien, c'est cela... Vous rappellerez-vous bien le numéro ?... Vous verrez s'il y a toujours dans la boutique, à côté de la porte, un gros homme avec de tout petits bras... et dans l'autre une petite fille... ça doit être une grande fille à présent... Elle avait des cheveux roux, ainsi ce n'est pas difficile... Vous regar-

derez au quatrième... Je pleurerais de revoir les fenêtres... — dit la sœur comme se parlant à elle-même. — J'y ai été toute petite, — reprit-elle après un moment de rêverie en revenant à l'interne.

XVII.

Parfois l'interne était en veine de taquinerie. Ces jours-là il s'amusait à tourmenter la sœur Philomène sur la religion. Il argumentait, il contestait, il philosophait, il discutait avec une malice entêtée, mais légère comme celle avec laquelle un homme bien élevé raille les goûts d'une jeune fille qu'il honore ou les convictions d'une femme qu'il respecte. Il pressait la sœur, il la harcelait en se jouant pour la faire parler et répondre. Il aurait bien voulu l'impatienter. Mais la sœur de loin le voyait venir, et devinait ce qu'il voulait d'elle au sourire que ses yeux

ne savaient pas cacher. Elle le laissait dire, le regardait, et se mettait à rire. L'interne, de son air le plus sérieux, reprenait ses arguments, cherchant ceux qui pouvaient embarrasser le plus la sœur, essayant par exemple de lui prouver au moyen des raisons de la science l'impossibilité physique de tel miracle. La sœur, sans se laisser troubler, lui ripostait en sortant de la question par une plaisanterie, par une saillie d'esprit naturel et de gros bon sens, par un de ces mots simples et trouvés que la foi donne aux ignorants et aux simples. Poussé à bout, Barnier lui dit un jour :

— Enfin, ma mère, s'il n'y avait pas de paradis, convenez que vous seriez bien attrapée?

— Oui, répondit la sœur Philomène en riant, mais s'il y en a un, vous seriez bien plus attrapé que moi!

XVIII.

Votre malade, je viens de la voir, ma mère elle sera sur pied dans huit jours... Je suis l'homme aux bonnes nouvelles, aujourd'hui : il n'y a pas un cas d'érysipèle ce matin dans les opérées... Vous n'êtes pas contente de savoir le n° 25 hors d'affaire?

— Oh! la pauvre femme!... Est-ce que je n'ai pas l'air content?

— Si... si... mais pas comme les autres jours.

— Je ne dis pas, monsieur Barnier... C'est qu'aujourd'hui j'ai quelque chose qui me rend triste.

Elle s'arrêta; puis comme l'interne se taisait:

— Oh! mon Dieu! ce n'est pas un secret. Vous savez quand on est sœur, on ne doit s'attacher à rien... C'est pour cela qu'on nous change

souvent de salle pendant que nous sommes novices. Eh bien ! je sais bien qu'on doit s'y attendre... j'y ai souvent pensé... Ca ne fait rien, quand on m'a parlé de me faire *passer aux hommes*, ça m'a fait un effet tout drôle... une peine... je ne puis pas vous dire... Je suis habituée à ma salle, à mes malades, aux figures, à mon cabinet, à... tout ici. Une autre salle, il me semble que ce ne sera plus ma salle, ni mes malades... C'est mal de penser cela, je le sais bien, mais c'est plus fort que moi.

— Mais ce n'est pas décidé ?

— Non, pas encore... mais j'ai peur.

— Alors, nous sommes tous les deux sur la branche... Seulement, moi, je ne changerai pas de salle, mais d'hôpital. Me voilà, dans quelques mois, au bout de mes deux ans d'internat ici... Il faut que je m'en aille autre part... Je serai *luxé* un de ces jours,, ah ! pardon, une expression de salle de garde, je serai déplacé. Ça m'ennuie un peu, comme vous, de changer... Je sais bien qu'en me remuant, en sollicitant,

l'administration est contente de moi, je pourrais peut-être obtenir une troisième année de faveur.

— Ah ! vous êtes aussi ennuyé de quitter? dit la sœur. Mais vous, — reprit-elle après un silence, en tenant son visage baissé, — vous, ce n'est pas comme nous... Nous, c'est un devoir de nous en aller, quand cela nous coûte de ne pas rester, quand nous sommes habituées... Mais vous, il n'y a pas de ces raisons-là... Il faut demander à rester ici, monsieur Barnier... Ça serait une jolie commission que vous me laisseriez d'aller dire aux malades que vous vous en allez... Je serais bien reçue!

XIX.

— Oui, nous nous sommes bien amusés, — disait l'interne à la sœur. Nous avons passé la journée dans le bois de Meudon... Nous étions

avec Malivoire, l'interne de la salle Saint-Jean, et... et moi. Nous sommes revenus par Bellevue... Nous avons pris au bout de l'avenue du château par un chemin à droite... un petit chemin charmant... Il y avait la Seine en bas... on la voyait dans les arbres... le soir venait... c'était superbe... Et nous sommes revenus de là en canot, jusqu'à Neuilly... Une nuit d'une douceur !.,. C'est bien joli du côté de Bellevue...

— Ah ! c'est joli ?

— Vous n'y avez jamais été ?

— Non, je ne connais que Saint-Cloud... Est-ce que c'est plus beau ?

— Plus beau ? c'est plus gai... il y a une vue... Connaissez-vous Saint-Germain ?

— Non.

— Ah ! c'est là qu'il y a une vue, par exemple... De la terrasse on voit je ne sais à combien de lieues, comme sur une carte... Comment, vous n'avez été qu'à Saint-Cloud ?

— Oui.

— Il y a des endroits si jolis... Chatou, tenez...

et de tous les côtés... On n'a qu'à sortir de Paris et aller tout droit... Bougival, c'est encore délicieux... Je vous en dirai comme ça jusqu'à demain, des endroits que je me rappelle, tout verts, pleins d'arbres, avec de l'eau... des endroits qui ont l'air heureux, ma parole d'honneur! et où le mauvais vin vous paraît bon...

— Je ne verrai jamais tout ça, dit la sœur.

XX.

La sœur, dans son cabinet, un genou sur son fauteuil, promenait d'une main alerte un petit plumeau sur le cadre en bois noir d'une lithographie coloriée de sainte Thérèse, sur les paquets de ficelle pendus au bois du vitrage, sur la tablette du petit bureau d'acajou, sur la carafe pleine d'eau coiffée d'un verre. Barnier vint à passer devant la porte. Retournant à demi

la tête, elle lui jeta par-dessus l'épaule ce mot dans un sourire :

— Je reste...

Et comme si elle ne voulait pas en dire plus, elle se remit gaiement à faire la toilette du petit mobilier de son cabinet et à donner sur la table des coups de plumeau qui faisaient voler à terre le papier des *bons*.

XXI.

— Savez-vous que je vous admire, ma mère?

— Pourquoi? dit la sœur étonnée de la voix nerveuse que Barnier avait ce jour-là.

— ... Que je vous admire et que je vous félicite de trouver des raisons de foi et des motifs d'espérance ici, dans une salle d'hôpital?... Je voudrais bien être comme vous, je voudrais bien que cela me fît croire à quelque chose, de

voir souffrir, mourir... mais il faut que je sois mal organisé, ça me fait l'effet contraire.

— Vous êtes mal monté aujourd'hui, monsieur Barnier, je vois cela.

— Voyons, franchement, il ne vous vient jamais de doute quand vous regardez cette file de lits, quand vous pensez à ce qu'il y a sous ces draps? Ça vous parle d'une Providence, l'hôpital, à vous, ma mère?... Mourir, encore c'est bon... Si ce n'était que mourir! Mais pourquoi la souffrance? Pourquoi la maladie? Ah! tenez, il y a des jours où cela révolte ma pensée... Vous trouvez un père à remercier au bout de tout cela... Moi, celui qui empoisonne la vie qu'il donne, celui qui torture le corps qu'il prête, celui qui a fait la nécessité des gens qui droguent et des gens qui taillent, la nécessité de nous tous! oui, le Dieu que l'hôpital me fait voir, c'est un Dieu implacable et sourd, un Dieu de bronze et de sang comme le Christ qui est là accroché...

— Monsieur Barnier, j'ai prononcé mes vœux

lundi dernier, dit la sœur d'un ton qui ferma la bouche à l'interne.

XXII.

— Ah! ma mère, ce n'est pas tout près, la rue de la Bienfaisance... Je suis passé par une petite place qui est à côté : il y avait des robes qui séchaient entre deux arbres sur un cordeau, ça avait l'air des sept femmes de Barbe-Bleue... Votre cliente... ah! c'est de la vraie misère de Paris! elle avait pour draps et pour couverture un tas de copeaux! c'est là-dessus qu'on l'a accouchée!

— Mon Dieu! est-il possible! des copeaux!

— Ce qui n'empêche pas qu'au pied du lit... de ce lit-là... il y avait un enfant superbe, fort comme tout... et qui crie que c'est une bénédiction. Je l'ai examinée, ce n'est rien ce qu'elle

a : un échauffement du sein, rien du tout... Je viens de le dire, en passant dans la salle, à sa mère.

— Ah ! vous avez bien fait... la pauvre femme était d'une inquiétude... elle ne tenait pas dans son lit. Maintenant, vous savez? je ne vous tiens pas quitte, il faudra que vous alliez voir l'homme de mon n° 12, vous m'entendez? Vous ne serez pas plus payé que de la femme d'aujourd'hui... mais c'est moi qui me charge de vos honoraires. Toutes les fois que vous irez faire une visite dans la famille d'une de mes malades, je dirai pour vous une prière... mais une bonne prière... Et ça vaut bien toujours quarante sous une prière de moi, n'est-ce pas, monsieur Barnier?

XXIII.

Au mois de septembre, Barnier eut un congé. Quand il revint :

— Eh bien? lui dit gaiement la sœur en le revoyant, en voilà des vacances, j'espère!... Oh! mais vous êtes engraissé... vous avez un teint! Vous avez pris du bon temps?

— Oui, ma foi oui... J'ai chassé comme un enragé... le gamin me portait ma carnassière.,. ça ne lui donnait pas de courbature, Il grandit, ce moutard-là... Il me va là à présent... Ma mère doit l'amener cet hiver passer quelques jours... vous verrez. Ce que c'est d'avoir été au grand air... Il me semble que ça pue... Oh! c'est comme les marins qui reprennent la mer... l'affaire de deux ou trois jours...

— Et voilà tout ce que vous avez fait dans votre mois !

— Ah ! si... j'ai été à une noce, à la noce d'un de mes cousins... une noce, voyez-vous ! Ça se passait dans un petit bois qu'a le beau-père... Nous avons dansé huit jours... on arrivait tous les matins et on s'en allait le soir... Ça a duré comme ça tant qu'il y a eu de quoi boire et de quoi manger... Le dernier jour, on a fait un feu de joie avec les futailles...

— Cela ne vous a pas donné envie de vous marier !

— Moi?... Ah ! quand cette envie-là me prendra !

— Oh ! vous vous marierez... c'est dans votre état, voyez-vous de se marier... Ça doit être si bon, quand on a passé depuis le matin à voir de vilaines choses, des gens qui souffrent, tout ce que les médecins voient, de trouver, en rentrant, quelque chose qui vous ôte tout cela de la tête... un intérieur... une femme au coin du feu qui vous attend... C'est que vous devez en

avoir besoin de tous ces bonheurs-là chez vous, quand vous revenez de visites... Et des enfants!... c'est ça qui est fait pour vous... des enfants qui font bien du bruit... et qu'on fait prier le soir pour ses malades...

XXIV.

La sœur manqua tout à coup un matin. Elle fut absente quelques jours de la salle Sainte-Thérèse et n'y parut point. Depuis près d'un mois, on l'avait entendue se plaindre de maux de tête insupportables. Quand elle fit sa rentrée, elle était pâle comme une femme qui vient d'être saignée; elle reprit son service avec sa même ardeur, toujours active et vive; et elle sembla avoir retrouvé la plénitude et la régularité de sa santé d'autrefois.

XXV.

C'était la veille du jour de l'an. La sœur, prenant avec l'interne le ton moitié enjoué, moitié sérieux d'une sœur aînée qui fait de la morale à un frère de vingt ans :

— Vous étiez bien beau hier... quand vous êtes sorti à cinq heures... et bien pressé...

— Je dînais en ville.

— Vous avez une mine ce matin... Est-ce que vous êtes souffrant ?

— Pas du tout, non... je suis rentré tard.

— Vous avez passé la nuit, je parie ?

— Oh ! la nuit... c'est-à-dire...

— C'est M. Malivoire qui vous entraîne, j'en suis convaincue.

— Malivoire ?... ah ! le pauvre garçon !

— Mais qu'est-ce que vous pouvez faire

comme cela à passer toute une nuit?... ah! mon Dieu, quand on peut dormir... C'est si bon... Chaque nuit que je passe il faut que je renouvelle mon sacrifice... Moi, s'il n'y avait pas la cloche pour me faire lever, je dormirais toute la journée..., Ç'aurait été mon péché, la paresse, si j'avais été ma maîtresse... C'est donc si amusant que cela de danser.

— Mais je n'ai pas été au bal...

— Oh ! je sais bien ce que vous avez fait alors... Vous êtes resté à fumer dans une pièce où vous fumiez tous... C'est ça qui fait du mal!... Et puis vous avez joué aux cartes, n'est-ce pas?... et de l'argent, j'en suis sûre... Que c'est vilain ! au lieu de vous coucher de bonne heure... Mais je ne ris pas... Votre mère vous dirait comme moi.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Barnier, que la conversation embarrassait, en cognant du pied par terre un paquet sous la table de la sœur.

— Voulez-vous bien ne pas donner des coups

de pied ?... Vous allez me casser... — et elle s'arrêta... — mes étrennes !... Vous voudriez bien savoir ce que c'est, n'est-ce pas ?... Oh ! c'est bien enveloppé, vous ne verrez rien... Tenez ! je ne veux pas vous faire enrager... Quand j'étais toute petite, on m'a menée à l'Enfant-Jésus, un jour de l'an, voir une petite fille. Sur tous les petits lits d'enfants, savez-vous ce qu'il y avait ? Je *m'en* suis toujours rappelé... Il y avait des joujoux et des bonbons qui ne font pas de mal, des bonbons de gomme... C'était une princesse, on nous a dit, qui avait envoyé tout cela... Et c'était gentil ! ces petits enfants malades tout pâles qui étaient heureux..., si vous les aviez vus jouer dans leur lit ! Eh bien ! comme on ne fait rien ici ce jour-là pour mes malades, tous les enfants qui viendront demain voir quelqu'un auront un joujou et un cornet de bonbons... comme à l'Enfant-Jésus. Et vous verrez si ça ne fera pas encore plus de plaisir aux mamans qu'aux enfants !

XXVI.

— Nous étions quatre... moi, Dubertrand, Noël et sa maîtresse... Elle est très-gentille sa maîtresse à Noël...

C'était Malivoire qui, en allumant sa bougie au bec de gaz de la salle de garde, parlait à Barnier, veillant dans la salle, attablé, le front dans les deux mains, les yeux dans un livre de médecine.

— Oh ! ç'a été très-gai... Le sommelier nous avait soignés... tu sais, nous l'avons eu ici, il était dans le service de Noël... il nous a monté des vins... des vins ! ça ressemblait à du jus de pruneaux...

Et Malivoire s'assit sur la table, tenant à la main sa bougie allumée.

— Oui, reprit-il, elle est très-gentille, la maîtresse de Noël...

— Qu'est-ce que ça me fait ? dit Barnier.

— Veux-tu que je te dise ce que nous avons eu à dîner. Figure-toi, nous arrivons... il n'y avait plus de places... On nous a mis dîner dans la chambre de la femme du restaurateur... Il y avait dans le fond du lit sa couronne de mariée sous verre... Ça nous embêtait, cette couronne .. qui était là à nous regarder... Nous en avons fait une salade, à la fin... Eh bien ! ça n'était pas bon. Ah ! il y avait aussi Emma... elle m'a demandé de tes nouvelles... Ah ça, Barnier, en parlant d'Emma, sais-tu que c'est étonnant ?

— Quoi ?

— Qu'on ne t'ait jamais connu une maîtresse... une vraie maîtresse, là ? appelle ça comme tu voudras, une habitude, si tu veux... On ne t'a jamais vu garder une femme plus de douze heures...

— Eh bien ! douze heures d'une femme, tu ne trouves pas ça suffisant ?

Et Barnier, faisant pirouetter sa chaise et s'y asseyant à califourchon, reprit en allongeant la main vers une pipe oubliée sur la table :

— Malivoire, tu me fais de la peine... Tu as des idées fausses sur les maîtresses... Sais-tu comment nos anciens entendaient la question ?... Mieux que toi. Quand ils avaient travaillé tout un mois, en se faisant porter à manger à l'amphithéâtre, pour ne pas perdre de temps... mais travaillé jour et nuit, ce qui s'appelle travailler ! jusqu'à avoir des poux dans leurs bottes, sans s'en apercevoir !... Eh bien, pour se secouer, ils descendaient dans Paris comme des loups, ils tombaient quelque part où ils trouvaient du vin, de la mangeaille et de la femme... Et ça durait trente-six heures ! Une noce de marins ! C'était la vieille école, l'école de Bichat et des autres, des messieurs bâtis un peu bien, de fiers hommes qui ne buvaient pas d'eau de Seltz... Et cette école-là, c'est la bonne, mon cher !

— Eh bien, moi, je te soutiens... je vais te dire

une chose bête... mais c'est vrai... je te soutiens qu'il n'y a pas d'hommes qui aient plus besoin que nous autres de mettre dans l'amour autre chose que ce que tu dis là... autre chose que... que de l'appétit. Oui... ça a l'air d'un paradoxe, tant que tu voudras... mais, pour nous, la femme, ça ne doit pas être ça du tout... C'est tout ce qu'il y a autour de la femme... les fioritures... qui sont faites pour nous... C'est la robe... les illusions, toutes les jolies blagues, enfin... tout ce qui n'est pas le corps de l'amour, quoi !... C'est tout ça qui a des chances de nous pincer... parce que, dans notre état, — il est matériel en diable, notre état, et pas poétique, — on a un grand fonds de rêves à placer.

— Tiens, Malivoire, tu es platonique, ce soir, comme un homme ivre...

— Moi, pas du tout... Seulement, je te dis...

— Tu me dis des choses stupides ! fit Barnier d'un ton d'impatience ; et s'animant, il reprit : Si tu me disais qu'après ce que nous voyons, nous avons besoin d'aimer un corps

jeune et tout frais, une créature dans laquelle la vie éclate, la santé rayonne des pieds à la tête, un corps devant lequel la mémoire des yeux oublie la maladie, la vieillesse, les infirmités, une femme qui soit un défi à la mort, une chair qui donne envie de mordre comme un beau fruit, une peau dont le sang jaillit sous une piqûre d'épingle...

Barnier s'arrêta. Il regarda un moment vaguement sur la table les bouteilles vides, les carafes, les demi-tasses de grosse porcelaine, les soucoupes pleines de bouts de cigarettes et d'allumettes noyés dans le bain de pied, les couteaux jetés sur les serviettes, l'assiette de sucre râpé, les pipes de terre culottées éparses çà et là ; puis relevant son regard vers Malivoire :

— Tu crois que je n'aime pas? Tu crois que je n'ai jamais aimé, toi, n'est-ce pas?

A ce moment, la porte vitrée de la salle de garde s'ouvrit. Il entra un homme à barbiche, dont la blouse était serrée à la taille par une

ceinture. Il avait la figure impassible, cynique et blême des infirmiers. Les deux mains dans les poches de son pantalon, il dit à Barnier en se dandinant :

— C'est pour le n° 9 de la salle Saint-Paul... Vous savez... celui que vous lui avez tambouriné la paillasse ce matin[1]... Il dit qu'il étouffe... et ça le gêne.

XXVII.

— C'est affreux ! — disait un soir à Barnier la sœur Philomène, je ne peux pas me débarrasser de ces vilaines migraines... Aujourd'hui j'en ai une... je n'y vois pas clair... Vous n'avez pas quelque chose contre la migraine ?

— Pas grand'chose... Rien du tout... Au fait si... Je vais vous indiquer un remède qui me

1. *Tambouriner la paillasse*. ausculter.

réussit assez bien... peut-être que ça vous réussira aussi.

Barnier se fit apporter par une fille de garde une tasse de café noir, et prenant un flacon de *laudanum*.

— Voilà, dit-il ; quinze gouttes de *laudanum* dans une tasse de café noir, c'est mon remède...

— Quinze gouttes ! fit la sœur effrayée.

— J'en prendrais quarante... mais tenez, je ne vous en mettrai que dix... Et laissant tomber une à une les dix gouttes de la fiole : Ce sont des contraires qui, en se combattant, font... Je vous dirai entre nous que je ne sais pas ce qu'ils font, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils enlèvent une névralgie comme avec la main... Vous serez un peu plus longtemps à vous endormir, voilà tout... Maintenant, buvez, et vous m'en direz des nouvelles...

Après une gorgée, la sœur s'arrêta et lui dit gaiement :

— J'espère que vous viendrez demain matin savoir si je ne suis pas empoisonnée ?

— Demain? impossible, ma mère... Je me sauve deux jours chez un ami à la campagne... Il m'a écrit qu'il y avait des canards sauvages chez lui... Vous voyez que vous ne m'inquiétez pas beaucoup.

XXVIII.

La fatigue de la journée jetait ordinairement la sœur au repos de la nuit toute brisée et comme morte; et il lui fallait lutter et se roidir contre le sommeil pour achever ses prières tous les soirs.

Ce soir-là, la lassitude et la nuit la tinrent éveillée dans une sorte de fièvre. Elle passa des heures, qu'elle entendit sonner quart d'heure à quart d'heure, à se retourner sous les couvertures qui l'étouffaient, cherchant à tout moment, dans ce lit qui la brûlait, des places fraîches pour étendre ses membres, pour poser

sa joue. Son demi-sommeil fut coupé par ces secousses brusques qui prolongent dans le corps, jusqu'au bout des pieds, l'impression d'une chute. Et son sommeil se débattit avec ces rêves qui sont l'étrange tourment des femmes vivant dans la chasteté du cloître.

Elle se trouvait dans des espaces où tout était lumière, sans que rien à ses yeux apparût plus nettement que dans les dessins d'une glace gravée où les bougies croisent des éclairs. Cette lumière ressemblait à des lueurs roulant dans des nuages, à une splendeur d'été sous une trame de fils de la Vierge. Devant elle, s'ouvraient des étendues, où il lui paraissait qu'il n'y avait ni hommes ni femmes, ni animaux; et pourtant ce n'était ni triste, ni vide, ni désert. La vie y était partout, comme elle est dans un rayon de soleil, éblouissante et invisible. Ce qu'elle entendait là, c'était le silence de midi d'une belle journée, le bruit du vent qui se tait, de l'herbe qui dort, de la terre qui repose, des oiseaux qui volent sans chanter, une mélodie

qui n'était qu'un murmure et qu'un souffle. Ce qu'elle y respirait, c'était une brise qui secouait une rosée, quelque chose de pareil à la poussière humide qui s'envole d'un jet d'eau. Toutes sortes de sensations confuses et douces lui venaient de clartés et d'harmonies voilées, de mirages et d'échos qui balançaient, dans une nuée moelleuse, le songe aérien de ses sens endormis... Au milieu de cette vision, dans laquelle elle s'oubliait, elle sentait à son cou un chatouillement qui l'effleurait, comme une mouche qui le matin se pose et volette sur la figure d'une personne ensommeillée. Elle voulait, dans son rêve, chasser de la main ce chatouillement qui, toujours courant et changeant de place, revenait toujours avec une taquinerie importune; mais bientôt sa main lente devenait plus paresseuse à chasser le chatouillement obstiné qui devenait à la longue irritant, presque suave. Et ce n'était plus une mouche qui lui effleurait le cou; il lui semblait que deux ailes de papillon lui frémissaient contre la peau tou-

jours plus vivement. Puis il arrivait un moment où le frémissement devenait une caresse. Les deux ailes erraient au lieu de voler : c'étaient deux lèvres, deux lèvres qui n'avaient ni corps ni visage, deux lèvres, libres et seules dans l'espace, qui n'étaient qu'une bouche et qu'un baiser, — un baiser qui commençait par être une caresse chatouillante à son oreille, un baiser douloureux à la fin comme une morsure...

XXIX.

Il est huit heures et demie. Le matin sort paresseusement d'une longue nuit de février; et la première clarté d'une belle journée d'hiver qui se lève se répand dans la salle Sainte-Thérèse. Aux fenêtres, les vieux carreaux verdissent sur la blancheur du ciel.

Au milieu de la salle, une vingtaine de jeunes

gens, internes, externes, et ces étudiants de seconde année avec un carton sous le bras, appelés des *bédouins*, sont auprès d'un poêle. Ils font cercle autour de leur chef de service, un vieillard au teint pâle, aux cheveux blancs et tombant derrière les oreilles, dont les sourcils noirs ne font que remuer au-dessous de deux petits yeux, encore tout vifs de jeunesse, profonds, spirituels et bons. Le vieillard en cravate blanche, en habit noir, avec la rosette d'officier de la Légion d'honneur à la boutonnière, porte un grand tablier blanc qui lui monte jusqu'au haut de la poitrine. Une calotte de velours grenat, qui laisse son large front découvert, pose sur ses cheveux blancs. Il est calme, souriant ; il regarde autour de lui les jeunes gens, en passant distraitement ses mains sur le tuyau du poêle, et il semble s'amuser en lui-même d'une plaisanterie qui vient jusqu'à ses lèvres minces. Dans les jeunes gens qui l'entourent, quelques-uns ont attaché au premier bouton de leur paletot la corne d'un

grand tablier blanc ; d'autres portent à la boutonnière des cœurs de drap où des épingles sont fichées; parmi tous la causerie murmure gaiement, mais à voix basse : le rire respecte le lieu et le maître. Cependant la jeunesse se dit bonjour à l'oreille ; et l'on entend par instant sortir du rassemblement un nom de femme, un souvenir ou une nouvelle du bal de la veille. Des groupes détachés s'entretiennent avec des malades. Deux des plus jeunes externes, en se poursuivant, s'arrêtent au lit où une malade repliée sur elle-même tient ses genoux contre son menton ; et posant leurs coudes sur le pied du lit laissé libre, ils luttent, en jouant comme des jeunes chiens, à qui fera baisser le poignet de l'autre.

Sur la longue table, placée entre les deux poêles, des bandes de toile sont roulées et en pelote. Une pyramide de petites éponges est à côté d'un paquet de charpie qui se dresse en neige. Un petit pupitre a ses casiers de bois blanc remplis de pots d'onguents jaunes et bruns

d'où sortent les queues des spatules. La flamme longue d'une petite lampe à esprit-de-vin laisse tomber des éclairs d'or rouge dans des bassins de cuivre. Aux deux bouts de la table, sur deux fontaines d'étain, la fontaine à laver et la fontaine à tisane, des lumières d'argent glissent, longues et droites, en reflets mats et dégradés. Un interne, penché sur la table, feuillette un registre qui porte imprimé en tête de ses colonnes : *Tisane; — remèdes : externes, internes; — potages : au riz, ou au vermicelle; au gras, au lait; — soupes au pain : grasses, maigres; — aliments solides : 1, 2, 3, 4; — boissons alimentaires : vin, lait.* Adossée à la table, une fille de salle, trapue et basse de jambe, frotte avec une serviette un pot à l'eau d'étain qui reluit entre ses grosses mains, et elle cligne ses petits yeux de dogue, bridés et bordés de rouge, dont l'un tiré du coin est plus petit que l'autre.

La salle aérée n'a plus d'odeur, mais seulement une sorte de chaleur humide : la tiédeur d'une chambre où il y a un bain.

Sous le jour pâle, transparent et froid, chaque lit dessine nettement son carré blanc, sa couronne de percale éclairée, sa couverture de laine ou son édredon vert. Des rayons semblent assis au pied des lits, ou remontant sur les draps, sautent sur la manche de chemise d'une malade qui se met sur son séant. Les pancartes au-dessus des lits se profilent jusqu'au bout de la salle, blanches quand le lit est occupé, noires quand le lit est vide. Dans la lumière bleuâtre, au fond des lits, à la tête des malades, se voient les petites planchettes qui portent les pots de confiture, les fioles, des oranges, parfois un livre. Entre les rideaux ouverts, jouent ou tombent comme un fil à plomb les petits bâtons pendus à des tringles dont s'aident les malades pour se soulever.

Des femmes couchées, quelques-unes sont comme ensevelies dans les draps. Un bout de joue, un peu de front, puis une forme ronde et ramassée, un corps resserré sur lui-même, un corps en tas, c'est tout ce qu'on voit d'elles

sur le traversin et sous les couvertures. D'autres restent immobiles sur le dos, les jambes relevées, les genoux en l'air, soulevant la couverture à angle droit. Beaucoup, la tête haute sur l'oreiller, se tiennent avec la main gauche le poignet de la main droite, attentives et les yeux distraits, dans la pose d'une personne qui se tâte le pouls. Dans les lits rapprochés de l'entrée, il y a du mouvement; une espèce de toilette, un apprêt de coquetterie ranime les forces des moins malades. Des mains maigres, aux veines bleuies, boutonnent, à demi-tremblantes, un poignet de chemise, ou défripent les plis d'une camisole. L'une détache un bonnet brodé attaché avec des épingles dans l'intérieur des rideaux de son lit; l'autre se lisse les cheveux.

Toutes sont pâles, d'une pâleur que le blanc de lessive des oreillers, des draps, des rideaux, fait presque terreuse. Et ainsi couchées et attendant, si pâles sur ce linge si net, les yeux agrandis par la fièvre, ces femmes de travail et de misère ne semblent pas du peuple; chacune

porte sur la figure et dans l'air cette distinction singulière de son sexe que la maladie semble rendre à la femme du pauvre, comme s'il y avait au fond de toute femme, femme du monde ou journalière de la rue de Charenton, une grâce égale à souffrir!

Sur les pancartes des lits, les élèves ont posé de travers leurs chapeaux ; sur le haut des lits, les chaises sont renversées les pieds en l'air pour faire au chirurgien le passage libre vers les malades.

Debout contre une fenêtre, le visage à contre-jour et lumineux dans l'ombre claire de son voile blanc, la sœur Philomène tricote un bas.

— Allons, messieurs, — dit le chef de service; et descendant la salle, il va au premier lit à gauche de l'entrée. Il marche droit, avançant les jambes sans les plier, avec un pas régulier et traînant qui glisse sur les carreaux. La fille de garde le suit portant d'une main une serviette et un pot d'étain, de l'autre un bassin d'étain qu'elle appuie à sa hanche.

Chaque lit auquel le chirurgien s'arrête est enveloppé par les internes, cachant la malade qui se découvre, avec leurs dos pressés, leurs têtes haussées ou baissées l'une contre l'autre, sous les rideaux.

Le silence, un silence anxieux et respectueux, presque solennel, remplit la salle. On entend crier la plume de l'externe chargé du livre des ordonnances, qui écrit, adossé au pied du lit. Toutes les bouches se ferment, toutes les douleurs se taisent sur le passage du chirurgien, qui va d'une malade à l'autre avec un visage imperturbablement doux, un sourire de confiance et d'encouragement, des paroles fortifiantes et enjouées, parfois même des plaisanteries de bonhomme.

— Allons! dit-il à une femme à laquelle il avait fait il y a quelques jours une opération à la gorge, vous savez que c'est pour aujourd'hui? Vous nous avez promis de nous chanter quelque chose... Rien qu'un petit air, voyons...

Et il prête l'oreille aux notes qui essayent de

sortir du gosier de la malade égayée et ranimée.

— Une portion au 9! — dit le médecin après s'être arrêté un instant auprès d'un lit; et la jeune femme toute pâle qui était assise dans ce lit, eut à ce mot un sourire de résurrection sur la figure : la vie monta à ses yeux creusés et ardents, dans l'éclair d'une joie radieuse.

Le médecin était à l'avant-dernier lit, au lit n° 29.

— Ah! d'hier... — dit-il, en voyant la pancarte attachée au bas du lit.

La malade écarta sa camisole et découvrit son sein. Un interne releva le rideau du lit pour laisser passer le jour de la fenêtre. Le médecin regarda. La malade regardait l'œil du médecin; mais c'était un œil qui ne disait rien.

Au bout d'une demi-minute, le rideau retomba. La femme ferma les yeux, elle entendit le médecin se retourner, son pas glisser. Une terreur soudaine et sans idée lui passa comme une main de glace dans le dos. Elle s'enfonça

dans le lit, remontant les couvertures et se cachant la tête dans l'oreiller.

— M. Barnier n'est pas là? dit le médecin en passant à l'autre lit, et il leva la tête pour voir dans le groupe des internes.

— Le voilà, dit une voix, il arrive...

Les internes entouraient le lit à la tête duquel le médecin s'arrêtait. Barnier se glissa derrière eux, dans l'espace laissé libre, du côté du dernier lit que le médecin venait de quitter. Il se tenait debout, attendant que le médecin auquel il faisait face lui adressât la parole, quand il sentit une main saisir sa main par derrière. Il se retourna : il eut peur comme un homme qui reverrait le spectre d'une femme qu'il aurait connue.

— Qu'est-ce qu'ils vont me faire, Barnier? lui dit la malade qui était dans le lit, en glissant sa voix à son oreille.

— Toi! dit Barnier, toi?

— Qu'est-ce qu'ils vont me faire, hein voyons?

— Monsieur Barnier! appela le médecin qui s'en allait.

Barnier le rejoignit, et comme il descendait l'escalier à côté de lui, le médecin lui dit :

— Monsieur Barnier, je sais que les internes se plaignent de sortir de l'hôpital sans avoir pratiqué d'opérations. Eh bien, je veux faire un essai. Vous opérerez demain la nouvelle arrivée, le n° 29... Vous avez vu : *un encéphaloïde lardacé* du sein droit... Je vous conseille le bistouri convexe pour l'incision des téguments, le bistouri droit pour le reste de l'opération. Et faites votre incision courbe...

XXX.

Le médecin continuait à parler; Barnier ne l'entendait plus.

Cette femme, il l'avait aimée. Il avait été son

premier amant. Elle avait été son premier désir et son premier amour. Elle était du village où il était né, un tout petit village de mariniers au bord de la Marne. Elle avait pour père un patron de bateaux, qui faisait, avec ses chevaux, le halage le long du canal de Meaux. Le village, son rideau de peupliers, l'eau qui passait devant, la rivière, les canards, les chevaux qu'on baignait, les toits de tuile, la grande rue, la maison, sa fenêtre, à elle, où le soir il voyait les feuilles de vigne noires sur son rideau éclairé; le premier baiser qu'il lui avait pris sur le cou, entre la peau et les cheveux; cette grange, pleine de foin, où le soleil entrant par la chatière lui chatouillait le bas de sa jupe; le petit mur par-dessus lequel elle sautait, quand la maison dormait, pour aller au bal; et ce ravin où ils couraient l'été, — comme c'était loin et tout près! comme c'était passé et vivant! comme c'était hier!

A Paris, où elle avait voulu le suivre lorsqu'il

était venu y faire sa médecine, quels bonheurs ils avaient eus : carnaval plein de folies, parties de campagne par un beau temps, soupers improvisés au pied de leur lit, joie des robes nouvelles qui lui allaient si bien, jalousies qu'emportait une caresse! jusqu'à ce jour où elle l'avait quittée, et où sa chambre d'étudiant, toute pleine encore d'elle, lui avait paru vide, vide comme un nid encore chaud où il n'y a plus rien...

Tous ces souvenirs lui arrivaient à la tête, aux yeux, pêle-mêle et comme par bouffées.

XXXI.

Quand Barnier, après la visite de la salle des hommes, revint au lit de la malade :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit? lui demanda-t-elle, en

lui prenant les mains. Est-ce qu'il faudra... vos outils ?

Et elle eut un tressaillement que Barnier sentit au bout de ses doigts.

— Non... non... — balbutia Barnier. Ah ! ma pauvre Romaine, toi ici !

— Moi ici... Ah ! j'en ai fait de ces farces, depuis que je ne t'ai vu !... J'ai eu des hauts et des bas... et souvent pas de bas ! dit-elle avec un sourire forcé. Ça n'a pas toujours été drôle... Vois-tu, il y a des hommes... il faut qu'ils cassent tout quand ils ont bu, les verres... et les femmes... Et ça me vient de mon dernier amant... un coup de poing... Regarde...

Et elle lui montra son sein.

— Est-ce qu'on me le coupera ?... On ne me le coupera pas, n'est-ce pas ?

En ce moment la sœur Philomène s'approcha du lit, et d'une voix que Barnier ne lui connaissait pas :

— Numéro 29, vous parlez trop haut, cela empêche vos voisines de reposer... Et puis

vous-même, vous avez besoin de repos... de beaucoup de repos...

Et la sœur entrant dans la ruelle où se tenait Barnier et le chassant presque, se mit à reborder vivement le lit jusqu'au traversin.

— Ma mère, — dit Barnier en suivant la sœur qui sortait de la ruelle du lit,—vous devriez bien... vous qui savez donner du courage aux autres.. Moi, je ne sais pas, je ne peux pas... C'est une femme que j'ai connue... dans le temps... et je n'ai pas la force... il faut l'opérer demain... On n'a qu'aujourd'hui pour la préparer...

— On doit l'opérer demain? dit la sœur avec un accent singulier et en laissant tomber froidement les mots.

Barnier fut obligé de répéter : — Oui, demain... Elle a peur... vous l'avez vue... une nature nerveuse à l'excès... Je vous en prie, vous lui parlerez, vous la préparerez... Vous êtes si bonne... Je vous ai vue si souvent obtenir des malades ce que nous ne pouvions pas

obtenir, nous... Dites-lui que ce ne sera rien, l'opération... Décidez-la, n'est-ce pas, ma mère?... et sans l'effrayer...

Au bout d'un instant de silence : — Je lui parlerai... et peut-être Dieu m'enverra de bonnes paroles... — dit la sœur en tournant vers Barnier un visage où il fut étonné de voir une expression de souffrance.

Barnier remonta dans sa chambre. Il passa tout le jour à remuer le passé de cet amour qui n'était pas mort ; et des souvenirs enivrants s'élevaient en lui, qui avaient la senteur âpre de la fleur des champs et du fruit des bois. Il lui venait à tout moment des envies furieuses d'aller voir Romaine, mais il n'osait aller à ce lit ; il avait peur d'une parole, d'une question, et la lâcheté l'emportait. Il pensait que la sœur devait lui parler, et il tremblait qu'elle ne réussît pas, qu'elle ne la décidât pas à l'opération. Un instant après, il se persuadait que la sœur avait réussi, et alors, pensant au lendemain, le frisson la prenait. Il se disait que sa

place était auprès de Romaine, qu'il devait aider la sœur à la soutenir contre ses faiblesses ; qu'il devait lui parler, lui dire que l'opérateur aurait pitié de son corps adoré... Et il restait, sentant les forces lui manquer, et laissant malgré lui ses yeux aller à l'acier froid des instruments de sa trousse.

XXXII.

Dans la salle Sainte-Thérèse, deux femmes causaient de leurs lits, la brodeuse de jupons et une vieille femme dont la figure était traversée par une bande qui lui couvrait les deux yeux.

— Dites donc, la brodeuse, est-ce qu'il ne va pas bientôt être quatre heures?

— Mais si... il les est... Rien qu'au jour, ça se voit...

— Ça se voit... vous êtes bonne, quand on y voit...

— Ah ! c'est vrai.

— Pourquoi donc qu'on n'entend pas aujourd'hui la sœur Philomène ? Elle est si *recta* pour l'heure, ordinairement...

— Peut-être qu'elle a quelque chose... Elle n'avait pas l'air en train, ce matin... Vous n'avez pas vu, vous : elle n'a pas appelé la petite du 5 pour lui donner quelque chose, comme elle fait toujours... Ah ! mais la v'là... Elle est auprès du 29... La fille de garde m'a dit qu'on devait lui couper quelque chose, au 29, demain... C'est pour ça... Elle la travaille, elle lui dit de se décider... Est-ce que vous entendez, vous qui êtes plus près que moi ?

— Certainement, que je l'entends... C'est drôle, elle n'a pas sa bonne voix, vous savez, sa voix... que quand elle vous parle avec, elle vous ferait faire tout ce qu'elle aurait envie.

— Ah ! dame, c'est peut-être que ça presse, et que l'autre rechigne... Quand il y a le

temps, ils ne vous brusquent pas... Moi, je connais ça, depuis le temps que j'en vois... Ils vous prennent en douceur... Ils sont malins, allez!... Ils voient tout de suite, vous comprenez, ils ont l'œil fait à ça, si vous êtes dans les *nerveuses,* comme ils disent... Alors, pendant deux ou trois jours, ils vous disent... qu'ils ne vous disent rien : « Il faut voir ça... Nous verrons ça », des mots comme ça. Là-dessus, vous, vous voilà en l'air... vous ne savez pas s'ils vous opéreront, s'ils ne vous opéreront pas : ça ne fait rien ; votre tête travaille, ça vous trotte, l'idée vous entre... Quand ils vous voient comme ça, ils commencent à vous dire, mais gentiment, sans en avoir l'air : « Moi, à votre place... voyez-vous, si j'étais que vous... vous en ferez ce que vous voudrez... je me déferais de ça. » Et puis, ils vous laissent encore un ou deux jours à mijoter avec cette idée-là... Et puis, ma foi, un beau matin, ils ne prennent plus de mitaines, et ils vous disent tout bonnement : « Ma brave femme, si

vous ne voulez pas qu'on vous ôte ça, ça vous emportera... » Ça vous donne le grand coup, vous comprenez, et comme depuis huit jours on est là sur le gril, on aime autant en finir... Mais c'est plus ça pour celle-là...

— Qu'est-ce qu'elle répond, entendez-vous?... Est-ce qu'elle se décide?

— Comme ça... Elle ne dit pas grand'chose... Elle marmotte... Elle parle de son corps... « Mon pauvre corps... » v'là tout ce qu'elle dit... Ah! la sœur lui parle dur, par exemple! Ce n'est pas comme ça qu'elle m'aurait décidée, moi, si je n'avais pas eu envie... Lui parle-t-elle de la mort, mon Dieu!

— C'est qu'aussi, voyez-vous, si on ne vous faisait pas peur un peu, on ne vous déciderait jamais... Ah! c'est fini... v'là la sœur... C'est vrai qu'elle a l'air malade...

XXXIII.

Le lendemain, sur les onze heures, deux infirmiers à la casquette marquée des deux lettres rouges A. P. remontaient un brancard sur lequel était couchée une femme pâle, l'air abattu et comme dompté, le regard effrayé, les traits contractés par l'angoisse, le visage plein d'une crainte timide et presque honteuse.

L'interne, la sœur Philomène, aidée d'une fille de garde, la recouchèrent avec mille précautions ; et quand Romaine fut dans le lit, la tête haute sur l'oreiller relevé, le bras droit soutenu par un coussin et écarté du corps, une subite expansion succéda en elle à la résolution des forces morales, à cette espèce de soumission, de peur, de honte qui fait ressembler les

opérés, après l'opération, à des enfants qu'on vient de corriger.

— Je t'aime, Barnier ! dit-elle, et un flot de paroles amoureuses s'échappa de sa bouche, comme une volée de baisers, avec une expression de passion presque sauvage.

Barnier lui fit signe de se taire, et, après lui avoir recommandé de se tenir bien calme, il quitta précipitamment la salle, pendant qu'on écrivait sur la pancarte au pied du lit :

Opérée le 7 février.

Il rencontra Malivoire dans l'escalier.

— Viens-tu déjeuner?

— Non, répondit-il, je n'ai pas faim ce matin.

Et se dépêchant de gagner sa chambre, il tomba dans son fauteuil ; il était temps : les jambes lui manquaient.

Le corps de cette femme alors devant lui revint sans qu'il pût le chasser. Ses yeux se reposaient sur ce sein de jeune fille, petit, plein et

frais, sur lequel sa tête avait dormi ; son bistouri y entrait, sa main y poussait l'acier... Et la vision de l'horrible moment ne finissait pas : tout recommençait, et l'opération qu'il avait faite, il lui semblait la faire encore, et toujours!

Son tablier était taché de sang ; il ne l'avait pas vu. Il le jeta loin de lui et monta à la salle Sainte-Thérèse.

En le voyant, Romaine lui fit un sourire de ses grands yeux cernés qu'elle ouvrit à demi, un de ces sourires qui ne veulent pas parler, avec lesquels les malades demandent qu'on les laisse à leurs souffrances, à leur pensée, au silence, au repos.

Il revint plusieurs fois. Romaine eut toujours ce même sourire de douceur, de somnolence et de paresse.

A sa dernière visite, dans la nuit :

— Barnier, — lui dit-elle d'une voix si basse que l'interne fut obligé de se pencher sur elle pour l'entendre, — tu m'as vue, toi... tu as vu

mon corps après... c'est affreux ?... c'est bien grand, hein ?... Je ferais peur... Il vaudrait mieux être morte, n'est-ce pas ?... Pourquoi aussi la sœur est-elle venue me parler ?... Qui est-ce qui voudra de moi, maintenant ?... Ah ! oui, on aurait dû me laisser mourir... Toi, qui me trouvais si bien faite... tu étais si fier de moi, te rappelles-tu ?... Tu n'oserais plus seulement regarder la place... Ça valait mieux, je te dis, d'en finir !

XXXIV.

— Pourquoi vous remuez-vous comme cela, mon enfant ? Il faut vous tenir plus tranquille, dit le chirurgien le lendemain matin.

Il s'approcha d'elle, la regarda, lui tâta la peau ; puis lui découvrant la poitrine, il l'ausculta longuement.

— Monsieur Barnier, vous ne sentez rien d'anormal... au cœur... dans les poumons?

— Rien... rien.

— C'est comme moi... Cela va très-bien, mon enfant.

Arrivé au bout de la salle : — Messieurs, dit le chirurgien aux internes qui le suivaient, je vous ai annoncé qu'il n'y aurait pas de clinique... J'ai changé d'avis... descendons.

Et quand les internes et les élèves furent autour de lui rangés sur les gradins de l'amphithéâtre :

— Messieurs, je veux vous parler de la malade du 29. L'opération, confiée par moi à l'un de vous, a été parfaitement faite.., Je n'aurais pas mieux fait que M. Barnier. Vous venez de voir cette pauvre femme, vous avez remarqué le soin que j'ai mis à l'ausculter; j'ai voulu que M. Barnier répétât l'auscultation, et, vous l'avez entendu, nous avons trouvé tous les organes dans leur état normal.., Il n'y a chez l'opérée, ni érésipèle, ni phlegmon, ni

symptôme de péritonite, de pleurésie, de péricardite ou de lésion abdominale... Il n'y a rien qui doive effrayer, et, cependant, je vous le dirai, je suis rempli de crainte... Il faut bien le reconnaître, messieurs, quoi qu'il nous en coûte, poursuivit le chirurgien avec tristesse, notre science, notre expérience rencontrent parfois des mystères qui se jouent d'elles et les humilient, des mystères dont nous ne savons rien, malgré nos études, où nous ne voyons rien, malgré nos efforts, et dont nous ne pouvons rien dire que ce mot : un accident! parce que nous n'avons que ce mot pour signifier l'inconnu... J'ai déjà eu, il y a de cela cinq ou six ans, une malade opérée pour la même affection ; le lendemain de l'opération, je la trouvai tourmentée, anxieuse, agitée, brûlante, toujours remuante ; au reste, pas plus de désordre intérieur que dans la malade d'aujourd'hui. Elle mourait au bout de trois jours, et l'autopsie ne m'apprenait rien de la cause de sa mort, ne me révélait pas une altération matérielle...

Monsieur Barnier, vous voilà prévenu, suivez bien la malade... et le traitement, vous comprenez, le plus énergique...

XXXV.

— A boire! donne-moi à boire! dit Romaine à l'interne quand il remonta près de son lit. — Ah! je ne suis pas bien...

Elle ne faisait que remuer, s'agiter, tourner et retourner à demi sa tête sur l'oreiller, allonger et retirer ses bras, lever une de ses jambes, abattre l'autre. Elle se plaignait d'étouffement, de douleurs sous les reins, de nausées, d'un brisement général de tout le corps. Barnier passa toute la journée et toute la nuit à la soigner, à la veiller, à combattre la violence du mal avec la violence des remèdes : il ne put dompter cette agitation, apaiser cette fièvre,

rafraîchir cette soif, endormir dans une heure de repos l'inquiétude de ces membres qui toujours et toujours faisaient ce froissement sous les draps.

Le matin, à la visite, le chirurgien leva l'appareil. Il n'y avait aucun désordre dans la plaie. Mais la malade était dans une exaltation qui touchait au délire, et toute espérance était perdue.

XXXVI.

Romaine ne parlait plus à Barnier. Tout à coup, dans la journée, elle lui prit brusquement et furieusement les mains, enlaçant ses doigts à ses doigts, se cramponnant à lui de toutes ses forces et de tout son regard, de ses deux grands yeux où la pupille n'était plus qu'un point dans le blanc.

— Je ne mourrai pas, hein, Barnier? — dit elle d'une voix saccadée que les étouffements coupaient et qui reprenait : Je ne veux pas mourir... je veux pas, non, je ne veux pas!... Mon petit Barnier, fais-moi vivre... Je n'ai pas l'âge, moi... Tu sais bien que j'avais quinze ans. Le prêtre est venu, il était là... Mais vous êtes donc tous des médecins de deux sous ici, dis? Oh! je te tiens bien, va, tu ne me feras pas lâcher... Eh bien, ça m'est égal de n'être plus belle... qu'on me fasse tout ce qu'on voudra... mais que je vive... rien que ça, vivre! encore vivre!

Puis ce mot à peine fini, repoussant avec horreur les mains de Barnier qu'elle tenait comme dans un étau :

— Ah! boucher, comme tu travaillais là-dedans!... comme tu coupais! C'est de la viande pour vous, hein! v'là tout c'que c'est!... Laissez-moi donc!... C'est moi qui suis contente de t'avoir lâché... Je voudrais encore avoir plus fait la noce, vois-tu? et plus rigolé... plus

trompé de vous autres! — Et elle eut un sourire qui se brisa aussitôt.

— Romaine! Romaine! je t'en supplie... — disait Barnier.

Mais la mourante recommençant à s'attacher à lui, et lui remontant le long des bras avec ses mains tâtonnantes qui cherchaient à s'accrocher :

— Les autres?... qu'est-ce que ça me fait, les autres! Qu'elles meurent toutes! Moi, je suis jeune... j'ai de l'étoffe... il y a de quoi... je ne suis pas finie... On vit vieux chez nous... je suis forte... je n'ai jamais rien eu... Je traversais les ponts, l'hiver quand il gelait, sans rien avec une chemise sur le dos, les samedis d'Opéra, tu sais bien? Qu'est-ce qu'elle a toujours à tourner par ici, cette chienne de sœur?... Je m'en ficherai pas mal de tout ça, quand je serai pour m'en aller... Dieu que je souffre!... J'ai t'y soif! Ah! boucher! si j'avais eu de ta chair sous les dents dans ce moment-là, tu aurais vu comme je mords!... Oui, à boire, à

boire... donne... j'ai la langue comme du bois.

Elle but, ses doigts se desserrèrent, et elle tomba dans un de ces sommeils d'anéantissement qui semblent essayer la mort à ceux qui vont mourir.

Barnier était à bout d'efforts. Il s'enfuit. Sous les rideaux du lit d'une malade, il entendit en passant la voix de sœur Philomène qui disait :

— Oui, c'est vraiment abominable... On ne devrait pas recevoir ces femmes-là ici... Il devrait y avoir des cellules... Elles mourraient au moins sans faire de scandale...

XXXVII.

Le dîner venait de finir. Une dernière croûte de pain qui craquait sous la dent d'un malade aisait dans la salle le bruit d'un grignottement de souris.

Deux femmes toutes jeunes dont on voyait aller et venir le petit bonnet blanc, la camisole blanche, le jupon noir, se promenaient bras dessus bras dessous contre les lits, avec une gaieté mutine et de petits rires de jeunes filles mêlés à des ironies de gamin.

— Ma sœur!... ma mère! — disaient-elles, répétant d'un ton railleur les noms échangés entre la sœur et les filles de garde, — c'est comme une famille ici... Il n'y a que mon fils qu'on ne dit pas.

Et elles riaient, quand l'une qui traînait la jambe dit à l'autre :

— Pas si vite... ça me fait mal à la cuisse.

D'un lit s'éleva une voix lente, plaintive, qui s'arrêtant à chaque mot, murmura tout haut :

— Les unes... c'est de la jambe... les autres... du bras... les autres... tout le monde souffre ici.

D'un autre lit un cri s'échappa.

— Elle gueule... dirent les deux jeunes filles qui se promenaient.

— Oh! la douillette; — fit une malade dans son

lit, elle ne se gêne pas... Ce n'est pas devant le médecin qu'elle crierait comme ça!

— Ah! par exemple, demain si je crie comme ça... — dit une voix presque ferme.

— Demain?... — reprit une voix sourde, — je voudrais bien y être à demain, pour savoir ce qu'on va me faire...

— Moi aussi... je donnerais bien quelque chose pour que la nuit fût passée...

— C'est affreux de voir mourir comme ça... sous votre nez... — dit en se retournant la malade placée à la droite du lit n° 29. — Voilà une heure qu'elle ramasse ses draps...

— Madame fait son paquet? — dirent les deux petites filles qui passaient.

Le jour baissait et s'éteignait. Le mystère d'une demi-nuit commençait dans la salle enveloppée des premiers voiles du soir. La lumière, mourante et pâle comme une lueur de lune, semblait une vapeur refoulée au haut des rideaux et aux couronnements des lits par l'ombre qui montait du plancher. Les fenêtres,

troubles et sans clarté, avaient seulement une plaque de jour à leurs derniers carreaux, et tout en haut, contre la tringle, un dernier reflet, une grande touche blanche sur le premier pli des rideaux tirés. L'ombre était déjà aux deux extrémités de la salle ; mais dans le fond où le cabinet en vitrage de la sœur se levait sur le jour d'une fenêtre, un reste de lumière passant à travers les rideaux de mousseline mettait une sorte de brouillard, pareil à celui qui s'élève à la première aube des prés où il a gelé blanc. Sur ce brouillard, les allants et les venants se détachaient vaguement et sans netteté, avec des apparences d'ombres.

Les petites poulies, auxquelles pendent les veilleuses, jouèrent et crièrent ; et les veilleuses descendirent, l'une après l'autre, à la portée de la main de la fille de garde qui les alluma.

Alors, à un bout de la salle obscure et sombre où la lueur de la plus lointaine veilleuse tremblotait entre quatre colonnes, au devant d'un petit autel, la nuit se mit à remuer comme

pleine de formes qui s'agitaient. Elle se remplissait peu à peu de silhouettes de personnes survenantes. Il se fit une sorte d'attroupement confus et automatique que du noir et du blanc venaient grossir d'instant en instant, sans que les pas de ces corps qui se rassemblaient, le frôlement de ces robes qui se pressaient, fissent plus de bruit que des larves qui se seraient traînées.

Arrivées au cercle de lumière de la veilleuse, sous laquelle elles apportaient leur chaise avec effort, les malades apparaissaient ; c'était une grande femme noire, au corps maigre serré dans un petit châle noir noué derrière le dos, qui marchait les bras un peu en avant, comme quelqu'un qui aurait peur de tomber ; se donnant le bras, deux vieilles allaient à petits pas, le dos voûté, l'une soutenant la chaise que portait l'autre ; une grande jeune femme à la torsade de cheveux noirs un peu dénouée sur le cou, s'avançait seule, élégante et svelte dans la rapote grise de l'hôpital ; venaient les deux

petites filles rieuses ; puis une femme en madras avec le bras en écharpe dans un foulard attaché à sa camisole blanche ; puis une femme de la campagne avec son bonnet de paysanne. A demi portée par deux femmes qui la soutenaient sous chaque coude, une jolie jeune femme s'approchait péniblement, souriant, la tête un peu renversée, d'un sourire à la fois charmant et douloureux, à ses deux compagnes qui lui disaient, quand elle semblait faiblir :

— Allons ! marchez, madame Patraque...

La sœur Philomène, montée sur la marche de l'autel, allumait lentement les huit cierges des deux candélabres, faisant de temps en temps sans se retourner : chut ! quand le murmure de causerie des malades grandissait trop fort derrière elle. A mesure que la flamme s'élevait des candélabres, se dessinaient et brillaient la Vierge blanche au collier de moire bleue, les hortensias en papier dans leurs vases de bois bronzé, le petit Jésus de cire dans la petite crèche au toit pointu surmonté d'une

croix ; et les cierges en brûlant jetaient une lumière à côté de l'autel sur le haut d'une grande armoire où étaient jetées des béquilles et des crosses de bois blanc.

Les malades s'étaient assises en cercle, sur les chaises. La jeune malade si faible avait été amenée au seul fauteuil qui fût là. Ses deux compagnes lui passèrent un oreiller derrière le dos, et lui couvrirent d'un édredon les genoux et les jambes.

La sœur alla à la clochette contre le mur. Elle sonna un premier appel, laissa le silence se faire, sonna un second appel, dit d'une voix claire : — A la prière ! — et tomba à genoux sur le carreau au milieu du cercle en face l'autel.

Sa voix s'éleva au milieu du silence. Elle monta sous la voûte avec une vibration pénétrante, sur un ton doucement aigu, dans une sorte de cantilène. C'était une voix perçante et cadencée, pure comme un timbre de cristal, grêle et claire comme une récitation d'enfant

virginale comme un chant d'oiseau ; une voix pareille à l'âme d'un instrument, et qui semblait verser la prière qu'elle disait.

La sœur commença par remercier Dieu pour tous les biens que nous avons reçus de lui, pour nous avoir tirés du néant, pour nous combler journellement d'une infinité de faveurs ; et mettant dans sa bouche les actions de grâces de cette salle d'hôpital, elle fit dire à la maladie, à la fièvre, à la souffrance : *Hélas ! Seigneur, que puis-je faire en reconnaissance de tant de bonté? Joignez-vous à moi, Esprits bienheureux, pour louer le Dieu des miséricordes qui ne cesse de faire du bien à la plus indigne et à la plus ingrate de ses créatures...* Et dans le fond de la salle, des murmures étouffés étaient les voix des plus malades qui se joignaient à sa voix.

Un cri, à ce bruit de voix, partit du lit de Romaine, et des mots, qui se débattaient dans des blasphèmes confus, déchirèrent la prière.

Examinons nos fautes... — continua la sœur de sa même voix, — *examinons nos fautes envers*

Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

Et après un silence d'une minute, sa voix reprit toujours égale, toujours sereine :

— *Me voici, Seigneur, toute couverte de confusion... Oui, Seigneur, j'ai poussé trop loin ma malice et mon ingratitude...*

— Le prêtre !... le prêtre !... là... secouez les rideaux ! cria Romaine. Tiens ! leur messe... ils chantent... Ah ! que c'est bête, cette église... Ils ont laissé la porte ouverte... Barnier !... ils montent... ils viennent !... Ah ! le médecin de la mort... Va-t'en, calotin !

— *Prions...* — dit la sœur avec un accent d'autorité et de volonté sévère. *Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié...*

Et les malades répondirent de leurs chaises ou de leurs lits avec un bourdonnement ronflant, au bout duquel tombèrent un à un, de la bouche des plus faibles, les *Ainsi soit-il* en retard.

— Pas de musique !... Ils m'ennuient... Ote les fleurs, ça pue... Ils ne savent pas chanter...

Je te dis que j'en sais une mieux... Attends, c'est sur l'air... un drôle d'air... — et Romaine chanta :

La petite Rosette,
Voulant voir du pays
. . . . . .
Passant à la barrière
Un commis l'arrêta,
Lui disant : La petite mère,
Que portez-vous donc là?
Approchez, belle blonde,
Approchez de plus près...

— *Je vous salue, Marie pleine de grâce...* — dit la sœur d'une voix qui devenait plus haute, plus forte, plus dominante, et elle fit résonner impitoyablement les derniers mots de l'*Ave* : *Priez pour nous, pauvres pêcheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.*

— Allons-nous-en ! — cria Romaine, — je sauterai par-dessus le petit mur... Oh ! il m'aimait bien... oui, on disait que sa mère avait eu un regard...

— *Je crois en Dieu... je me confesse à Dieu...* — disait la sœur; et sa voix sans tressaillement,

sans entrailles, était une voix qui commandait le silence : elle était comme une main de fer mise sur la bouche d'une agonie et scellant le délire aux lèvres de la Mort.

Seigneur, ayez pitié de nous!... Christ, ayez pitié de nous!... — Et elle laissait tomber toujours plus durement les versets, jetant sur cette femme les litanies du Cœur de Jésus, pelletée à pelletée, comme de la terre qui étouffe.

— Barnier !... — appela Romaine d'une voix brisée et qui ressemblait à un gémissement, — je veux... mes cheveux et mes dents... avec moi... Je ne veux pas... les garçons d'amphithéâtre...

La sœur disait : — *Souvenez-vous, ô très-pieuse Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui, par une entière confiance ont imploré votre protection et puissant secours ont été délaissés...*

Et sa voix avait perdu son accent impitoyable : elle ne semblait plus maudire, ni condamner : les douceurs d'une voix de femme, les tendres-

ses d'une invocation lui revenaient peu à peu, et de parole en parole.

— Là-dessous... — disait Romaine d'une voix qui s'éteignait, — oui, là-dessous... sous mes chemises... cherche... il y est... mon livre de messe... là, caché... cherche donc... il est dessous... Non !... non... pas de livre... laisse-le... non, non, non !

Notre-Dame des malades ! ayez pitié de nous !... — dit la sœur, et l'émotion de son cœur apitoyé commença à battre et à palpiter dans sa voix désarmée et qui tremblait. Par moments, sa mémoire hésitait et s'arrêtait sur les mots.

— Non... non... répéta encore Romaine avec l'accent qu'on a dans les rêves. Et ce qu'elle allait dire s'éteignit dans sa bouche sous le souffle et l'apaisement de cette voix de la sœur recommençant pour la neuvaine le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Confiteor*, avec une tendresse si suave, une douceur si émue, un tel accent de pitié et de caresse qu'on aurait cru entendre un ange gardien berçant une agonie.

Tout à coup un horrible cri : — A moi ! madame la religieuse ! fit courir la sœur au lit de Romaine. Elle s'y agenouilla et y resta en prières jusqu'à ce qu'elle sentît, dans ses mains étreintes par la mourante, se refroidir les mains de la morte.

XXXVIII.

Barnier, depuis sa sortie dans la journée de la veille, n'avait point reparu à l'hôpital.

Le matin, il rentra. Son pantalon était crotté jusqu'aux genoux, par de la terre mouillée, par la boue rouge des champs. On ne sut jamais où il était allé cette nuit-là.

Il monta quatre à quatre l'escalier de la salle Sainte-Thérèse, et il alla, sans se sentir marcher, jusqu'au milieu de la salle. Les rideaux du lit de Romaine étaient tirés, la pancarte

était enlevée... De la main il chercha à s'appuyer, et trouvant un bout de la grande table, il s'y assit, une jambe pendante. Derrière lui s'approchaient un bruit, des pas, la marche cadencée de gens qui portent quelque chose. Un chuchotement de terreur courut de lit en lit : *La boîte à chocolat ! la boîte à chocolat !* Et deux infirmiers qui portaient un brancard couvert le frôlèrent en passant.

Les deux hommes posèrent le brancard a pied du lit. Ils ôtèrent et mirent à terre, à côté, le couvercle bombé et recouvert d'une toile cirée brune aux dessins de canne tressée. Les rideaux du lit jouèrent sur leurs tringles. Sur le lit, une forme longue gisait étendue, enveloppée dans un grand drap noué en haut et en bas du gros nœud qu'on fait au coin d'une nappe. Un homme prit le nœud du haut, un homme prit le nœud du bas ; et ils s'avancèrent vers le brancard : ce qui était dans le drap soulevé par les deux bouts, coula vers son milieu avec un fléchissement horrible.

Le couvercle retomba avec un bruit mat; et les deux hommes, respirant comme après un effort, s'éloignèrent avec une espèce de sifflement de satisfaction. Leur pas, balancé par le fardeau lourd, diminua, s'éteignit, mourut.

Barnier resta sans bouger. Il continuait à regarder au même endroit avec des yeux qui n'avaient pas l'air de voir. Le lit vide était à jour. Deux rideaux jetés sur la couronne laissaient pendre leurs deux bouts sur les côtés. La couverture, rejetée sur le barreau de fer du pied du lit, retombait sur le carreau sans un pli. Un oreiller, des draps en tas étaient par terre. Au-dessus de la toile brune et rude d'un sommier, au-dessus du bleu cru d'un matelas aplati en galette, il y avait un matelas de dessus passé et tout usé de lessive, presque blanchi : le soleil qui le fouettait de côté y montrait le creux d'un corps.

XXXIX.

Il y avait ce soir-là une grande animation dans la salle de garde où les internes rendaient un dîner aux externes. On discutait en prenant le café, et tout le monde criait à travers la première fumée des pipes qui s'allumaient. Au moment où la bouteille d'eau-de-vie, circulant de mains en mains pour le gloria, passait au-dessus de la tête de Barnier, Barnier qui n'y touchait jamais la saisit et remplit à moitié sa tasse vide.

— Les sœurs?... les sœurs... avec cela, — disait en ce moment une petite voix aiguë à l'autre bout de la table, — je te dis que j'ai eu une maîtresse qui est allée accoucher à l'hôpital. Eh bien! elles ne la changeaient pas... elles la laissaient pourrir dans son linge!... Tout ça

parce que ce n'était pas une femme mariée... voilà comme elles sont avec leur charité ! Et puis, tu n'as qu'à voir dans une salle la différence qu'elles font entre les malades qui se confessent et les autres... C'est très-beau, je ne dis pas, mais on fait ça plus beau que ça n'est, les sœurs... Mon Dieu, il y a des infirmiers et des filles de garde qui les valent... et on n'en parle pas tant.

— Oh ! oh ! — firent quatre ou cinq voix.

— Allons, dis-le tout de suite, vas-y carrément : la sœur de charité est une blague ! j'aime mieux ça... — dit Barnier.

Et il reprit en posant sa pipe sur sa soucoupe.

— Tiens, tu nous fais poser... C'est trop bête de blaguer ces femmes-là... et de les blaguer ici. Est-ce que nous ne les connaissons pas aussi bien que toi ? Est-ce que nous ne les voyons pas à l'œuvre ? En as-tu rencontré ici qui aient laissé une femme pourrir, comme tu dis, parce qu'elle n'avait pas son acte de mariage ?... Ah !

voilà le grand reproche : elles embêtent les malades avec le bon Dieu... D'abord, elles ne les embêtent pas tant que ça, nous le savons tous... Et puis, après? Quand elles mettraient un peu de paradis dans une salle d'hôpital... Qu'est-ce que tu veux y mettre, toi? de la philosophie comparée? Parbleu! j'ai lu Voltaire aussi bien que toi, je ne fais pas le cagot... mais je trouve stupide qu'on mette ses opinions dans ces choses-là... Comment, n...! voilà des femmes qui renoncent à tout, qui vivent nuit et jour dans un hôpital, qui travaillent comme des manœuvres, qui vieillissent dans tout ce qu'il y a d'abominable! des femmes qui passent leur vie à consoler des agonies, à embrasser la mort... et sans avoir, pour se soutenir, ce que nous avons, nous : la vie du dehors, le zèle de la science, l'avancement, l'ambition d'un nom ou d'une fortune, une carrière devant nous... Ah! sacristi! si tu ne trouves pas ça assez beau!... Mais prends-moi n'importe qui, dans la rue, tiens! et mets-le dans une salle d'hôpi-

tal à voir une sœur faire ce qu'elles font toutes, mettre ses mains à des plaies où il y a des vers... il ôtera son chapeau, parce que devant des dévouements comme ça, mon cher, on a beau faire l'homme fort, et ne pas vouloir s'incliner... le cœur salue... quand on en a un...

— Diable! tu t'échauffes, Barnier! — reprit la voix aigre. — Après ça, mon cher, c'est tout simple que tu t'animes... Ça t'est personnel, cette question-là... Tu as tes raisons pour les défendre, les sœurs...

— Des raisons?... lesquelles? — dit Barnier, en vidant d'un trait l'eau-de-vie de sa tasse.

— Ne fais donc pas l'enfant... Tu les connais aussi bien que moi... Nous sommes entre camarades... il n'y a pas à faire de mystère.

— Quand tu auras fini... — dit Barnier qui mit son menton dans sa main.

— Voyons! Ta parole d'honneur, que tu ne fais pas du roman depuis un an avec la mère de la salle, la sœur Philomène?

Barnier haussa les épaules : — Je te croyais bête, Pluvinel, mais pas tant, vrai !

— Après ça, toi, tu n'es peut-être pas pincé, je n'en sais rien... mais pour la sœur...

— Laisse-moi donc tranquille !

— Pour la sœur, elle est prise... Tu lui as tourné la tête à cette pauvre fille... C'est très-inoccupé, l'imagination de ces femmes-là...

— Pluvinel, — dit Barnier, qui porta à sa bouche sa tasse vide, — tu es ivre...

— Pourquoi ? parce que j'ai vu... ce que tout le monde a vu... la sœur tourner autour de toi comme un papillon autour d'une chandelle, et te regarder avec des yeux... enfin tout le grand jeu des femmes quand elles sont dans ces positions-là... Ce n'est pas la peine de faire une tête comme ça : je te raconte des choses qui sont de notoriété publique à l'heure qu'il est... Il n'y a que toi qui n'en parles pas... Ça court les filles de garde !

— Tu dis... la sœur ?

Et au milieu de l'ivresse et du sang qui com-

mençaient à monter à la tête de Barnier, il se fit comme une lumière soudaine dans sa mémoire. Toutes sortes de choses inaperçues, des riens qui avaient glissé sur son attention pendant la maladie de Romaine s'éclairaient et lui apparaissaient comme les choses passées qui dévoilent leur sens.

— Eh bien, y es-tu, maintenant?

— Non, — répondit Barnier, qui reprenant la bouteille sur la table, se reversa de l'eau-de-vie dans sa tasse.

— Ah ! tu n'y es pas... Décidément, mon cher, c'est de la discrétion... Mes compliments...

— Pluvinel ! — cria Barnier, — Pluvinel... tu es un mauvais homme ! — Et, changeant de ton, il se mit à rire en le regardant par-dessus sa tasse qu'il vidait à petites gorgées.

— Messieurs... — commença une voix.

— Taisez-vous donc là-bas ! voilà Pichenat qui fait la blague d'une leçon de clinique du célèbre *organopathe* au lit du malade...

— Messieurs, — criait Pichenat, assis au fond de la salle, auprès du lit vide, dans la pose de l'éminent docteur au chevet d'un malade. — je le demande aux *animistes*, aux *solidistes*, aux *vitalistes*, aux *organicistes*, aux *iatro-chimistes*, aux *iatro-mathématiciens*, à tous les *iatro!* Monsieur Bélard, examinez le sujet... Une douleur de l'os frontal, ou plutôt de l'os temporal, voilà ce dont il se plaint... Eh bien, monsieur Bélard, vous avez percuté ? Mais comment avez-vous percuté ? Voyons, percutez encore... Asseyez-vous, messieurs, qu'on apporte des bancs. Et voilà comme vous percutez, monsieur? Mais vous sautez, vous venez de sauter trois centimètres ! La rate du malade a un centimètre de plus sur tous les côtés... C'est de là que part une irradiation inconnue... Un centimètre de plus sur tous les côtés... Messieurs, je vous le dis sincèrement, je suis un homme indispensable, je le sais, et vous le voyez... Si je mourais demain... Mais la percussion sans moi ce serait le monde sans le *psychatôme*. Créons des

mots, messieurs, créons des mots : ça ressemble à des idées ! Ah çà, et le malade qui était l'autre fois dans ce lit-là le pauvre homme que nous avons eu la douleur de perdre ?... On ne m'a pas prévenu... C'est incroyable... Un cas si extraordinaire !... si malheureux... On ne m'a pas prévenu pour la nécropsie !... Mais c'est inouï... on manque d'égards à un *organopathe* comme moi !...

La fin de la parodie se perdit dans le bruit que tous faisaient. Les santés portées dans chaque groupe, les tournées de petits verres montaient peu à peu les têtes. Sur la table, où s'était trouvé un jeu de cartes, on se mettait à jouer sur parole des sommes fabuleuses. Un externe, qu'on s'était amusé à griser, commençait à être, comme on disait, parfaitement *réussi*. Deux internes très-graves causaient bas dans un coin avec tant d'effusion qu'à tout moment on les voyait ôter leurs lunettes pour en essuyer les verres sur leurs genoux, contre le rap de leurs pantalons. Un autre se chantait à

lui-même la chanson traditionnelle des internes de Bicêtre :

Dans ce Bicêtre où je m'embête
Loin des plaisirs que je regrette,
Pauvre reclus, j'ai souvent médité
Sur la vieillesse et la caducité..

Barnier, un peu affaissé, appuyait ses coudes sur la table. Il avait dans les yeux des battements, dans le visage, pres de la bouche, les tressaillements de nerfs de l'ivresse, et il mâchait plutôt qu'il ne fumait un bout de cigare, en buvant dans sa tasse où il s'était versé de l'eau-de-vie encore une fois.

« Comme tu bois ce soir... Qu'est-ce que tu as? — lui dit Malivoire.

— Moi? rien... j'ai soif, — répondit Barnier d'un ton bref; et ses yeux étant tombés sur le jeu, il se mit à regarder, sans ouvrir la bouche, les cartes qui allaient et venaient, et les joueurs qui à chaque partie gagnaient tous les deux en même temps. Au bout d'une demi-heure, il se

trouva à côté de Pluvinel, et comme s'il se réveillait :

— Voyons, Pluvinel, lui dit-il, ce que tu m'as dit... tu es sûr, hein, Pluvinel? Alors c'est... c'est vrai que la sœur... a un sentiment? »

Pluvinel, pour toute réponse, haussa les épaules. Alors Barnier lui passant la main autour du cou, le rapprocha de lui, et se penchant, il lui dit en mots coupés :

« C'est que, vois-tu... je veux te demander à toi... parce que toi tu as dû t'arrêter à ces pensées-là... tu as des passions plus vieilles que nous tous, toi... tu as ça sur la figure... Eh bien, je veux que tu me dises... si ça ne t'est pas arrivé... tu sais, quand on a de ces idées... qui vous font travailler les sens dans la tête... de penser... à une religieuse? Un corps sacré... une robe bénie... je ne sais pas quoi d'inconnu qui fait peur comme la robe du prêtre,.. et qui attire comme la robe de la femme... J'ai vu des images, dans des livres, de religieuses comme

cela où il y a un homme à genoux... c'est dans je ne sais plus quoi, un livre bête... N'est-ce pas que tu es comme moi, Pluvinel? Il y a du sacrilége dans ces amours-là qui tentent... Et le voile... et tout!... Ah! c'est du vrai fruit défendu, ça!—et les yeux de Barnier s'allumèrent.

— Eh bien, après? — dit Pluvinel.

— Après?... c'est l'heure de sa ronde... et nous allons voir... — Et Barnier se leva.

— Allons! Barnier, reste donc ici... tu es gris... reste donc ici... tu vas faire quelque bêtise... »

Mais Barnier, qui s'était mis assez vaillamment sur ses pieds, passait déjà la porte. Il traversa la cour, monta l'escalier, et comme il entrait dans la première salle, il vit la sœur Philomène entrer toute seule dans l'officine. Il entra derrière elle : la petite pièce, chaude et suante comme une étuve, lui fit monter aux tempes une bouffée de feu. La sœur, retournée, faisait tiédir une tisane refroidie. Il la saisit par les deux bras, approcha d'elle ses lèvres; mais

la sœur dénoua d'un effort suprême ses poignets de l'étreinte qui voulait la lier, et Barnier fut frappé au visage. Une seconde, il eut envie de rendre le coup, puis il eut peur de lui... Il traversa la salle, descendit l'escalier, tomba assis au bas du perron, sur le mur qui entoure le préau des malades ; et là, prenant une poignée de la neige dans laquelle il était assis, il la passa sur sa figure.

Il était dégrisé quand il entra dans la salle.

« Eh bien? lui dit Pluvinel.

— Eh bien, le premier qui ne parlera pas ici de la sœur Philomène comme s'il parlait de sa mère morte... je lui mettrai ma main sur la figure. »

XL

Le lendemain, Barnier s'éveilla avec le dégoût de lui-même. Il était inquiet de ce qui allait arriver ; il se sentait la lâcheté qu'on a

après une action vile. Le soir venu, il fut tout étonné de n'avoir pas été appelé à l'administration. Le jour suivant, il attendit encore; la semaine s'écoula : il n'y avait pas eu de plainte de la sœur,

Par moments, il lui repassait sur la joue la rougeur d'un remords. Rien ne l'excusait à ses yeux. Il n'aimait point la sœur, il n'avait jamais pensé à l'aimer. Sans doute, il prenait plaisir à causer avec elle. Il trouvait doux les moments passés dans son cabinet, auprès d'elle, dans ce pour tendre, dans cet air lumineux qui paraissait plein de sa sainteté. Il s'était fait une habitude de la voix de la sœur, de son regard, de sa personne, de ses gestes, de ses confidences, de ses familiarités angéliques. Mais en l'écoutant, en la regardant, jamais une seule de ses pensées n'avait été au delà de cette robe blanche qui semblait la couvrir d'innocence et enfermer l'âme de la femme dans le dévouement de la religieuse. Aux heures d'abandon le plus intime, elle n'avait jamais été pour lui autre

chose qu'un ami, et il croyait n'avoir jamais été pour elle plus qu'un camarade. S'il avait tenté cette violence, ç'avait été sous le coup et la folie du désespoir, sous l'excitation furieuse de l'eau-de-vie, comme un homme qui se précipite à quelque chose de hasardeux, sans espoir, presque sans désir de succès, et pour sortir à tout prix d'une obsession poignante.

Puis cette pensée de la sœur s'effaçait peu à peu. Romaine revenait en lui, et il ne songeait plus qu'à elle. Il pensait à cette première fois où elle l'avait quitté; et comme alors, furieux d'oubli et d'étourdissement, il s'était rué aux brutalités du plaisir, jetant par la fenêtre les morceaux de son cœur brisé! Quand il l'avait revue à l'hôpital, il avait cru revoir, au retour d'un voyage, une maîtresse qu'on attend, et qui a oublié de vous écrire. Son abandon, les amants qu'elle avait eus, ce qui s'était passé depuis leur dernier baiser, son amour, en la retrouvant, avait tout oublié pour lui sauter au cou. Et elle le quittait encore, cette fois pour toujours!

Tout était fini, elle était morte... Et il n'y avait plus rien d'elle que ce qu'il se rappelait de ses yeux, de sa bouche, plus rien que ce que garde d'une forme évanouie la mémoire des sens d'un vivant. Il aurait voulu croire à quelque chose au delà de la mort, à un rendez-vous, derrière la tombe, dans une autre vie...

Et il s'enfonçait dans cette mort, elle l'entourait, elle l'attirait, elle parlait à sa pensée, comme le vide parle au regard. Tout en lui et autour de lui semblait porter le deuil de cette femme. Il se sentait lentement embrassé par toutes sortes d'idées noires, funèbres, désolées, sous lesquelles il étouffait, sans avoir la force de les repousser. Et contre ce souvenir qu'il appelait sans cesse et qui ne le quittait plus, il se trouva si faible qu'il se mit à boire pour mettre l'ivresse entre la mort et lui.

XLI.

Ce fut à l'absinthe que Barnier demanda journellement l'ivresse. Il alla fatalement à cette liqueur qui tire des sommités de l'absinthe, de la racine d'angélique, du *calamus aromaticus*, des semences de *badiane*, un enchantement pareil à celui que l'Asie et l'Afrique demandent au chanvre, une excitation magique mêlant à l'ivresse brute de l'Occident le ravissement idéal de l'ivresse de l'Orient. Barnier s'éprit de cette ivresse presque instantanée, qui remontait et affluait de toutes les parties de son être à son cerveau, de cette ivresse immatérielle, légère, spirituelle, presque ailée, et qui l'enlevait si doucement dans les bras de la folie et de la rêverie.

Il versait au fond du verre l'absinthe d'où

montait aussitôt l'arome des herbes enivrantes. De haut, et goutte à goutte, il laissait tomber dessus l'eau, qui la troublait et remuait dans de petits nuages les blancheurs nacrées d'une opale; il s'arrêtait, il reprenait la carafe, il la penchait encore, il remplissait le verre, et il buvait la liqueur verte comme un haschisch liquide. Il buvait, et il lui semblait se réveiller d'un cauchemar. Ses pensées douloureuses s'effaçaient, s'éloignaient, comme si elles se fussent évaporées. La morte se transfigurait en une image pâlissante. Le souvenir ne faisait plus que flotter en lui sous un linceul rose. Il buvait et il jouissait de cette fièvre de son sang, de cette électricité répandue en lui et qui le parcourait de ces vibrations intérieures, de ces bégaiements d'idées qui s'éveillaient gaiement dans sa tête, de cette activité nouvelle qui circulait à travers ses sens moraux et ses facultés intellectuelles. Car cette ébriété qui le possédait n'était point l'ébriété du vin, ce n'était point une sensualité animale, une hébétude : c'était

plutôt une sensibilité abandonnant le dehors de son corps, sa surface, ses organes extérieurs, pour se reporter au fond de lui sur les organes mystérieux qui conduisent l'impression à la sensation. Son esprit, son imagination se volatilisaient pour ainsi dire; et ce qui arrivait encore à ses sens, y arrivait poétisé et transposé comme dans un songe. Dans cet essor et ce vague éveil d'une vie inconnue, son âme riait sous un indicible chatouillement de bien-être à quelque chose de lumineux, comme un enfant rit aux fleurs de son berceau. Sa mémoire accrochait un lambeau de phrase et s'y balançait. Et peu à peu les formes de ses idées devenaient plus ondulantes, plus vagues, plus douces, plus lointaines : ainsi des nombres se changeraient en harmonies. Son front penchait sous une paresse heureuse ; et Barnier s'endormait les yeux ouverts, dans la torpeur d'une plante qui a chaud, dans le contentement de quelqu'un couché, sous un rayon, au bord de ses rêves.

Et à mesure que Barnier s'enivrait de cette vie surnaturelle, à mesure qu'il en recherchait les jouissances, les délivrances, les envolées, les extases paresseuses, il retombait de plus haut et plus durement sur lui-même. La vie ordinaire était pour lui un désenchantement insupportable. Les sensations communes lui devenaient insipides. La platitude et la banalité de la réalité le remplissaient d'un ennui sans bornes. Il souffrait, sous ce ciel bas et gris de l'existence humaine, ce que souffrirait un homme enfermé dans une cave, sur le seuil de laquelle il verrait le soleil jouer. Et le souvenir revenait dans son ennui.

L'ivresse devint ainsi sa vraie vie, celle au près de laquelle l'autre n'était qu'une misère, qu'une servitude, qu'un mensonge, qu'une mystification; et il arriva à demander à l'absinthe jusqu'aux forces de son travail. Son intelligence lui parut grandir et s'élancer sous cette excitation : Il lui sembla que sa cervelle, pesante et comme encrassée, se remplissait

d'une sorte de gaz subtil. Sa compréhension prenait la vivacité et la lucidité d'une seconde vue. Ce qu'il avait cherché vainement, il le trouvait du premier coup. La solution des questions lui apparaissait ; les horizons s'ouvraient devant ses idées. Il trouvait dans son esprit une acuité de perception, une ouverture, une portée dont il n'avait jamais eu conscience.

Et ce n'était point seulement à son esprit, c'était encore à son corps que cette fièvre donnait son ressort. Sa main, comme la main de certains graveurs affermie par l'ivresse, n'avait jamais été plus sûre, plus délicate, plus habilement hardie dans les petites opérations et les pansements de son service.

XLII.

Mais l'habitude ne tardait pas à émousser en lui cette jouissance heureuse de l'ivresse. Ce qu'il buvait ne l'enlevait plus assez violemment au chagrin et à l'ennui. Il ne se sentait plus transporté hors de lui-même, dans un monde de sensations qui renouvelaient son être. Il ne lui montait plus à la tête qu'une bouffée de chaleur bientôt dissipée, excitation d'un moment qui lui manquait presque aussitôt, et l'abandonnait à sa vie comme le flot abandonne un corps à la côte.

Il lui fallut augmenter sa ration de poison. Tous les jours il en but un peu plus : il doubla, il tripla la dose, la poussant jusqu'à ces quantités où l'absinthe semble devoir foudroyer sur le coup, arrivant à boire presque pur l'alcool à

70 degrés. Et chaque jour il s'enfonçait plus à fond dans cette béatitude artificielle où il goûtait la suspension de tous ses sens, le silence de son cœur. Ce qu'il demandait à ces excès et ce que ces excès lui donnaient, ce n'était plus la surexcitation qui d'abord l'avait charmé, c'était cette paresse bienheureuse qui avait été la fin et comme l'engourdissement de ses premières ivresses. Et toujours, avec une douceur plus grande et un étourdissement plus voluptueux, lui revenaient cette torpeur amollissante qui semblait délier une à une toutes ses volontés, cette extase bercée par des fantômes d'idées et d'images fourmillantes, ce balancement, pareil au balancement d'un hamac, qui roulait délicieusement sa pensée dans le vide.

Buvant ainsi, il ne mangeait plus. La faim ne lui marquait plus l'heure de ses repas. Son estomac semblait repousser tout ce qui n'était pas le liquide qui le brûlait. Ses camarades le voyaient à la salle de garde couper longuement sa viande, la déchiqueter avec sa fourchette, et

la laisser là. Dans le commencement, on avait voulu le plaisanter un peu là-dessus : mais Barnier avait répondu avec une telle violence et des brutalités si vives, que toute la table le laissait faire et ne lui parlait presque plus. Cependant, il ne maigrissait pas ; il engraissait plutôt, mais de cette graisse soufflée que donnent souvent les excès. Malivoire remarqua qu'il prenait l'habitude de tenir son pouce infléchi sous ses doigts ; et il fut effrayé de voir, parmi les symptômes de l'ivresse, ce signe de la mort qu'il avait remarqué chez tant de mourants.

XLIII.

Tu veux donc te tuer? — dit Malivoire à Barnier qui se versait un sixième verre d'absinthe.

— Me tuer? me tuer!... — et Barnier leva

dédaigneusement les épaules : ce fut tout ce qu'il répondit.

Malivoire, l'ami de Barnier, était un petit jeune homme qui cachait une âme de glace sous la vivacité méridionale de ses gestes, sous l'animation d'une parole légèrement gasconnante. Rien ne l'amusait, ne le distrayait, ne l'attachait, ne l'indignait, ne l'ennuyait. Les passions, le plaisir, l'ambition glissaient sur lui sans le toucher. Singulière nature, faite de chaud et de froid, qui faisait penser à ce mets des Chinois : une glace frite. Il était toujours prêt à tout : à aller au bal, si on voulait aller au bal ; à se coucher, si on n'avait plus envie d'aller au bal; à faire une orgie, si les autres avaient la tentation de faire une orgie ; à travailler, si l'on aimait mieux travailler; à se battre, si l'on voulait se battre ; aussi indifférent à ceci qu'à cela, sans que jamais sa volonté se donnât la peine ou eût la force d'opter, de désirer, de vouloir.

Ce n'était pourtant ni un sot, ni un homme

inintelligent. Il avait même assez d'esprit, un esprit paillasse, qui ne manquait ni de comique, ni d'agrément. Mais c'était un être impersonnel par essence, par vocation. Attiré par la personnalité de Barnier, il s'était attaché, voué à lui comme une ombre à un corps. Cette amitié, le seul sentiment qui ne fût pas chez Malivoire à fleur de peau, son seul dévouement, lui avait valu de ses camarades un sobriquet tiré de l'argot des hôpitaux : on l'appelait le *roupiou bénévole* de Barnier, — du nom des stagiaires attachés à un chef de service, et autorisés par lui à porter le tablier blanc, et à aider l'interne dans les pansements.

Barnier, au contraire, avec toutes les apparences de la froideur, avec une physionomie pensive, concentrée, presque intimidante, Barnier était un de ces passionnés à côté desquels les observateurs superficiels passent sans les avoir vus, et qui ne se trahissent au dehors que par le feu du regard, la vie de la bouche. Il était un de ces tempéraments nerveux-bilieux

où l'intelligence se combine avec l'action, où s'engendre la volonté, où dans l'accord des conceptions et de l'exécution le caractère se constitue. Son esprit tiré de lui-même, de lui seul, n'empruntant rien aux autres, ne subissait rien d'eux. Il avait ce courage moral, cette conscience surexcitée de ses idées propres qui met en révolte ouverte contre les idées reçues, répandues, imposées par les milieux où l'on vit, par la première éducation, par tout ce qui met à la pensée la livrée d'un uniforme ; et tel était le zèle de son intolérance pour tout ce qui lui semblait mensonge, hypocrisie, qu'il s'emportait contre le sentimentalisme scientifique de Malivoire, et qu'il se mettait sérieusement en colère contre sa manie, empruntée à la jeune école de médecine, de cacher l'effrayant des maladies sous les euphémismes mélodieux.

Habitué à courber sous cette personnalité expansive, forte, impérieuse, dominé par l'individualité de ce camarade qu'il sentait fait pour aller jusqu'au bout d'une idée, d'une ré-

solution, que pouvait Malivoire pour arracher des mains de Barnier le verre où il buvait l'abrutissement? Il essayait pourtant; il tentait de l'arrêter avec des menaces, avec des prières; Barnier le laissait dire, haussait les épaules,— et buvait.

XLIV.

Un instant cependant, Barnier s'arrêta sur la pente qui l'entraînait.

Dans ce grand découragement de vivre où il était tombé, au milieu de ce chagrin qui avait apporté le dégoût à tous les appétits de son âme, la lâcheté à toutes les activités de son être moral, l'orgueil de l'esprit était resté à Barnier : l'ambition, survivant à tout le reste, battait encore en lui, ainsi que bat parfois dans un corps abandonné de la vie de tous ses organes, le dernier mouvement du cœur. Il voulait obte-

nir la médaille d'or de l'internat, ce grand honneur qui est le désir, la tentation, le rêve de tous les internes. A un examen, il échoua ; on commençait à se plaindre à l'hôpital de la négligence de son service ; il comprit que la médaille, sur laquelle il avait eu jusque-là, de l'aveu de ses camarades, le droit de compter, allait lui échapper. Ce fut une amertume qui le réveilla. Il rentra en lui-même, il s'examina, et il fut effrayé de se voir. Il trouva son intelligence lourde et endormie, sa faculté de compréhension, avivée d'abord par l'ivresse, paresseuse, lente, presque éteinte, et lui demandant, pour se remettre en mouvement, l'effort d'une fatigue immense. Sa mémoire lui échappait et se dérobait : il lui fallait pour la retenir, pour la retrouver, pour lui faire garder quelques jours quelque chose, une tension de volonté et de persistants efforts. Dans les discussions avec ses camarades, il se sentit étonné, humilié, alarmé, — lui, un esprit précis, concret, syllogistique, — de son désordre, de son

peu de logique, de son argumentation pâteuse, égarée, qui ne marchait plus droit ni en avant. Il s'écouta causer : sa parole n'avait plus le son d'une pensée nette ; cette congestion d'images, ce flux de sensations qui l'assaillaient, ne lui laissaient plus le temps de jeter les mots dans le moule d'une phrase, dans la formule de la syntaxe; elles jaillissaient en substantifs que ne reliaient plus les verbes. Ses idées diffuses, éparpillées, ne faisaient plus de faisceau ; le fil du raisonnement se cassait dans sa tête. Il trouvait encore un trait spirituel ; mais la chaîne du sens n'associait plus ce qu'il disait à ce qu'il venait de dire. Il hésitait, il s'arrêtait au milieu d'une causerie, d'un récit, comme un pianiste trouvant sur un clavier une touche qui manque.

Dans cette reconnaissance et cet aveu de lui-même, il se trouva encore le caractère aigri, les nerfs impatients, l'humeur agressive et batailleuse. Il se reconnut travaillé et tourmenté d'irrésistibles envies de contradiction et de méchantes paroles, d'irritabilités hargneuses et de

mauvaise foi, allumées en lui par l'absinthe qui écartaient de lui peu à peu tous ses camarades. Au fond de ces dégradations et de ces déchéances, sa personnalité même lui apparut asservie à une passion de bassesse et d'avilissement : il fut honteux de ne plus trouver en lui de ressort et d'élan, de ne plus trouver de courage qui le portât à l'action. Une irrésolution qui le prenait à propos de tout, une défaillance morale qui émoussait ses indignations et ses colères, une indifférence passive, voilà ce qu'il trouvait en lui, à la place d'une individualité généreuse et ombrageuse, d'une personnalité carrée, d'une pensée sincère, libre, vaillante.

Au physique, le ravage était encore plus effrayant, Barnier put reconnaître sur lui-même les symptômes dont il avait lu la description dans les livres : la diminution de la tonicité musculaire, la faiblesse des jambes, quelquefois, le matin, un petit tremblement vermiculaire de la langue...

Alors, pris de cette peur horrible des jeunes étudiants en médecine, dont l'imagination travaille sur les maladies qu'ils étudient, et qui cherchent sur eux-mêmes le cas qui les a épouvantés, Barnier se pencha en pâlissant sur sa maladie ; et, allant de sa première pensée aux exemples les plus terrifiants que lui donnait la science, il se représenta ces abominables expiations de l'alcoolisme, où l'on meurt avec du sang déjà grené dans les artères depuis trois mois! Il songea à ces morts, qui ne laissent à la pourriture du tombeau que la moitié de sa besogne à faire!

XLV.

Alors eut lieu chez Barnier la lutte entre la volonté et l'habitude. Il se disputa lui-même à sa passion et voulut s'en arracher. Il passa par les angoisses, les tiraillements, les efforts su-

prêmes, les victoires douloureuses, les lâchetés désespérées, qui finissent par briser l'énergie d'un caractère, et troublent l'homme par tant de secousses qu'elles le laissent hésitant, désarmé devant les tentations de son malaise, les inspirations fatales d'une raison épuisée, l'envie d'un repos final... Le déchirement et l'incertitude de la lutte exaspérèrent son caractère aigri. Sa tristesse s'assombrit et se concentra. L'amertume qui était en lui s'échappa de sa bouche en paroles dont l'ironie cachait la désolation. Les jours où il ne voulait plus boire, et où il parvenait à faire sa volonté, sa vie brisée, sa carrière enrayée, sa santé perdue, sa tête affaiblie, un avenir au bout duquel son regard n'osait aller, tout lui apparaissait et l'accablait à la fois. Ces jours-là, la pensée de Romaine lui parlait de plus près, et il lui semblait que son ombre était auprès de lui comme une femme qui attend sur le pas d'une porte entr'ouverte.

Il voulait user, par la fatigue physique, ces

tentations et ces visions; il battait Paris pendant des heures, il marchait dans les quartiers qu'il ne voyait pas, à travers du peuple qui le coudoyait et qu'il ne sentait pas, allant toujours devant lui, jusqu'à ce que le pavé lui manquât sous les pieds; et, quand il revenait s'asseoir pour dîner à la salle de garde, il avait sur la figure une de ces lassitudes qui vieillissent d'un an, en un jour, le visage d'un homme.

XLVI.

Un jour que Malivoire remplaçait Barnier dans son service, il fut frappé de l'amaigrissement et de la pâleur de la sœur Philomène, et il ne put s'empêcher de lui dire combien il la trouvait changée depuis quelque temps.

« Qu'est-ce que vous voulez; — lui répondit la sœur, — tout le monde change... Je suis en-

core moins changée que M. Barnier... On dit qu'il se tue à boire... Il n'a donc pas d'amis? »

XLVII.

La sœur, elle aussi, était en effet bien changée. Dans son visage amaigri, ses deux grands yeux n'avaient plus que le sourire d'un regard de malade. La bonne humeur de l'âme ne se peignait plus sur sa physionomie. L'enjouement n'était plus sur ses lèvres ; et quand elle faisait effort pour se retrouver, quand, au lit, d'une malade, elle voulait être gaie et parvenait à l'être, elle sentait tout à coup, au bout de quelques minutes, sa gaîté d'emprunt la quitter. Elle n'avait plus de forces pour porter et distribuer ces cordiaux de la charité, la confiance, l'espérance, qu'elle offrait autrefois à toute la salle avec tant d'abondance et de faci-

lité. Elle ne se sentait plus dans les jambes cette force volante qui l'emportait autrefois d'un lit à un autre.

Jamais pourtant elle ne s'était davantage occupée de ses malades ; jamais elle n'avait plus travaillé, plus marché, plus lassé son corps en allées et venues, son zèle en excès de dévouement. Ses jours, ses nuits, sa vie n'étaient plus qu'un sacrifice continuel ; et l'on eût dit qu'elle voulait pousser l'accomplissement de ses devoirs à la dernière limite de son courage tant elle cherchait les tâches les plus dures, les plus repoussantes, les plus humiliantes, tant elle se montrait jalouse d'épuiser les épreuves d'un hôpital.

Lorsque, dans la nuit qui avait précédé l'entrée de Romaine à l'hôpital, la sœur Philomène s'était réveillée du rêve de ses sens, de ce rêve à peine envolé et sous lequel son corps frissonnait encore, elle s'était jetée à genoux, en chemise, dans sa cellule, et jusqu'à la sonnerie de quatre heures, elle était restée en prières sur le

carreau, abîmée dans un sentiment de crainte, d'anxiété douloureuse, troublée profondément sans que cependant il se fît en elle une révélation, sans que son cœur candide et tout rempli d'ingénuité s'ouvrît à la pensée d'un sentiment d'amour.

Elle avait passé tout le jour à s'examiner, à s'interroger, face à face avec sa conscience. A mesure qu'elle était descendue au fond d'elle-même, elle avait été frappée de la ressemblance de ce qu'elle avait cru, de ce qu'elle croyait encore une affection permise, une amitié douce, avec l'amour ou du moins avec l'idée que le peu qu'elle avait lu dans les livres lui avait fait concevoir de l'amour. Se retournant en arrière elle avait remonté ses souvenirs, la chaîne des mois précédents, depuis le jour où pour la première fois Barnier s'était assis à côté d'elle, dans ce cabinet où elle était, sur cette chaise qui était là. Elle s'était rappelé le plaisir qu'elle prenait à ces petites causeries, où elle s'oubliait si volontiers et qui lui faisaient paraître le

temps si court. Elle s'était avoué la secrète joie, la joie intime et profonde qu'elle éprouvait à être louée par l'interne, l'excitation, l'émulation, la ferveur que ses louanges avaient données à sa charité, à son dévouement. Se fouillant à fond, se scrutant sur les divers mouvements d'âme agréables ou désagréables dont elle avait été affectée en toutes sortes d'occasions par les paroles de Barnier, qui, sans droit, auraient dû être sans effet sur elle, elle était restée un moment effrayée, comme d'une découverte, de tout ce que ces paroles avaient fait naître et soulevé en elle de résolutions, d'amertumes, de joies, de désirs; effrayée de l'empreinte qu'elles avaient laissée sur elle, et du long temps qu'elles avaient mis à se taire dans son esprit, dans son cœur. A travers tout ce passé, qui se pressait à son appel, elle avait retrouvé dans leur vivacité ses impressions d'hier, son chagrin lorsqu'elle avait cru quitter la salle, son trouble pendant tout le temps où l'incertitude avait duré, sa joie, son expansion

lorsqu'il avait été décidé qu'elle resterait; et elle s'était demandé si c'était bien seulement la salle et les malades qu'elle avait été si fâchée d'abandonner, si heureuse de ne pas quitter. Il lui était revenu en même temps à la mémoire le bonheur que Barnier lui avait donné en lui apprenant qu'il avait obtenu de faire à l'hôpital sa troisième année d'internat, et le vide, le vide singulier, qu'avait fait dans sa vie l'absence de l'interne pendant le mois de son congé. Et se poursuivant ainsi dans tout ce qu'elle avait ressenti, elle était allée à mille détails, à de petites circonstances, sur lesquels elle n'avait point réfléchi sur le moment. Elle s'était reproché cette indulgence, cette tolérance avec laquelle elle avait laissé parler l'interne de toutes choses, la timidité qu'elle avait eue à le contredire, l'attention passive, presque complaisante qu'elle avait prêtée à ses attaques contre la religion, ce rire et ces plaisanteries avec lesquels elle avait répondu à des propos impies, qui, venant, d'une autre bouche, l'eussent indi-

gnée. Et devant tous ces indices, tous ces symptômes d'un attachement sans doute condamnable, ouvrant les yeux à une lumière confuse, et cependant encore accablée d'incertitude, elle avait pris la résolution de s'ouvrir à son confesseur, de demander à changer de salle.

L'entrée de Romaine à l'hôpital, le changement que la sœur avait éprouvé en elle, l'éclat et la révélation soudaine de son amour par les tourments de la jalousie, l'effort, l'effort surhumain qu'il lui avait fallu pendant la prière pour étouffer en elle la haine de la femme sous la pitié de la chrétienne, et demander à Dieu la grâce de cette mourante aimée par Barnier; puis la scène où, fuyant le baiser de Barnier, elle avait senti tant de faiblesse au fond d'elle, qu'elle avait appelé la violence à son secours : tous ces éclairs, déchirant et éclairant sa conscience, avaient changé ses résolutions. Honteuse et épouvantée d'elle-même, détestant sa faiblesse et cet attachement où elle ne voyait que le péché, elle avait choisi elle-

même sa pénitence. Elle n'avait point parlé, elle n'avait rien confié à son confesseur; elle n'avait point demandé à changer de salle; elle s'était imposé de rester, de se repentir, de souffrir, et d'expier là où elle avait aimé, là où elle aimait. Elle avait résolu de demeurer dans la tentation journalière de la présence de cet homme, pour avoir plus de douleur à se vaincre, pour punir à tout moment et sans miséricorde ses sens et son âme par la torture incessante des remords et des sollicitations de ses désirs. Elle avait voulu que cet amour fût toujours sur son cœur comme un cilice, et qu'il frottât sans cesse sur sa plaie.

Et ce n'était point encore assez pour elle que les crucifiements de son cœur : elle se martyrisait aussi dans sa chair par des supplices ignorés et cachés sous sa robe, par toutes sortes de macérations qu'elle se rappelait des histoires de piété. Et, chaque jour, plus pâle et plus maigre, elle laissait sa santé s'en aller, non

sans une secrète joie : c'était une parure de son corps qu'elle offrait en sacrifice à Dieu.

XLVIII.

Les jours où Barnier paraissait encore dans la salle Sainte-Thérèse, la sœur ne le fuyait pas; elle l'écartait seulement d'elle par un abord glacé. Elle le tenait à distance comme un étranger. Elle se dérobait aux moindres choses qui pouvaient le rapprocher d'elle, et elle évitait toute occasion de paroles et d'échanges de mots qui n'étaient pas absolument exigés par le service. Depuis quelques jours, Barnier tournait autour d'elle, essayant de la joindre; mais la sœur avait toujours su échapper à Barnier, en ne restant jamais isolée, en mettant toujours la présence d'une fille de garde ou l'oreille d'une malade entre elle et l'interne. Enfin, un

jour, à la sortie de la visite, saisissant un moment où elle était seule, Barnier parvint à lui dire :

— Ma mère, je vous demande humblement pardon... Et je voudrais entendre de votre bouche que vous m'avez pardonné...

La sœur écoutait cette voix qu'elle était toute surprise d'entendre si émue. Elle regarda Barnier avec des yeux doux et tristes. Sa bouche s'ouvrit pour parler; mais son cœur s'arrêta à ses lèvres. Elle passa devant l'interne, rentra dans son cabinet et tira la porte sur elle.

XLIX.

Ce jour-là, vers les quatre heures, Barnier sortait avec Malivoire de la maison de Clamart, où il venait de faire une dissection. Il sortit par

la petite porte verte, et descendit les trois marches.

— Nous revenons à pied, hein ?... lui dit Malivoire en poussant une bouffée de sa pipe.

— Comme tu voudras.

Ils se mirent à marcher sur le trottoir, le long du petit mur bas du jardin dépassé par le toit de l'amphithéâtre et par ses quatre lanternes de verre traversées de tuyaux. Il y avait en l'air des odeurs de corroierie. A leur gauche, la fumée d'une cheminée d'usine blanchissait dans le ciel gris. Au détour de la rue du Fer-à-Moulin :

— Dis donc, Barnier, — fit Malivoire, — sais-tu que nous sommes le 20 décembre, aujourd'hui, et que je donnerais bien quelque chose pour être dans ta peau?

— Pourquoi ça?

— Pourquoi? Mais dans dix jours, tu auras fini tes quatre ans d'internat... Tu dis bonsoir à l'hôpital... à une baraque comme ça... — et Malivoire montrait les murs noirs de la Pitié,

contre laquelle ils passaient. Tu commences ta clientèle... te voilà lancé, et avec un peu de veine... Ah çà, as-tu loué quelque chose?

— Non.

— Comment, tu n'as rien loué? C'est absurde. Allons! il faudra que ce soit moi, je vois ça. Je te chercherai quelque chose dans un quartier... dans un quartier commerçant et aisé... quelque chose dans le quartier de la Bourse, tiens! c'est central, et nous arrangerons cela, oh! mais gentiment. Voyons, qu'est-ce qu'il te faut? Une petite antichambre, un petit salon d'attente, un cabinet... tout ça pas trop haut, à cause des malades... Le salon d'attente... papier clair... quelque chose de gai... le canapé, les fauteuils... Sapristi! j'ai justement vu vendre un meuble la semaine dernière aux commissaires-priseurs, ça t'allait! Nous disons les housses, une étoffe à raies roses... Tu pendras là dedans des lithographies d'Hamon... Sur la table, un tapis dans le genre turc... et des livres sérieux, que tu achèteras dépareillés...

Le client qui viendra consulter, tu comprends? il a toujours un fond de noir... il faut un salon rassurant. Le cabinet... oh! là, de la sévérité! Je te conseille le mobilier en chêne... Sur la cheminée, une garniture de bronze Colas... Indispensable, mon cher!... Les deux gravures sacramentelles: *Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès,* et l'autre... ça ne peut pas faire de mal... Veux-tu parier une chose? C'est que, si tu prenais un appartement sans moi, toi, tu le prendrais sans une double sortie...

De la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, ils étaient tombés dans la rue Saint-Victor. Les maisons se rapprochaient plates et grises, trouées de fenêtres plaquées dans le plâtre sale. Barnier et Malivoire passaient devant les gargotes aux carreaux troubles, aux fonds noirs, devant les fruiteries étalant sous les portes basses des harengs pêle-mêle avec des pommes, devant les *bouillons* montrant un vieux morceau de veau cuit entre des bouteilles vides. Après une regratterie bouchant à demi l'entrée d'une allée,

venait un marchand de vin dont la grille de fer peinte en rouge laissait voir derrière ses barreaux des tas de pommes de terre. Puis c'étaient une épicerie d'occasion et des tonneaux de pruneaux blancs de moisi, un magasin de bonneterie encombré des tricots et des gros lainages dont le peuple s'enveloppe l'hiver, une librairie de *canards* tapissant de chansons à un sou une fenêtre de rez-de-chaussée, une devanture de coiffeur dont les figures de cire terreuses avaient le rouge des joues orange.

Un peu avant la place Maubert, une maison en démolition dressait debout un grand mur sur lequel on voyait le cadre des logis disparus, la ligne des plafonds, des planchers, des paliers, l'âtre et la raie noire des cheminées, les papiers des chambres encore graisseux à la hauteur des têtes.

— Si une maison comme ça vous disait ce qu'elle a vu souffrir! — murmura, en pensant tout haut, Barnier, le regard perdu sur ces six étages de misère mis à jour.

— Et ta thèse, Barnier? — lui demanda Malivoire. — Ce n'est pas commode ce que tu as pris là, les *anastomoses du ganglion cervical supérieur*...

— Non... ce n'est plus ça, maintenant... J'ai changé.

— Et tu prends décidément, quoi?

— La *mort*.

— Ah! bah!

— Oui... Je vais te dire mon idée... Je veux prouver que la mort naturelle, cette mort qui était la mort de l'homme dans les temps primitifs... et qui est sa fin propre au bout de tout... la mort naturelle n'existe plus. Dans notre vie moderne, tout le monde meurt par accident. La vie ne s'use plus : elle se casse. C'est un suicide plus ou moins lent...

— Tu es toujours organicien, j'espère?

— Parbleu!... L'âme est un grand embarras dans les questions scientifiques... — Et Barnier dit cette dernière phrase sur un ton que Malivoire ne put définir.

— Prenons une voiture... en voilà une, — reprit Barnier en faisant signe à un cocher qui passait.

— Ce n'est guère la peine à présent... Qu'est-ce que tu as? tu trembles...

— J'ai comme un frisson...

— Mon cher, je suis sûr que c'est ta fichue absinthe qui te donne ça... C'est le *coup de fouet*, une machine dans le genre de ce que le *gin* donne aux Anglais... Non! c'est trop bête, tu ne devrais plus boire.

— Eh bien, je te le promets... je ne boirai plus, Malivoire... Mais, tiens! ne me parle plus... ça me fait mal... — et Barnier se blottit dans un coin de la voiture.

Arrivé à l'hôpital, Barnier monta se coucher.

L.

Le lendemain matin, tout l'hôpital savait que Barnier, égratigné à la main en disséquant la veille un cadavre atteint d'infection purulente, se mourait dans d'épouvantables douleurs.

A quatre heures, quand Malivoire, s'échappant pour un moment du lit de son ami, vint le remplacer et faire son service, il fut suivi par la sœur. Elle allait de lit en lit, sur ses pas, s'attachant obstinément à lui, mais sans l'aborder, sans lui parler, avec des yeux qui ne le quittaient pas et que Malivoire sentait toujours posés sur les siens. Comme il allait sortir de la salle :

— Eh bien? lui dit-elle de ce ton bref avec lequel les femmes arrêtent le médecin à sa dernière visite sur le seuil de l'appartement.

— Perdu... — fit Malivoire avec un geste, — il n'y a plus rien à faire... Ça lui a pris à la cheville du pied droit, ça a gagné la jambe, la cuisse, toutes les jointures... Et des douleurs !... le pauvre garçon... à désirer que ça finisse le plus tôt possible...

— Il ne sera pas encore mort ce soir? — demanda simplement la sœur.

— Oh! non... Il passera au moins la nuit... C'est le même cas que Raguideau, il y a trois ans... Il a duré quarante-huit heures, Raguideau...

LI.

Ce soir-là, à dix heures, la sœur Philomène poussait la porte de l'église Notre-Dame-des-Victoires.

Dans l'église, on descendait les lampes; le feu des cierges mourait sous l'éteignoir em-

manché qui allait de l'un à l'autre. Le curé venait de quitter la sacristie. La sœur demanda son adresse : il demeurait à deux pas de l'église, dans la rue de la Banque.

Le curé rentrait quand elle entra derrière lui en poussant la porte qu'il allait fermer.

« Entrez, ma sœur, dit-il en ouvrant son parapluie mouillé qu'il étendit sur le carreau de l'antichambre... »

Et il se retourna : elle était à genoux.

« Mais, ma sœur, qu'est-ce que vous faites là? — lui dit-il tout étonné. — Relevez-vous, mon enfant... Ce n'est pas ici l'endroit... Voyons, relevez-vous donc...

— Vous le sauverez, n'est-ce pas? — et Philomène prit les mains que le curé avait étendues vers elle pour la faire relever. — Qu'est-ce que ça vous fait que je reste à genoux?

— Allons! allons, mon enfant, pas d'exaltation... Il n'y a que le bon Dieu, voyez-vous, qui puisse sauver quelqu'un... Je ne puis que prier, moi...

— Ah! vous ne pouvez que prier... — dit-elle d'un ton désappointé. — Oui, c'est vrai... »

Et ses yeux retombèrent à terre... Il y eut un silence.

« Tenez! ma sœur, asseyez-vous là. Vous êtes plus calme, n'est-ce pas maintenant?... Racontez-moi... de quoi s'agit-il?

— Il est à l'extrémité... dit Philomène en se levant d'un seul mouvement. — Il ne passera peut-être pas la nuit... — et elle commença à pleurer.— C'est un jeune homme de vingt-sept ans... il n'a pas approché des sacrements, ni d'une église, ni prié le bon Dieu depuis sa première communion... Il ne voudra entendre parler de rien... Il ne sait plus ses prières, monsieur le curé... Il n'écouterait ni un prêtre... ni personne... Et je vous dis, c'est fini, il va mourir... Alors j'ai pensé à votre Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires... puisque c'est pour les gens qui ne croient pas... Ah çà, voyons, il faut le sauver...

— Ma fille...

— Il meurt peut-être pendant tout ça... Oh! n'est-ce pas, vous me promettez... vous allez faire tout de suite ce qu'il faut, ce qu'il y a dans le livre de l'Archiconfrérie, les prières, enfin tout? on va prier pour lui tout de suite, n'est-ce pas?

— Mais, ma pauvre enfant, nous sommes aujourd'hui vendredi, et l'Archiconfrérie ne se réunit que jeudi...

— Que jeudi! pourquoi? C'est trop tard, jeudi! Jamais il n'ira jusqu'à jeudi... Enfin il faut le sauver, on en a bien sauvé d'autres! »

La sœur Philomène regardait le prêtre avec des yeux agrandis et où s'était levé, dans les larmes, un regard superbe de révolte, d'impatience et de commandement. Un moment dans cette chambre où était une sœur devant un prêtre, il y eut face à face une femme et un vieillard.

Le prêtre reprit :

« Tout ce que je puis faire pour ce jeune homme dans ce moment, c'est, ma bonne fille,

de lui appliquer le mérite de toutes les prières et bonnes œuvres qui se font dans l'Archiconfrérie, et je les offre au très-saint et immaculé cœur de Marie pour obtenir sa conversion... Je prierai demain pour lui au saint sacrifice, et je le recommanderai samedi et dimanche.

— Oh! je suis contente, — dit Philomène qui avait senti les larmes lui revenir doucement aux yeux pendant que le prêtre parlait, — j'ai confiance... Il se convertira, il aura pitié de lui... Donnez-moi votre bénédiction pour lui...

— Mais, ma sœur, je ne donne de bénédiction qu'à l'autel, dans la chaire et au confessionnal. Là seulement je suis le ministre de Dieu. Ici... ici, ma sœur, je ne suis qu'un pauvre homme... un misérable pécheur...

— Ça ne fait rien... vous êtes toujours le ministre de Dieu... et vous ne pouvez pas me refuser... vous ne voudriez pas... il agonise! »

Elle tomba sur ses genoux en disant ce mot. Le curé la bénit, puis il lui dit :

« Mais, ma sœur, il va être onze heures, vous

avez près d'une lieue à faire... Paris à traverser... si tard!

— Oh! je n'ai pas peur... — répondit Philomène avec un sourire, — le bon Dieu sait pourquoi je serai dans la rue... Et puis, je vais dire mon chapelet en route : la sainte Vierge sera avec moi... »

LII.

Le même soir, Barnier, sortant de son silence de tout le jour, dit à Malivoire :

— Tu écriras à ma mère... Tu lui diras... que ça arrive souvent dans notre métier...

— Mais, dit Malivoire penché sur le lit, — tu n'en es pas là, mon cher... je compte bien te sauver.

— Non... j'ai trop bien choisi mon homme,

va, pour en revenir... Comme je t'ai mis dedans, mon pauvre Malivoire! — Et il eut une espèce de sourire. — Tu comprends, je ne pouvais pas me tuer, moi... Quand on a une vieille mère qu'on veut laisser vivre... Mais les malheurs... ça arrange tout, un malheur... Tu prendras tous mes livres, entends-tu... et ma trousse, je veux que tu la gardes... Pourquoi je me suis tué, n'est-ce pas?... Approche plus près... C'est cette femme... Il n'y a eu qu'elle dans ma vie... Ils ne lui avaient pas fait assez respirer de chloroforme : je leur disais bien... Ah! le cri qu'elle a fait quand elle s'est réveillée... avant la fin!... il ne m'a pas quitté, ce cri-là, depuis le temps! Ça ne fait rien, — reprit-il après une contraction nerveuse, — si j'avais à recommencer... je choisirais autre chose... où on souffre moins... Alors, tu sais, elle est morte... Il m'est venu l'idée que je l'avais tuée... Je l'ai revue... je la revoyais avec du sang... Et je buvais... je buvais... parce que je l'aime toujours... Voilà... c'est tout, tout...

Barnier se tut. Il rouvrit la bouche après un long silence, et dit à Malivoire :

— Tu diras à ma mère d'avoir soin du gamin.

Après un autre silence, il laissa échapper :

— Elle aurait pourtant dit une prière, la sœur...

Un peu après, il demanda :

— Quelle heure est-il?

— Onze heures.

— Ça retarde toujours... J'en ai encore pour... j'irai jusqu'à demain...

Il demanda encore l'heure un peu après, et, croisant ses mains sur sa poitrine, il appela d'une voix faible Malivoire ! — et il essaya de lui parler. Mais Malivoire ne put entendre les mots qu'il soupirait.

Puis le râle le prit jusqu'à l'aube.

LIII.

Une chandelle éclairait la chambre.

Elle brûlait entre les quatre murs blancs, sur lesquels tranchait en jaune le badigeon d'ocre de la plinthe de la porte, et de deux buffets plaqués à la muraille. Un des buffets sans portes laissait voir des livres pressés et empilés sur ses planches; l'autre portait un pot à l'eau de faïence. Au-dessus de la cheminée peinte en marbre noir, une feuille de Gorgone pendait accrochée au milieu du trumeau nu. Dans un coin, à côté d'une place usée par le frottement des allumettes qui avaient rayé le plâtre, il y avait une petite glace encadrée de papier doré, souvenir de quelque partie à la campagne, de quelque fête des environs de Paris. La fenêtre, sans rideaux, laissait voir un toit et la nuit.

C'était une chambre comme ces chambres d'auberge dans quelque faubourg de grande ville.

Sur le lit de fer aux rideaux blancs, le drap levait et plaquait sur un corps, dessinant avec l'inflexibilité d'une ligne éternelle la rigidité de ce qu'il couvrait, montant du bout des pieds à l'arête d'un profil aigu comme le moule d'un linge mouillé.

Près de la table de bois blanc, dans le grand fauteuil de paille, Malivoire veillait, sommeillant, à demi endormi et ne dormant pas encore.

Dans le silence de la chambre, on n'entendait rien que le bruit de la montre du mort.

Derrière la porte, quelque chose sembla tout doucement glisser et avancer ; la clef tourna : la sœur Philomène était devant le lit. Sans regarder Malivoire, sans le voir, elle s'agenouilla et elle pria comme prient les statues d'église agenouillées dans le marbre : sa robe ne bougeait pas plus sur elle que le drap ne remuait sur le mort.

Au bout d'un quart d'heure, elle se releva, marcha sans se retourner, disparut...

Le lendemain, en se réveillant au bruit creux du cercueil cogné dans l'escalier trop étroit, Malivoire, se rappelant vaguement l'apparition de la nuit, se demanda s'il n'avait pas rêvé, et allant machinalement à la table de nuit, il chercha sur le marbre la mèche de cheveux qu'il avait coupée pour la mère de Barnier : la mèche de cheveux n'y était plus.

FIN

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

GONCOURT (EDMOND DE)

LA FILLE ÉLISA . . . . . 1 vol.
LES FRÈRES ZEMGANNO . . . . . 1 vol.
LA FAUSTIN . . . . . 1 vol.
CHÉRIE. . . . . 1 vol.
LA MAISON D'UN ARTISTE AU XIXe SIÈCLE . . . . . 2 vol.
LES ACTRICES DU XVIIIe SIÈCLE { MADAME SAINT-HUBERTY. . 1 vol.
MADEMOISELLE CLAIRON. . . 1 vol.
LA GUIMARD. . . . . 1 vol.
L'ART JAPONAIS DU XVIIIe SIÈCLE { OUTAMARO. . . . . 1 vol.
HOKOUSAÏ. . . . . 1 vol.

GONCOURT (JULES DE)

LETTRES, précédées d'une préface de H. CÉARD . . . . . 1 vol.

GONCOURT (EDMOND ET JULES DE)

EN 18**. . . . . 1 vol.
GERMINIE LACERTEUX. . . . . 1 vol.
MADAME GERVAISAIS . . . . . 1 vol.
RENÉE MAUPERIN . . . . . 1 vol.
MANETTE SALOMON . . . . . 1 vol.
CHARLES DEMAILLY. . . . . 1 vol.
SŒUR PHILOMÈNE . . . . . 1 vol.
QUELQUES CRÉATURES DE CE TEMPS . . . . . 1 vol.
IDÉES ET SENSATIONS. . . . . 1 vol.
LA FEMME AU XVIIIe SIÈCLE. . . . . 1 vol.
HISTOIRE DE MARIE-ANTOINETTE. . . . . 1 vol.
PORTRAITS INTIMES DU XVIIIe SIÈCLE . . . . . 1 vol.
LA DU BARRY. . . . . 1 vol.
MADAME DE POMPADOUR. . . . . 1 vol.
LA DUCHESSE DE CHATEAUROUX ET SES SŒURS. . . . . 1 vol.
LES ACTRICES DU XVIIIe SIÈCLE : SOPHIE ARNOULD. . . . . 1 vol.
THÉATRE (HENRIETTE MARÉCHAL. — LA PATRIE EN DANGER). . . . 1 vol.
GAVARNI. — L'HOMME ET L'ŒUVRE. . . . . 1 vol.
HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT LA RÉVOLUTION . . . . . 1 vol.
HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT LE DIRECTOIRE. . . . . 1 vol.
L'ART DU XVIIIe SIÈCLE. — 1re *série :* Watteau ; Chardin ; Boucher ; Latour. — 2e *série :* Greuze ; Les Saint-Aubin ; Gravelot ; Cochin. — 3e *série :* Eisen ; Moreau ; Debucourt ; Fragonard ; Prudhon . . . . . 3 vol.
PAGES RETROUVÉES, avec une préface de GUSTAVE GEFFROY. . . 1 vol.
JOURNAL DES GONCOURT. — MÉMOIRES DE LA VIE LITTÉRAIRE . 9 vol.
PRÉFACES ET MANIFESTES LITTÉRAIRES . . . . . 1 vol.

5001. — Imp. Motteroz et Martinet, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

209
212
230
257

wkt

~~K. 50~~ net

.175

3 0112 072678516